La Vie Intellectuelle

T. VI — N° 3 10 Mars 1930

SOMMAIRE

LA VIE RELIGIEUSE

P. Glorieux . . . . Le problème de l'Église . . 452

R. Garrigou-Lagrange. L'évolution créatrice est-elle une doctrine panthéistique? 473

NOTES ET RÉFLEXIONS. *Un ouvrage du pasteur Fargues*, p. 493. — *Le problème du quatrième Évangile*, par **F.-M. Braun**, p. 494. — *La mystique en pays d'Islam*, par **E. Dermenghem**, p. 498. — *La clarté d'Oxford*, p. 500. — *Une œuvre d'apostolat catholique*, p. 501. — *Une anthologie des sacrements*, p. 502.

LA VIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Remy Collin. Le testament scientifique de Louis Vialleton 504

Th. Deman . « Primaires » 526

NOTES ET RÉFLEXIONS. *Le mouvement des idées scientifiques*, par **A. George** : *M. Eddington et la nature du monde physique. Un cours de chimie-physique. La vocation du savant*, p. 535. — *M. Paul Valéry chez le P. Mersenne*, p. 543.

LA VIE POLITIQUE ET SOCIALE

★★★ La Banque des règlements internationaux. 546

P. Delattre . Une histoire du Centre allemand. . 561

NOTES ET RÉFLEXIONS. *Nos Jeunes*, par **Paul Richaud**, p. 570. — *Auguste Comte et la science économique*, p. 571. — *La presse à travers les âges*, par **Marcel Brion**, p. 573. — *Le syndicalisme chrétien en France*, p. 574.

LA VIE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

Paul Cazin . La bataille des témoins 578

J. Morienval. La vie bruyante et pitoyable d'E. de Mirecourt. 596

NOTES ET RÉFLEXIONS. *Les sommets de M. Émile Baumann*, par **Jean Morienval**, p. 610. — *L'âge du verre*, par **A. Metz**, p. 614. — *Hommage à Bourdelle*, p. 618. — *Kipling*, p. 620. — *André Gide*, p. 622. — *Les disques*, p. 623.

LA VIE RELIGIEUSE

P. GLORIEUX, Université catholique de Lille. — *Le problème de l'Église.* III. *Incarnation continuée.*

Pourquoi et dans quel sens parler de l'Incarnation continuée? De l'Église, par certains côtés si humaine, peut-on vraiment dire qu'elle continue le Christ?

R. GARRIGOU-LAGRANGE. Collège Angélique à Rome. — *La philosophie du devenir ou de l'évolution créatrice peut-elle éviter le panthéisme?*

En 1907, M. Édouard Le Roy publia un mémoire sensationnel : *Comment se pose le problème de Dieu?* On pouvait croire que la condamnation du modernisme par l'autorité pontificale avait décidé son auteur à laisser dormir un livre regrettable. Or voici que le mémoire vient de reparaître, sans corrections. Que penser de ces pages trop fameuses et de leur réédition?

F.-M. BRAUN. — *Les origines du Nouveau Testament.*

Note sur le livre du pasteur Paul Fargues

F.-M. BRAUN. — *Le problème du quatrième évangile.*

Problème aussi célèbre qu'important. La solution en est-elle changée par ce qu'on a récemment découvert sur la secte des Mandéens?

ÉMILE DERMENGHEM. — *La mystique en pays d'Islam.*

Note sur les récents travaux de M. Louis Massignon, professeur au Collège de France

***

La clarté d'Oxford.

Une anthologie des sacrements.

Le problème de l'Église [1]

III

Incarnation continuée

L'Église est le Christ continué ; elle est le complément du Christ. L'Église est comme l'Incarnation permanente du Fils de Dieu ; elle est l'Incarnation continuée. Ces formules, d'autres analogues encore, se trouvent si fréquemment employées pour attirer l'attention sur le mystère de l'Église, pour essayer de le traduire, qu'on se doit de les examiner de près. Il se fait, d'ailleurs, qu'elles se révèlent à l'examen beaucoup plus riches qu'on n'eût soupçonné d'abord. On s'imaginait n'y trouver peut-être qu'un rapprochement plus ou moins heureux de mots faisant image ; on découvre des réalités profondes dont une grande partie encore nous échappe. Comme la foi en l'Église ne peut qu'y gagner, cette étude mérite qu'on y consacre quelques pages.

Pourquoi et dans quel sens parler d'Incarnation continuée ? N'est-ce pas une erreur en soi, indépendamment même de toute application à l'Église, et à plus forte raison quand c'est elle qu'on entend qualifier de la sorte ? L'Incarnation n'est-elle pas le mystère réalisé jadis quand la plénitude des temps fixée par Dieu s'étant trouvée accomplie, la Vierge Marie consentit à devenir la mère de

(1) Cf. *La Vie Intellectuelle*, février et juin 1929.

n Dieu, et quand en son sein le Verbe divin se fit homme? e mystère fut complet de suite, et parfait; pourquoi par- r de sa continuation?

Il est vrai; à s'en tenir à la rigueur du terme, l'Incarna- on, ayant eu lieu dans le temps, est accomplie; l'union alisée alors entre la nature humaine et la nature divine meure; car le Verbe l'a voulue indissoluble; et le Fils Dieu continue d'être pleinement l'Emmanuel, le Dieu carné. Mais l'Incarnation n'est point un mystère isolé. omme nous le chantons au Credo, c'est pour nous, propter nos homines et propter nostram salutem », que Verbe est descendu du ciel et s'est fait homme. La édemption est la suite et même le but de l'Incarnation. ue les théologiens recherchent si elle en fut le motif clusif, peu importe à notre enquête; nous savons du oins qu'en s'incarnant, Jésus a eu en vue notre rédemp- on. Il est venu sur terre pour cela; c'est dans ce but, rce que les exigences du Père le réclamaient, qu'il a pris corps passible, une chair semblable à notre chair de ché, qui pût souffrir pour la racheter. Et dans ce sens pourrait dire que l'Incarnation ne fut vraiment com- ète qu'au jour où l'œuvre de la Rédemption fut achevée. est pour l'heure de son baptême sanglant que Jésus ait venu ici-bas; la mission que son nom même rappe- t ne fut accomplie que sur la croix quand, par son sang sa vie, Dieu sauva son peuple de ses péchés.

Ce rachat fut-il, du moins, complet et parfait? Nul chré- n n'en peut douter; car ce serait faire injure à la dignité Christ et à la valeur de sa mort. La moindre de ses tions d'ailleurs avait en soi une valeur infinie, capable compenser, et au delà, l'injure faite à Dieu par les chés de l'humanité entière. Jésus, Fils de Dieu, Dieu ut-puissant et infini au même titre que son Père, s'a- issant devant celui-ci, proclamant son souverain

domaine, s'humiliant devant lui, n'était-ce pas le plus grand hommage que Dieu pouvait souhaiter, pouvait même inventer? Que dire alors de cette adoration constante que furent tous les instants de la vie du Christ, toutes ses actions, et qui s'acheva dans le don le plus total qui puisse être, celui de sa vie même, remise librement entre les mains de son Père?

La Rédemption fut complète, définitive, absolue. Nul n'y doit rien ajouter. Nul ne pourrait le faire d'ailleurs, puisque toute la valeur de nos actes ne leur peut venir que de la participation aux mérites du Christ. Et cependant on dit couramment, et l'Église autorise ce langage, que l'œuvre rédemptrice est loin d'être achevée; qu'elle se continue et se parfait chaque jour; qu'elle n'aura son plein épanouissement et ne s'arrêtera, complète enfin, qu'au moment où l'ange annoncera que le temps n'est plus. C'est qu'on peut distinguer dans cette œuvre comme deux étapes : la Rédemption et son application individuelle; comme deux parts : la part du Christ et la part de l'homme. Le rôle du Christ a été rempli par lui surabondamment, à la perfection. Il nous a aimés, et a multiplié à notre intention les preuves les plus persuasives de cet amour effectif. Mais, par une délicatesse nouvelle de ce même amour, il a voulu associer l'homme à l'œuvre de son salut. Il n'a pas voulu le sauver en quelque sorte malgré lui; la vie est à sa disposition; elle jaillit continuellement de sa source; l'accès même en est librement ouvert; l'homme n'a qu'à s'y rendre. Et dans sa marche vers la vie la grâce divine fera tout encore : le préviendra, le soutiendra, le fera aboutir; mais l'homme pourra toujours se refuser à la grâce et à la vie. Le Christ est le cep robuste où circule une sève généreuse, capable de vivifier tous les sarments qui voudront s'insérer en lui, s'enter en lui; aucun n'est exclu de cette participation ou de cette faveur

tous les hommes sont conviés à s'unir au Christ, à venir à lui pour avoir, en lui et par lui, la vie qui doit un jour s'épanouir en gloire.

Or c'est là le travail qui se continue patiemment, invisiblement, dans l'humanité ; Jésus applique les mérites de son sang ; il s'unit, un à un, à mesure qu'ils paraissent sur cette terre et dans la mesure où leur liberté le lui permet, tous ses frères en Adam, dont il veut faire ses frères en Dieu. Et si à ce travail, qui est l'aboutissant du sacrifice du Calvaire, on garde le nom de Rédemption, car chacun d'entre nous n'est sauvé effectivement que le jour où par le baptême, — d'eau, de sang ou de désir, — la grâce du Christ vient envahir et vivifier son âme, il est exact de dire que l'œuvre de la Rédemption s'étend et se continue tous les jours. Par elle donc c'est l'Incarnation aussi qui se continue, puisque le but pour lequel le Verbe se fit chair se réalise ainsi chaque jour davantage.

La Rédemption ne sera achevée, l'Incarnation n'aura toute son efficacité que le jour où, le salut ayant été offert à tous individuellement, les avances divines auront reçu de la part de chacun des hommes une réponse définitive : l'adhésion complète ou le rejet absolu.

Mais ce travail divin, qui donne à l'histoire de l'humanité sa véritable portée et son seul sens, se passe dans l'Église et par elle. Les appels divins se font entendre à chaque âme individuellement, soit par les touches intimes de la grâce, soit médiatement par le moyen des sacrements. Ceux qui, y répondant, se trouvent insérés dans le grand courant de la vie divine, ne sont pas des isolés. Membres du Christ, ils appartiennent aussi à son corps mystique, car, on le sait, la distribution de la grâce est à la fois individuelle et sociale. Tous les rachetés entrent dans l'Église et la constituent. Ils ne peuvent être sauvés en dehors d'elle ; c'est en elle seule que la Rédemption

produit son effet, car nul n'adhère au Christ qui n'adhère en même temps à son Église.

S'il est donc vrai de dire que l'Incarnation se continue par le travail divin qui applique aux hommes les mérites de la Croix, il s'ensuit que l'Église, résultante de ce travail, bercail du troupeau ainsi assemblé, corps mystique unissant les cellules ainsi vivifiées, continue l'Incarnation et son œuvre. Et c'est le premier sens qu'on peut donner à la formule citée au début de cet article : l'Église est l'Incarnation continuée, car elle est le lieu des âmes qui se voient appliquer les mérites de la Rédemption, et en qui se réalise peu à peu le but poursuivi par le Verbe en son Incarnation.

* * *

Mais on n'en peut rester à cette explication trop pauvre encore. L'Église n'est pas simplement une société religieuse organisée par un homme, fût-il même envoyé divin, de qui elle aurait reçu l'impulsion première. Elle n'est pas l'œuvre vivante d'un Maître disparu. Mais l'Église est le Christ lui-même vivant encore, invisiblement, sa vie mystique sur terre ; l'Église est le corps dont le Christ est à la fois la tête et le principe de vie et d'unité. Le côté mystérieux de cette vie qui groupe en un faisceau réel des personnalités diverses, successives, s'agrégeant à une âme commune et s'incorporant à un être unique, ne doit point nous faire rejeter sa réalité. La vie mystique du Christ est aussi vraie que sa vie divine éternelle et sa vie humaine, jadis passible, maintenant glorifiée. Dans cette vie le Christ se développe ; il se complète et se trouve en voie d'achèvement. Christ mystique, corps mystique, Église du Christ, nous l'avons vu, ces trois formules expriment une seule et même réalité.

Quand donc on parle de l'Incarnation continuée, on

laisse entendre, en appliquant cette formule à l'Église, quelque chose du grand mystère du Christ Sauveur travaillant encore dans et par son Église à s'unir tous les hommes dont il veut faire les cellules de son corps ; on fait allusion à la causalité continuelle exercée par le Christ, cause méritoire, efficiente, presque formelle de la sanctification de tous ; on évoque le mystère de la grâce capitale se complétant logiquement par la communion en lui de tous les saints ; on rappelle comment tout ceci se réalise dans l'Église société à la fois visible et invisible, par laquelle le Christ se met plus humainement que jamais, semble-t-il, à la portée de ses frères, humbles, pauvres, ignorants et si faibles. Par le ministère vivant de l'Église, c'est lui qui les instruit ; par les rites visibles de ses prêtres, c'est lui qui les sanctifie ; dans les cadres sociaux et extérieurs de l'Église, c'est lui qui les soutient ; et c'est lui enfin qui, au travers de tous les éléments humains qu'il a associés à son œuvre, mène à bien le grand travail, mystère de miséricorde et d'amour.

Jésus ne s'est point borné à lancer une œuvre qu'il aurait confiée à des successeurs imbus de son esprit ; il est l'âme de leur âme, et c'est lui, en somme, qui est tout dans l'œuvre. Il n'a pas fondé une Église qu'il ne surveillerait que de loin ; il en est le vrai principe vivifiant, qui de l'intérieur même la conduit, infailliblement et sûrement, au but qu'il lui a proposé. Dieu n'a pas quitté son peuple ; il entre en contact jusqu'à la fin des temps avec tous ses fidèles d'une façon aussi intime, quoique non visible, qu'avec les privilégiés qui le suivirent jadis aux routes de Galilée et rompirent le pain à sa table. L'Incarnation se continue ; le Verbe incarné est au milieu de nous.

*
* *

Pour achever cette œuvre rédemptrice, le Christ pouvait employer des moyens très divers.

Celui auquel il s'est arrêté : l'Église, lui permet donc de réaliser, dans le temps et jusqu'aux confins du monde habité, le programme qu'il s'était tracé : atteindre toutes les brebis que le Père lui a données en héritage, qu'il s'est acquises par son sang, mais qui jadis, au moment de sa mort, ne se trouvaient pas encore dans son bercail unique.

Or ce moyen se trouve être comme une étrange réplique de son propre mystère. L'Église reproduit presque trait pour trait dans sa constitution le mystère du Verbe incarné ; elle retrace dans son histoire, presque point par point, l'histoire vécue par le Fils de Dieu fait homme. Aussi mérite-t-elle, à ce nouveau titre, de se voir plus particulièrement encore décorer du nom d'Incarnation continuée. C'est ce nouvel aspect du problème que nous voudrions exposer ici un peu plus longuement.

Il diffère complètement du précédent ; car cette analogie frappante qu'il nous sera facile de constater entre le Christ et son Église aurait très bien pu ne pas exister. Jésus aurait pu, pour continuer sur la terre et appliquer à tous les hommes la Rédemption conquise « par le sang de sa croix », faire choix d'autres moyens. Il aurait pu se contenter de l'adhésion individuelle des âmes à sa personne par la foi et la charité, de l'union commune de ses fidèles dans la société invisible de son corps mystique. Rien ne l'obligeait à adopter la formule à laquelle il s'est arrêté ; l'Incarnation se fût continuée.

Mais à présent elle se continue par l'Église. Or l'Église redit à qui sait entendre, et représente au vif pour qui

sait voir, le mystère de l'Incarnation ; en l'étudiant et en l'aimant, on comprend et on aime doublement le Sauveur.

En quoi consiste en effet le mystère de l'Incarnation? Il consiste en l'union en Jésus, personne unique du Verbe, de deux natures entièrement différentes : nature divine et nature humaine. Chacune est parfaite, complète ; l'humanité du Christ n'est point atrophiée ni diminuée ; aucun de ses éléments constitutifs ne lui manque, aucune de ses propriétés ne lui fait défaut, aucun des traits qu'elle revêt chez nous n'en est absent, hormis le péché, qui n'est point essentiel. La divinité elle aussi est entière ; d'ailleurs elle ne souffre en aucune façon division ou mélange : Dieu est l'être simple, l'acte pur. Le Christ possède donc ces deux natures ; il est chez lui, totalement, en chacun de ces deux domaines : et ceci sans confusion ni mélange ; car ce n'est pas seulement avant le moment de l'Incarnation, ni par une simple abstraction de notre esprit, que cette distinction entre la divinité et l'humanité du Christ est affirmée : mais c'est en toute réalité, c'est maintenant encore, le mystère une fois accompli, qu'en Jésus chacune des deux natures demeure entièrement séparée de l'autre, avec son activité propre, ses attributs, ses perfections. Et cependant Jésus est un ; bien qu'il vive ces deux vies si différentes, qu'il éprouve les faiblesses de l'homme, ses émerveillements devant la nature, toutes ses sensations, et qu'il soit d'autre part la Toute-Puissance, l'Acte même, Dieu, il est un, personne unique, sujet unique. Il est dans ses deux natures ; et c'est même cela, à proprement parler, qui constitue le mystère : avant l'Incarnation le Verbe était un ; le moment où il s'est uni notre nature humaine n'a pu le changer ni le modifier, puisque, Fils de Dieu, il est immuable ; et cependant, il commença dès lors à subsister en cette nature nouvelle. Il est depuis lors, et essentiellement, et inséparablement, Dieu et homme. Quand on parle

du Christ, il faut entendre le Christ total, Dieu-Homme, le Verbe de Dieu vivant de sa vie humaine en même temps que de sa vie divine.

Le rappel de cet enseignement catholique sur l'Incarnation n'a-t-il point suggéré déjà l'application à l'Église : le rapprochement entre les deux mystères, du Christ et de l'Église, ne s'est-il point présenté de lui-même à l'esprit? Ici aussi, en effet, on se trouve en face d'un tout complexe, dualité et unité, dont la foi impose l'existence à notre croyance. L'Église, de par la volonté de son fondateur, est composée de deux éléments, visible et invisible, humain et divin. L'un et l'autre lui est essentiel, on l'a démontré dans une étude précédente; essentiel parce que Jésus son Chef en a décidé ainsi. Elle est une société extérieure, visible, composée non seulement de membres visibles, les hommes, mais de liens visibles, de tout un ensemble de lois, de cadres, de chefs, de rites qui font d'elle non pas une société purement spirituelle, ni une société secrète, mais une société que tous peuvent connaître et discerner. Mais sa réalité est infiniment plus riche; et cet élément extérieur en suppose un autre auquel il est ordonné, à savoir la vie invisible, le corps mystique. C'est pour assurer sa diffusion, pour faciliter son action que l'armature extérieure a été instituée par le Christ; mais c'est cette âme profonde qui l'emporte. Et cette âme, à son tour, n'est pas qu'un lien moral, un esprit, une mentalité transmise à l'origine par Jésus et ses Apôtres, mais c'est la réalité mystérieuse de la grâce; c'est l'action du Christ; c'est Jésus lui-même continuant à vivre dans le monde, à faire croître son corps mystique, à unifier ses membres, à diriger leur progression vers le but que seul il connaît parfaitement. Il y a du divin dans l'Église aussi réellement que de l'humain. Et, ne craignons pas de le redire, il y a les deux; ils sont essentiels tous deux; l'É-

glise vraie, l'Église totale, consiste en cette union des deux éléments presque contradictoires, humain et divin ; on la dénature quand on la ramène à n'être plus que l'un ou l'autre, quand on la fait si divine qu'elle n'est plus humaine, quand on la fait si semblable aux sociétés humaines qu'on rejette son âme.

L'Église totale est donc divine et humaine, comme le Christ total est Dieu et Homme. Supprimons même cet adjectif « total », car il n'y a qu'une seule Église comme un seul Christ. Nous devrions y croire si fermement que « Église » totale fût un pléonasme.

L'Église contient donc du divin et de l'humain comme le Christ. Et par le fait les analogies entre les deux mystères ne peuvent s'arrêter là. Il y eut en Jésus, entre l'humanité et la divinité, des rapports dont on retrouvera le pendant dans l'Église. Si le Verbe se résolut à prendre une nature humaine comme la nôtre, c'est que nous, les fils qu'il venait racheter, participions à la chair et au sang, et qu'il voulait triompher de notre ennemi par les mêmes armes qui nous avaient conduits une première fois à la défaite. Notre humanité devait être, dans la personne du Sauveur, l'instrument de notre rédemption. Elle lui fut donc unie de cette façon mystérieuse pour lui permettre d'agir, de souffrir, de mériter en elle et par elle. Elle fut associée à cette œuvre de miséricorde comme son instrument de prédilection, celui par lequel passait la vie et grâce auquel s'exerçait la pitié ; instrument que le Verbe ne rejeta jamais comme l'ouvrier qui, lui, prend puis repousse son outil ; mais qui Lui demeura étroitement, indissolublement uni. C'est par son humanité sacro-sainte que passèrent ses dons, que rayonna son pouvoir, que furent accomplis les miracles. Toutes les actions que comporta le grand œuvre du salut du monde virent la nature humaine associée, comme un instrument-né, obligatoire

presque, à la nature divine de Jésus. Et par le fait même elle revêtit une puissance et une force qui dépassaient infiniment ses forces natives ; son contact donnait la vie, guérissait les corps et, plus encore, comme le sacrement par excellence, rendait la vie aux âmes.

Et c'est aussi ce qui se passe en l'Église. Le travail de la Rédemption, qui se continue et s'applique dans le monde aux âmes de bonne volonté, se fait dans et par le corps mystique, c'est-à-dire dans et par l'Église. Mais l'Église a corps et âme ; et l'influx divin ne méconnaît pas l'enveloppe humaine par laquelle il a voulu être transmis. L'élément visible et extérieur de l'Église est associé à la vie divine et profonde qui circule dans l'humanité. L'Église aux membres si humains, si pauvres, et parfois même si mauvais, est l'instrument que le Christ a choisi pour parfaire son œuvre, et par lequel il sanctifie et vivifie. Comme dit saint Augustin dans son commentaire sur saint Jean, c'est Pierre qui baptise, c'est Paul, c'est Judas ; en réalité c'est Jésus, celui qui baptise dans l'eau et l'Esprit-Saint ; mais Pierre ou Judas, les grands saints ou les prêtres prévaricateurs, sont cependant ceux par qui sont dites les paroles et transmise la grâce. L'Église visible, avec ses faiblesses ou ses tares, avec la pauvreté inhérente à tout ce qu'il y a d'humain en elle, est l'instrument aimé par lequel est abondamment conférée la grâce du Christ.

Mystère analogue à celui que présentait jadis l'humanité souffrante et faible du Sauveur, temple et soutien de sa gloire infinie. Le mystère peut nous sembler plus grand peut-être, et à cause de cela même le scandale plus vif, en ce qui concerne l'Église. La nature humaine en Jésus fut chétive, limitée, mais ces faiblesses étaient inhérentes à sa constitution même, à son état de nature inférieure aux anges ; elle n'eut rien cependant qui fût mal, car le péché en fut toujours banni. L'élément humain dans l'É-

glise va plus loin, lui, dans ces abaissements ; et c'est ce qui fait peur parfois. Tel qui admettra que le Christ se soit uni hypostatiquement une humanité pauvre mais sainte, ne pourra pas admettre qu'il ait fait choix pour son corps mystique d'une humanité d'emprunt possédant les tares et les laideurs et les difformités du péché. C'est cependant ce qu'il fit : son Église confine au ciel par la vie cachée que le Christ entretient en elle et qu'il est lui-même ; elle descend bien bas parfois, connaissant par expérience les fautes des pécheurs qui composent son corps, qui peuvent être ses membres sans avoir son esprit, qui peuvent être ses prêtres et ses chefs même, sans avoir sa vie. Et cependant c'est par cette écorce que passe la vie, par cette humanité que se transmet la grâce.

Cette contradiction apparente nous fait toucher à une troisième analogie que présente dans sa constitution le mystère de l'Église avec celui du Christ. En ce dernier, la dualité des natures, leur distinction complète, subsiste malgré l'unité de personne. Mais à cause de cette unité, c'est le même, le Verbe incarné, qui subsiste en l'une et l'autre nature, qui est à la fois homme et Dieu. C'est donc à la même personne que se doivent attribuer tous les traits qui caractérisent la nature divine comme ceux qui sont propres à la nature humaine. Vivant cette double vie, étant vraiment Dieu et homme, Jésus est l'unique sujet qui possède à la fois toutes les perfections ressortissant à l'un et à l'autre de ses états. On a donc le droit d'affirmer de lui, — et cette affirmation répond à la stricte réalité, — l'infini et la limite, l'éternité et le temps, l'immutabilité et le changement. Ceci ressort nécessairement de cette unité réalisée sans la suppression de la dualité. On pourrait même aller plus loin ; et en vertu de ce que les théologiens nomment la communication des idiomes, on a droit d'affirmer de Dieu (non pas de la divinité) toutes

les faiblesses et les misères de la nature humaine du Christ, et de l'homme (car Jésus est homme aussi bien que Dieu) les perfections infinies de la divinité ; c'est en effet le même Fils unique qui est Dieu et homme.

Or l'Église, qui comporte essentiellement ces deux éléments visible et invisible, humain et divin, dont Jésus la voulut faite, présentera quelque chose d'analogue à ce qu'offre le mystère du Verbe incarné. La même Église, la même société des vivants, sera toujours divine par quelque aspect, et humaine par un autre côté. Elle présentera au même moment, comme son Christ, des preuves du surhumain, de l'éternel qui agit en elle, et de l'humain qui pèse lourdement sur sa vie. Elle semblera se contredire par ses aspects divers, et ceux-ci cependant sont la meilleure preuve de son authenticité. Une Église qui ne serait que divine ne serait pas l'œuvre du Christ, pas plus qu'un Dieu uniquement Dieu ne serait notre Christ. Une Église dans laquelle nul élément divin ne survivrait ne serait pas davantage l'Église du Sauveur. Mais une Église infaillible, bien que ses chefs soient tous individuellement des hommes faillibles ; une Église sainte et sanctifiante, bien qu'à certaines époques son clergé ait paru sombrer dans le péché et l'ignominie ; une Église qui traverse victorieusement les tourmentes soulevées par l'enfer, bien que ses membres soient pauvres et simples : telle est la véritable Église. Et d'elle on peut redire, sans presque y rien modifier, ce qu'en ses phrases incisives Tertullien disait du Christ et des apparentes contradictions qu'affirme de lui la doctrine catholique : « Est-ce que Dieu n'a pas été vraiment crucifié ? Est-ce que sa mort n'a pas été aussi vraie que son crucifiement ?... Pourquoi t'acharner contre ce déshonneur de notre foi, puisqu'il est nécessaire ? Ce qui est inconvenant pour Dieu m'est avantageux à moi. Mon salut consiste à ne pas rougir de mon Dieu... Le

Fils de Dieu est né ; c'est honteux : et voilà pourquoi je n'ai pas honte. Le Fils de Dieu est mort ; c'est absurde : et voilà pourquoi c'est croyable. Il a été enseveli et Il est ressuscité ; c'est impossible : et voilà pourquoi c'est certain. »

La vraie foi n'a pas plus peur de reconnaître l'humain dans l'Église qu'elle ne craint de se soumettre quand on lui parle de la naissance, des souffrances et de la mort du Fils de Dieu. Mais elle ne doute pas cependant, malgré tout l'humain qui l'obsède parfois, qui la poursuit et voudrait la troubler, que Dieu est dans son Église et que celle-ci est divine ; pas plus qu'au jour de Noël devant le corps tout frêle du nouveau-né, ou au Vendredi-Saint devant le corps sanglant descendu de la croix, Marie ne doute de la divinité de son Fils. La foi est exigeante ; elle veut qu'on reçoive l'œuvre divine entière, si contradictoire, si absurde qu'elle puisse paraître. Et ce n'est pas une moindre infidélité de nier le côté humain de l'Église, — de refuser de le voir, sous prétexte que l'Église est divine, — que de s'y complaire et d'en conclure qu'elle ne peut pas être vraie puisqu'elle a des taches. Les réformateurs du XVI[e] siècle, les chrétiens timorés de tous les temps ont tort, les uns et les autres.

Au début de l'Église déjà, saint Paul avait dénoncé cette double attitude de ceux qui ne pouvaient accepter le mystère du Christ crucifié : folie, disaient les Gentils ; honte, scandale, pensaient les Juifs. Le Christ pourtant, vrai Dieu et vrai homme, était le salut pour tous.

L'Église, qui renouvelle, comme nous avons essayé de le montrer, le mystère de l'Incarnation, qui en est une réplique frappante, se voit adresser les mêmes reproches : folie ! scandale !

Car l'analogie entre son mystère et celui du Christ ne se limite pas à sa constitution même, ni à l'œuvre qu'elle

poursuit ; elle se traduit dans son histoire. Elle devait se poursuivre jusque-là ; et c'est le dernier rapprochement que nous voudrions exposer pour exploiter complètement le thème du début : l'Église, Incarnation continuée.

*
* *

Une réplique du Verbe incarné pouvait-elle être accueillie d'une autre façon que lui-même ? « S'ils me reçoivent, avait dit Jésus, ils vous recevront aussi ; mais s'ils me persécutent, vous serez également persécutés. C'est à cause de moi qu'ils vous feront tout cela, parce qu'ils ne connaissent ni le Père ni moi. » La prophétie se doublait d'une grave leçon : c'est à cause du Christ que les disciples sont persécutés : « Si vous aviez été du monde, reprend ailleurs Notre-Seigneur, le monde aurait aimé ce qui eût été sien ; mais vous n'en êtes pas. » C'est le mystère du Christ qui choque les hommes, et en lui-même et en ceux qui le perpétuent. Or l'Église le redit de deux façons : et par son enseignement, et par son être même. Elle ne pouvait donc être traitée que comme son Maître. Les coïncidences qui permettent de relever dans l'histoire de l'Église des ressemblances avec l'histoire du Christ ne sont donc pas purement fortuites ; on devait les attendre.

Le mystère même du Christ, non moins que la doctrine qu'il apportait au monde, lui valut l'accueil déconcertant dont parle l'Évangile : « Il est venu chez les siens ; les siens ne l'ont pas reçu. » Jésus a les prétentions d'un Dieu ; et il est homme. Il entend ramener toutes choses à lui, se présenter comme le centre de la Loi et de la vie ; or celui qui redit aux foules étonnées cet Évangile nouveau : « Venez à moi, vous tous qui êtes las, et je vous

referai », n'est somme toute qu'un ouvrier dont la jeunesse et l'adolescence s'écoulèrent au fond d'une échoppe, dont le père, Joseph l'artisan, est bien connu, ainsi que Marie, sa mère, José et ses autres frères, ses sœurs et toute sa parenté. Il s'arroge des pouvoirs inouïs, se disant plus grand que David, plus saint que le temple, se prétendant maître du sabbat, juge à venir des vivants et des morts ; il entend remettre les péchés et va jusqu'à se dire l'égal du Père ; mais il n'est qu'un homme en tout semblable aux autres, s'il en excepte peut-être l'ascendant particulier qu'il exerce ; il est pauvre ; il a faim ; il ressent la fatigue ; et la tempête qui fond sur le lac le trouve endormi, harassé, dans la barque. Sujet de contradiction, il suscite partout l'étonnement ; jamais homme n'a parlé comme lui ; nul ne peut le prendre en défaut ; il lit jusqu'au fond des cœurs ; il confond ses adversaires les plus retors ou les plus subtils ; et pourtant jamais il n'a étudié, jamais il n'a fréquenté les écoles des rabbins ; il ne peut être qu'un ignorant. Que penser de lui ? Et son pouvoir miraculeux lui-même, dont il dispose à son gré, dont il fait bénéficier largement tous ceux qui l'invoquent, ne l'empêchera pas de tomber entre les mains de ses ennemis, d'être attaché à la croix, et d'y mourir.

C'est le mystère du Verbe incarné qui déroute les témoins de ses actes. Ses Apôtres entrevoient sa divinité : les miracles leur arrachent des cris d'admiration, des explosions de foi ; mais quand, au pied du Thabor, Jésus parle de sa Passion, les Douze ne comprennent plus. Scandale de la croix ! Les abaissements du Fils de Dieu sont trop grands, et la réalité de sa chair et de ses souffrances trop palpable pour qu'on puisse croire à sa divinité. Scandale pour ceux qui avaient cru entrevoir sa véritable nature. Et pour les autres, pour ceux qui s'arrêtent à l'humanité, qui la détaillent complaisamment, comme elle

leur fournit une raison suffisante pour rejeter comme insensées les prétentions du Christ à une dignité plus haute : « Que Dieu le délivre donc, s'il est son fils ! » Comment peut-on croire que Dieu se fasse vraiment homme, ou qu'un homme de notre race soit vraiment Dieu ?

Or, à cette contradiction qu'est pour la raison humaine l'Incarnation du Verbe, se joignait la doctrine trop belle, trop exigeante aussi qu'il prêchait. Jésus réclamait de ses fidèles le détachement total et imposait la croix qu'on porte chaque jour à sa suite ; il demandait la pureté des yeux et du cœur, le pardon des injures et l'amour des ennemis. Il promettait la souffrance et le mépris ici-bas, et plus tard seulement, la félicité sans fin auprès du Père. Il devait ameuter contre lui tous les jouisseurs, les cupides, les luxurieux, tous ceux qui sont bien en place et ne veulent pas partager avec leurs frères pauvres. Le Messie roi d'Israël suscitait l'enthousiasme de la foule et des petits ; mais son nom seul lui avait valu la persécution et la haine d'Hérode ; ses bienfaits attiraient à lui les pauvres et les malades, sa mansuétude lui conquérait les publicains et les pécheurs ; mais les pharisiens superbes et méprisants, les Hérodiens bien en cour, toute la caste sacerdotale qui craignait pour son prestige, le détestaient et conspiraient contre lui.

C'est l'histoire que l'Église, continuatrice du Christ, devait connaître et renouveler.

Elle aussi porte au monde la même doctrine que son Maître, puisque, aussi bien, c'est le Christ qui vit encore en elle et parle par son ministère. Elle transmet le même enseignement de lumière et d'amour. Au cours des siècles comme aux jours du Christ, les ténèbres veulent éteindre la lumière ; les yeux malades ne peuvent la recevoir ; les pharisiens de tout temps se détournent. Maintenant

comme jadis les égoïsmes satisfaits détestent ses paroles de charité qui voudraient les sortir de leur torpeur ou de leurs voluptés. Ils ne veulent pas venir à la lumière parce que leurs œuvres sont mauvaises, ils ne veulent pas se tourner vers le Christ parce que leur cœur reste attaché à la « Mammona iniquitatis » et qu'on ne peut servir deux maîtres à la fois.

L'Évangile du Christ, qu'il soit prononcé par ses lèvres divines ou transmis par l'organe de son Église, rencontre toujours en face de lui les mêmes situations, les mêmes adversaires et les mêmes réactions. Et c'est pourquoi l'Église, comme son fondateur, est aimée des âmes humbles, loyales ; chérie des pauvres, des petits auxquels elle a porté amour et espérance et prodigué les bienfaits ; mais elle est rejetée des orgueilleux et des scribes savants, elle est redoutée et combattue par les Hérodiens nantis qui voient en elle un compétiteur et craignent pour leur domination ou leur paix. Elle retrouve Hérode, Caïphe, Pilate... et Judas.

Cette opposition entre les fils de ténèbres et les fils de lumière, entre Bélial et le Christ, eût existé, il est vrai, même si l'Église avait été autre qu'elle est. La doctrine chrétienne a heurté dès son apparition trop d'intérêts humains, elle va trop directement à l'encontre de la nature viciée par la faute originelle, pour que tous les éléments mauvais de cette humanité ne se soient pas ligués contre elle, et que ses éléments lâches ne lui aient pas opposé la même apathie et la même fin de non-recevoir. Les intérêts des hommes n'ont guère changé depuis les jours du Christ, non plus que leur nature. L'accueil fait au Maître devait être fait également aux disciples qui prolongent son enseignement.

Mais puisque l'Église reproduit dans sa constitution même quelque chose des traits du Christ et du mystère

de son Incarnation, il faut s'attendre aussi à ce qu'elle retrouve de ce chef auprès des hommes qui la contemplent les mêmes attitudes que provoqua la première annonce du mystère divin. Il n'est pas beaucoup plus facile de croire à l'Église totale que de croire au Christ ; scandale, folie, l'Église comme Jésus appelle ces qualificatifs de la part de ceux que n'éclaire pas la pleine lumière d'en-haut.

Comme son Chef, l'Église est objet de scandale pour beaucoup, pour ses fils entre autres, qui ont cru à son origine divine, qui voudraient croire à sa vie profonde, et qui ne peuvent se résigner à trouver en elle autre chose que du divin. Les Apôtres, eux aussi, auraient voulu un Christ immortel, impassible, triomphant. Beaucoup de chrétiens voudraient une Église radieuse, parfaite, miraculeuse, une Église qui s'imposât par des prodiges, qui grandît et conquît « in brachio extento », par l'intervention évidente de Dieu. Et voici qu'ils trouvent au contraire une société humaine, obligée de recourir aux pratiques humaines, tâtonnant souvent dans les mesures qu'elle prend, agissant comme si elle devait compter uniquement sur sa prudence et ses moyens créés. Ils la voient, non seulement humble et persécutée, comme le Christ à Bethléem ou en Égypte, mais pauvre d'une pauvreté que le Christ ne connut point. Dans l'Église du XVI^e^ siècle qu'attaqua Luther, les abus étaient réels et criants, la hiérarchie, le clergé, gangrenés souvent. Quelle épreuve pour la foi ! Comment admettre qu'une telle institution soit divine, essentiellement, actuellement, et non à son seul point de départ ? On cherchait Dieu ; on ne voit que l'homme. La foi devrait passer outre et s'incliner quand même. Mais comme il est autrement naturel de conclure que Dieu a abandonné son Église, ou que celle-ci n'est qu'une œuvre des hommes !

Les éléments humains qui la composent, et qu'on ne peut point ignorer, provoquent donc des défections,

omme jadis l'humilité du Christ écarta ceux qui s'étaient ormé du Messie une conception plus haute, et plus digne, royaient-ils, comme ses souffrances et sa mort ignomi- ieuse avaient détruit les espérances au cœur des disciples 'Emmaüs : « Nous avions cru qu'il sauverait son peu- le ; mais voici trois jours que tous ces faits se sont pas- és! »

Mais, à leur tour, les prétentions émises par cette société e heurtent au scepticisme des spectateurs incrédules ; ils e peuvent que hausser les épaules à la vue d'une organi- ation dont ils connaissent tous les rouages, dont ils ont ruté toute l'histoire, dont ils peuvent redire les phases iverses de triomphe et d'insuccès. « N'est-ce pas le fils de ouvrier? Ne connaissons-nous pas sa mère, ses frères, ses œurs qui vivent au milieu de nous? » Pourquoi et en uoi l'Église catholique se différencierait-elle des autres onfessions chrétiennes, ou même des autres religions pas- ées ou présentes? Pourquoi lui reconnaître une autre aleur que celle de ses membres, de leurs efforts et de eurs résultats? L'arbre religieux se reconnaît, lui aussi, à es fruits ; rien n'oblige à attribuer a priori à celui-ci une ève meilleure ni plus vigoureuse qu'aux autres. Folie que es prétentions à régenter tout l'univers ; que cet absolu- isme dont l'Église se fait gloire ; que cette indéfectibilité u'elle se promet superbement ; que l'exclusive qu'elle orte contre tous les autres systèmes, les autres églises! Pourquoi ce monopole du divin qu'elle revendique à tout out de champ? Elle est trop évidemment œuvre humaine our être divine et recouvrir rien de surnaturel.

Comme on a beau jeu pour dénoncer les contradictions le l'Église, opposer la thèse à l'hypothèse, les faits aux prétentions, pour faire ressortir tout ce que présenterait le paradoxal une conception comme la sienne! Il en est toujours de l'Église comme du Christ, et le même motif

explique l'accueil identique fait à l'un et à l'autre. La pauvre raison humaine se révolte contre le mystère que la révélation lui impose et que la foi seule lui peut faire recevoir. Ne croyant point, elle veut expliquer ; et son explication se ramène à supprimer l'une ou l'autre des données du problème.

Comme l'histoire de l'Église, lue à cette lumière, étudiée dans cet esprit, serait instructive ! c'est la psychologie de l'homme devant le surnaturel qu'elle retracerait à chacune de ses pages : la réaction devant le mystère, les excuses devant le devoir trop exigeant. Ce qui explique l'histoire humaine du Christ expliquerait aussi l'histoire temporelle de son œuvre : humilité de Bethléem ou vie cachée de Nazareth ; prédications et triomphes populaires de Galilée ; hostilité des pharisiens et des scribes ; amour des disciples et trahison de Judas ; Rameaux et Vendredi-Saint ; radieuse résurrection de Pâques, tout se retrouverait dans l'histoire de l'Église. Histoire vivante, palpitante ; parce qu'il y eut, qu'il y a encore, sous les épisodes qui la diversifient, la lutte entre deux forces qui s'affrontèrent aux jours de la vie humaine du Seigneur : le prince des ténèbres existe encore et agit, par ses instruments, parfois inconscients ; en face de lui, le Maître divin, qui veut étendre son royaume bienfaisant et qui doit triompher ; mais l'heure des ténèbres s'est représentée souvent, depuis la nuit du Jeudi-Saint. L'Incarnation se continue plus réellement qu'on ne croit. Maintenant comme jadis le Christ, vivant dans son Église, demeure l'éternel signe de contradiction prédit au Temple par Siméon.

P. Glorieux.

La philosophie du devenir ou de l'évolution créatrice peut-elle éviter le panthéisme ?

Tous ceux qui ont suivi il y a une vingtaine d'années le mouvement moderniste se souviennent du Mémoire publié par M. Édouard Le Roy dans la *Revue de Métaphysique et de Morale*, mars et juillet 1907, sous ce titre : *Comment se pose le problème de Dieu.* On se rappelle que c'était une critique des preuves traditionnelles de l'existence de Dieu, telles qu'elles sont présentées par saint Thomas, critique qui niait la valeur réelle (ontologique et transcendante) des principes premiers de la raison, qui sont le fondement de ces preuves : principe de contradiction ou d'identité et principe de causalité efficiente. On y déclarait que « tout réalisme ontologique est absurde et ruineux (1) ». On demandait, en rejetant la valeur ontologique du principe d'identité ou de contradiction : « Pourquoi ne pas identifier l'être au devenir (2)? » Dieu même y paraissait, selon l'expression de M. Bergson, comme « *une réalité qui se fait* à travers celle qui se défait (3) », et l'on ne voyait plus comment il peut être, ainsi que le déclare le Concile du Vatican : « réellement et essentiellement distinct du monde, « *re et essentia a*

(1) *Revue de métaphysique et de morale*, juillet 1907, p. 495.
(2) *Ibid.*, mars 1907, p. 135.
(3) *Evolution créatrice*, p. 269.

mundo distinctus... et super omnia, quae praeter ipsum sunt et concipi possunt, ineffabiliter excelsus (1) ».

On sait aussi que peu après, le 3 juillet 1907, parut le Décret *Lamentabili* du Saint-Office, qui condamnait les erreurs modernistes, en particulier ses conceptions pragmatistes de la vérité et du dogme, bien connues des lecteurs de M. Ed. Le Roy. Le Saint-Office y réprouvait ces deux propositions : « La vérité n'est pas plus immuable que l'homme, elle évolue avec lui, en lui et par lui (2) », ce qui est la conséquence même du principe « l'être s'identifie au devenir ». — « Les dogmes de foi doivent être retenus seulement selon leur sens pratique, comme norme préceptive d'action, et non pas comme norme de ce qui est à croire (3) » ; de ce point de vue il faudrait se comporter à l'égard de Jésus-Christ comme à l'égard de Dieu, sans qu'il soit nécessaire d'affirmer qu'*il est* Dieu, et se comporter à l'égard de Dieu comme à l'égard d'une personne.

L'Encyclique *Pascendi dominici gregis* parut deux mois plus tard, le 8 septembre 1907 ; elle condamnait le modernisme comme le renouvellement de nombreuses hérésies, en particulier son agnosticisme relatif aux preuves de l'existence de Dieu et de la distinction de Dieu et du monde, de l'Incréé et du créé. Elle repoussait sa conception de l'expérience religieuse substituée à ces preuves, conception dans laquelle se confondent l'ordre de la nature et celui de la grâce (4).

(1) Denzinger, *Enchiridion*, n° 1782.

(2) « Veritas non est immutabilis plus quam ipse homo, quippe quae cum ipso, in ipso et per ipsum evolvitur ». Denzinger, n° 2028.

(3) « Dogmata fidei retinenda sunt tantummodo juxta sensum practicum, id est tanquam norma praeceptiva agendi, non vero tanquam norma credendi. » Denzinger, n° 2026.

(4) Cf. Denzinger, *Encyclica Pascendi*, n° 2072 sqq., 2078 sqq., 2081, 2094 sq.

Enfin le serment antimoderniste, prescrit le 1er septembre 1910, commençait par ces mots : « Ego... firmiter amplector ac recipio omnia et singula, quae ab inerranti Ecclesiae magisterio definita, adserta ac declarata sunt, praesertim ea doctrinae capita, quae hujus temporis erroribus directe adversantur. Ac primum quidem : Deum, rerum omnium principium et finem, naturali rationis lumine *per ea quae facta sunt* (cf. Rom., I, 20), hoc est, per *visibilia* creationis opera, *tanquam causam per effectus*, certo cognosci, adeoque *demonstrari* etiam posse, *profiteor* (1). » Ce dernier mot montre qu'il s'agit d'une profession de foi.

A la suite de ces déclarations de l'Église, le calme s'était établi, le silence peu à peu s'était fait, et beaucoup d'intelligences d'abord troublées étaient revenues dans le droit chemin, en reconnaissant la valeur de la raison naturelle et de ses affirmations les plus fondamentales, ou de ses principes premiers.

* * *

Nous avons le grand regret de voir aujourd'hui que M. Ed. Le Roy vient de publier de nouveau le Mémoire paru en 1907 (2). Il nous dit dans l'Avant-Propos : « Ce volume contient deux parties hétérogènes. La première est un Mémoire de philosophie, paru d'abord dans la *Revue de Métaphysique et de Morale* en 1907, et aujourd'hui introuvable ; il est reproduit presque entier tel quel, sans retouches, sinon de menu détail et pour établir un juste raccord avec la seconde partie ; on veut surtout y prendre

(1) DENZINGER, n° 2145.

(2) *Le Problème de Dieu*, L'Artisan du livre, 2, rue de Fleurus, 6e édition. Paru d'abord dans les « Cahiers de la Quinzaine », 1 vol. in-12 de 350 p.

conscience de certaines difficultés. Vient ensuite une série de Conférences restées jusqu'à présent inédites. Le ton en est tout autre : méditation spirituelle plutôt que dialectique savante; et la recherche s'efforce d'y garder une allure directement positive. »

On voit dès lors que le mémoire de 1907 est reproduit ici sans aucun souci de répondre aux nombreuses critiques et réfutations qu'il souleva alors. M. Le Roy semble vouloir les ignorer.

La seconde partie est, comme il le dit lui-même, *une méditation spirituelle*; elle utilise beaucoup Pascal et porte sur « l'inquiétude humaine, le problème de la volonté profonde, la foi en Dieu, les affirmations préliminaires, l'affirmation de Dieu, l'idée de Dieu, les conditions de la vie religieuse, les derniers obstacles ». C'est une marche vers Dieu, qui rappelle à certains égards, à travers Pascal, les traités des Docteurs de l'Église sur la fin dernière, les aspirations humaines et la béatitude parfaite, béatitude qui ne peut se trouver ni dans les plaisirs, ni dans les honneurs, ni dans le pouvoir, ni dans la connaissance des sciences humaines, mais seulement dans le Souverain Bien qui est Dieu. Ces pages, qui rappellent bien des idées chères à saint Augustin et à saint Thomas, feront impression sur bien des lecteurs, surtout sur ceux qui sont déjà convaincus au moins confusément de l'existence de Dieu.

Mais aussitôt la question se pose : cette construction doctrinale, (car on pense bien exposer encore une doctrine, doctrine pragmatiste sans doute, mais encore doctrine), cette construction, si elle a quelque force persuasive, d'où la tient-elle : des bases philosophiques qu'elle suppose, de la philosophie bergsonienne du devenir, ou bien de ce qu'elle utilise encore du sens commun et de la foi chrétienne? Cet édifice est-il porté par son fondement? N'est-il pas plutôt soutenu d'en haut par la foi religieuse du

ecteur et par ce qui reste en lui de raison naturelle non déformée? Ne fait-il pas penser à cette statue, dont parle Daniel, qui avait une tête d'or fin, la poitrine et les bras d'argent, les jambes de fer et les pieds d'argile?

Voyons en quoi consiste le fondement de la construction nouvelle. Pourquoi refuse-t-on d'admettre les preuves traditionnelles de l'existence de Dieu? Que met-on à leur place? Nous verrons ensuite, si, en partant d'une *philosophie*, non pas de l'être, mais *du devenir*, on évite le panthéisme qui voit en Dieu « une réalité qui se fait », « l'évolution créatrice ». Nous verrons si par cette route on peut affirmer que Dieu est *Celui qui est*, *Ego sum*, *qui sum*, l'Être même subsistant, qui par sa simplicité et son immutabilité absolue, ou son identité éternelle, se distingue réellement et essentiellement de tout ce qui est essentiellement multiple ou composé et changeant.

*
* *

La critique fondamentale des preuves traditionnelles.

L'objection principale que M. Ed. Le Roy fait à ces preuves revient à ceci : elles reposent sur une distinction de sens commun inacceptable, « celle du moteur et du mobile, du mouvement et de son sujet, de l'acte et de la puissance (1) ». Les autres objections dérivent de cette première : les preuves traditionnelles, nous dit-on, supposent un recours inconscient à l'argument de saint Anselme, et donc ne valent pas plus que lui. Enfin elles n'établiraient pas la transcendance de la Cause première ou sa supériorité infinie sur tout le créé.

(1) Ce texte était dans le Mémoire de 1907, *loc. cit.* (1er article); il se retrouve équivalemment dans les passages du nouveau livre que nous allons citer.

S'il y a quelqu'un qui compromet la transcendance divine, c'est bien sûr M. Le Roy, comme on peut le voir dans son livre, p. 91-95, p. 282-283.

Mais voyons d'abord la première de ces objections, qui se résume en ces mots : « *Pourquoi ne pas identifier l'être au devenir?* » (op. cit., p. 45.)

Comment M. Le Roy est-il conduit à considérer comme inadmissible la distinction que fait le sens commun ou la raison naturelle « entre le moteur et le mobile, entre le mouvement et son sujet, entre l'acte et la puissance » ? — Il y est amené, nous dit-il, par le principe même de la philosophie du devenir, telle que la conçoit M. Bergson. « Je renverrai surtout, écrit-il (op. cit., p. 21), à cette admirable *Introduction à la métaphysique*, qu'il a publiée dans la *Revue de Métaphysique et de Morale*, en janvier 1903. La pensée commune s'installe dans l'immobile et tâche de capter la réalité mobile au passage; elle pose donc en somme implicitement, à titre de postulat indiscuté, que c'est l'immobilité qui est intelligible, qui est première, et que c'est le mouvement qu'il faut expliquer, par réduction à l'immobile. En cela elle manifeste son attitude utilitaire : car ce n'est qu'au point de vue de l'action pratique qu'il peut suffire de se demander *où en est* la chose qu'on étudie, ce qu'elle est *devenue*, afin de voir ce qu'on en pourrait tirer ou ce qu'il en faut dire. Mais une telle démarche ne convient plus pour l'œuvre de connaissance pure, de connaissance désintéressée. « Avec des arrêts, si nombreux soient-ils, on ne fera jamais de la mobilité; au lieu que si l'on se donne la mobilité, on peut, par voie de diminution, en tirer par la pensée autant d'arrêts qu'on voudra (1). » Aussi, conclut M. Ed. Le Roy, « *la vraie méthode philosophique procède à l'inverse de la pensée commune. Elle envi-*

(1) Bergson, *Introduction à la métaphysique.*

sage le mouvement comme la réalité fondamentale, et elle regarde l'immobilité au contraire comme une réalité seconde et dérivée (1). » On voit par là que, de ce point de vue, si Dieu est réalité fondamentale, il est le devenir même, l'évolution créatrice.

M. Ed. Le Roy dit plus loin (p. 45) : « *On veut qu'il y ait dans la cause au moins tout ce qu'il y a dans l'effet.* Pourquoi? Parce que l'on morcelle et que l'on déduit. L'évidence de l'axiome tient en somme à ce que d'une part *on se représente une cause extérieure et séparée,* à ce que d'autre part on attribue aux procédés de l'analyse déductive une *portée ontologique...* Affirmer le primat de l'acte, c'est encore sous-entendre les mêmes postulats. Si causalité n'est que déversement d'un plein dans un vide, communication à un terme récepteur de ce que possède un autre terme, en un mot œuvre anthropomorphique d'un agent, alors soit! Mais que valent ces idoles de l'imagination pratique? *Pourquoi ne point identifier tout simplement l'être au devenir?... La perfection* se présenterait comme un sens de genèse, *non comme un point final ou une source première.* »

On prévoit de mieux en mieux que, de ce point de vue, Dieu, perfection suprême, sera l'évolution en perpétuel progrès et non pas l'Être même éternellement subsistant et souverainement parfait dès toujours.

M. Le Roy dit encore (*op. cit.*, p. 114-115) : « Cela posé, nous sommes à présent en mesure d'ordonner la série dialectique d'où sortira l'affirmation de Dieu... 1° *La réalité est devenir*, effort générateur, ou — comme dit M. Bergson — jaillissement dynamique, élan de vie, poussée de création incessante. Cela tout le montre dans la nature et nous le sentons mieux encore en nous-mêmes...

(1) *Le Problème de Dieu*, 1929, p. 21. C'est nous qui soulignons, comme dans le texte suivant.

« 2° *Le devenir cosmique est orienté dans un sens défini...* ascension vers le plus et le mieux... Cela tout le montre dans la nature, notamment l'évolution biologique. Tout le montre aussi en nous, et l'histoire et la psychologie en témoignent également. En somme l'existence même est effort d'accroissement, travail de réalisation ascendante. Ainsi *le moral* apparaît comme le fond de l'être.

« 3° *L'esprit est liberté*, puisqu'il est à la racine de l'être, puisqu'il est *action créatrice* et même en un certain sens *action d'autogénèse...* Voilà, en abrégé, ce que nous appelons la *réalité morale* (exigence d'ascension). Cette réalité morale, esprit de notre esprit, est radicalement irréductible à toute autre forme de réalité, de par sa place même au sommet ou plutôt à la source de l'existence. Il faut donc en affirmer le *primat* et c'est cette affirmation qui constitue l'*affirmation de Dieu* (1).

« On voit donc en quel sens on peut et on doit dire que Dieu existe, qu'il est réel... Et cela signifie... que *nous avons à nous comporter* par rapport à lui, comme par rapport à la source où nous puisons et devons puiser notre propre existence et notre propre réalité. »

Cette source divine, Dieu même, apparaît ainsi de plus en plus comme l'évolution créatrice, comme le devenir universel, sur lequel notre existence apparaît comme un point ; nous revenons à la formule de M. Bergson, selon laquelle Dieu est « une réalité qui se fait à travers celle qui se défait (2) ».

« En définitive, conclut M. Le Roy, c'est toujours à l'*expérience religieuse* qu'il en faut revenir. » — Cette expérience semble naturelle, mais comme elle est essentiellement une exigence d'ascension, on pourra l'appeler

(1) Souligné dans le texte, p. 116.
(2) *Évolution créatrice*, p. 269.
(3) *Op. cit.*, p. 132.

surnaturelle », sans qu'elle ait à changer de nature, sem-
e-t-il. N'est-elle pas déjà, dès son origine, une participa-
on de la nature divine, comme la grâce sanctifiante dont
arlent les théologiens ? et l'on ne voit plus bien pourquoi
s semipélagiens ont été condamnés pour avoir dit que
nitium fidei vel salutis, non per gratiae donum, sed natu-
lit r nobis inest (1). Que dis-je ? Les Semipélagiens et les
élagiens eux-mêmes n'avaient-ils pas une conception
aucoup plus élevée de Dieu que celle qui nous est ici
ésentée ?

Voyons sur quoi repose en fin de compte cette nouvelle
éorie. N'est-elle pas le rajeunissement d'une vieille
reur ?

***

Le fondement de cette conception nouvelle

Que vaut cette affirmation qui se trouvait déjà sous la
ume du vieil Héraclite : *la réalité est devenir* ?

Jusqu'ici les plus grands philosophes d'accord avec la
ison naturelle ont dit : *le devenir ne peut rendre raison*
lui-même, il ne peut *exister par soi*, il n'est pas au *réel*
à l'*être* comme A est A, comme le blanc est le blanc,
lumière est lumière, l'esprit est esprit. Tout d'abord il
mande un sujet, le mouvement n'est jamais que le mou-
ment de quelque chose, de l'eau, de l'air, ou de l'éther.
mouvement en général comme tel n'existe pas, mais
ulement *ce* mouvement : il n'est *ce* mouvement, *ce*
venir, que parce qu'il est le mouvement de *ce* sujet, de
mobile. Pas de rêve sans rêveur, pas de vol sans vola-
e, pas d'écoulement sans liquide, ni de flux sans fluide,
subtil soit-il. *Pas de pensée sans esprit, et, si un esprit*

(1) Denzinger, n° 178.

n'est pas, comme Dieu, *la Pensée même*, et la Vérité même toujours actuellement connue « ab æterno », il est *distinct* de sa pensée, de ses pensées, qui varient, qui se portent sur divers objets, tandis que, lui, reste *un et le même*, ou le même être substantiel sous ses phénomènes multiples et changeants. Et cet esprit imparfait ne saurait connaître sans le concours de Celui qui est la Pensée même, la Vérité et la Vie, et qui est plus intime à nous que nous-mêmes, tout en étant réellement et essentiellement distinct de nous.

Les plus grands philosophes ont dit aussi avec le sens commun que *le devenir*, soit dans l'ordre corporel, soit dans l'ordre spirituel, est un *passage* de l'indétermination à la détermination, ou *de la puissance à l'acte*; par exemple du germe contenu dans le grain de blé à l'épi mûr, de la cellule d'où procède l'embryon à l'animal engendré, ou encore, le passage de l'intelligence qui s'éveille à une pensée de plus en plus distincte. En un mot c'est le passage d'une capacité de perfection à l'acte qui est cette perfection même. Et comme il y a *plus* dans l'acte ou perfection que dans la puissance non encore actualisée, il faut une *cause* pour rendre raison du devenir; il faut un *agent* : pas d'engendré sans engendrant, pas de *détermination* corporelle ou spirituelle *produite* sans un être déjà *déterminé* capable de la réaliser.

Enfin la raison naturelle et les plus grands penseurs avec elle ajoutent, *l'agir suppose l'être, et le mode d'agir suit le mode d'être*. Seul l'adulte engendre, et pour engendrer il faut d'abord qu'il existe. Il agit ou détermine selon la détermination qui est en lui; l'agent corporel a une action corporelle, l'agent spirituel a, comme tel, une action d'ordre spirituel. Mais tout agent, qui *n'est pas* son action même, a besoin pour agir d'être prému par Celui-là seul qui *est* son action, et qui pour cette raison est l'*Être*

même, car l'agir suppose l'être, et le mode d'agir suit le mode d'être.

Tel est le langage du sens commun, tel que l'ont compris, approfondi et justifié un Socrate, un Platon, un Aristote, un Augustin, un Thomas d'Aquin, pour ne parler que de ceux-là. Tous ont dit : *Le devenir* est un effet, qui *suppose l'agir*, et *l'agir lui-même suppose l'être*. En dernière analyse tout « agir » dépend de Celui qui seul est l'Être même éternellement subsistant.

M. Ed. Le Roy vient nous demander maintenant : *Pourquoi ne point identifier tout simplement l'être au devenir?* (1) » Ce « tout simplement » est d'une simplicité inattendue ; il y a deux espèces de simplicité : celle de la souveraine sagesse et puis une autre fort différente, dont saint Paul, saint Augustin et saint Thomas ont parfois parlé. Il y a celle qui juge de tout, même des choses les plus élevées, non pas par la Cause suprême, mais par ce qu'il y a dans le réel *de plus infime* ; c'est celle qui veut amener l'Être au devenir, et l'unique instant de l'immobile éternité à ce *nunc fluens*, à cet instant fugitif, qui constitue la réalité du temps, de la durée que nous expérimentons.

« Pourquoi ne point identifier tout simplement l'être au devenir? » — Même l'Être par essence, Monsieur Le Roy ; même Celui qui est, et qui a dit de lui-même : *Ego sum qui sum* (2)... *Ego Dominus et non mutor* (3)» ? — Oh alors, bien sûr, si l'on identifie si simplement l'être au devenir, on conclut sans difficulté comme le fait le présent ouvrage (p. 22) : « Les choses *étant* mouvement, il n'y a plus à se demander comment elles *reçoivent* celui-ci. » En

(1) *Op. cit.*, p. 45.
(2) Exod., III, 14.
(3) Malach., III, 6.

d'autres termes, les preuves de l'existence de Dieu par le mouvement et par les causes efficientes cessent d'exister, elles s'évanouissent.

* * *

Mais en fin de compte sur quoi repose cette assertion que *l'être est devenir*, et que le *devenir est à lui-même sa raison*, qu'il est la réalité fondamentale : Dieu même, identifié avec l'évolution créatrice?

En dernière analyse, sur quoi repose tout cela? M. Ed. Le Roy nous l'a dit (p. 21) : Cela repose sur cette remarque de M. Bergson : « Avec des arrêts, si nombreux soient-ils, on ne fera jamais de la mobilité; au lieu que si l'on se donne la mobilité, on peut, par voie de diminution, en tirer par la pensée autant d'arrêts qu'on voudra ».

M. Bergson s'est plus longuement expliqué sur ce point dans l'*Évolution créatrice* (p. 341-342) où il dit : « Il y a *plus* dans le mouvement que dans les positions successives attribuées au mobile, *plus* dans un devenir que dans les formes traversées tour à tour, *plus* dans l'évolution de la forme que dans les formes réalisées l'une après l'autre. La philosophie pourra donc, des termes du premier genre, tirer ceux du second, mais non pas du second le premier; c'est du premier que la spéculation devrait partir. *Mais l'intelligence renverse l'ordre des deux termes*, et sur ce point la philosophie antique procède comme fait l'intelligence. Elle s'installe dans l'immuable, elle se donne des Idées et passe au devenir par voie d'atténuation et de diminution. » On lit aussi dans l'*Évolution créatrice* un peu plus loin, p. 354 : « Une perpétuité de mobilité n'est possible que si elle est adossée à une éternité d'immutabilité, qu'elle déroule dans une chaîne sans commencement ni fin. Tel est le dernier mot de la philosophie grecque. Elle se rattache par des fils invisibles à toutes les fibres de

âme antique, c'est en vain qu'on voudrait la déduire 'un principe simple. Mais si l'on en élimine tout ce qui st venu de la poésie, de la religion, de la vie sociale, omme aussi d'une physique et d'une biologie encore idimentaires, si l'on fait abstraction des matériaux fria- les qui entrent dans la construction de cet immense édi- ce, *une charpente solide demeure, et cette charpente dessine 's grandes lignes d'une métaphysique, qui est, croyons-nous, métaphysique naturelle de l'intelligence humaine.* »

M. Bergson et M. Ed. Le Roy admettent une philoso- hie dynamiste du devenir, qui est exactement à l'anti- ode de cette « métaphysique naturelle de l'intelligence umaine ». Pourquoi? Pour cette raison qu'une pareille étaphysique n'est que « la mise en système des dissocia- ons, du morcelage effectué sur le flux universel par la ensée commune, c'est-à-dire par l'imagination pratique : le langage ». L'intelligence n'est faite en effet, selon I. Bergson, que pour penser « les objets inertes, plus spé- alement les corps solides, où notre action trouve son oint d'appui et notre industrie ses instruments de travail; os concepts ont été formés à l'image des solides, notre gique est surtout une logique de solides (1). »

***

Et voilà le fondement de la conception nouvelle! C'est le dernier effort de la pensée moderne! M. Le Roy ne aigne évidemment pas lire ce qui lui a été répondu il y vingt-deux ans. Nous disions à cette époque, après avoir nguement examiné cette théorie nominaliste du sens ommun, qu'elle confond *l'être intelligible*, dans lequel otre intelligence perçoit les premiers principes d'identité,

(1) *Évolution créatrice*, p. 1.

de raison d'être, de causalité, de finalité, avec *le corps solide* qui représente seulement le *dernier degré* de l'être substantiel (1). Nous montrions que *la distinction de la puissance et de l'acte*, celles du moteur et du mobile, du mouvement et de son sujet, de nos pensées successives et de notre esprit, représentent les divisions de *l'être intelligible* et non pas le morcelage du *continu sensible*. Nous montrions surtout que la distinction de puissance et acte est nécessaire pour rendre *intelligibles, en fonction*, non pas des corps solides, mais *de l'être*, la *multiplicité et le devenir* (2).

Un peu plus tard, reprenant l'étude du même problème (3), nous écrivions : « L'argument qu'on nous oppose n'a pas fait grand progrès depuis Héraclite, nous voyons même de mieux en mieux son origine sensualiste. Si l'intelligence n'a pour objet que *les corps solides*, qu'on nous explique le verbe *être*, âme de tout jugement, et qu'on nous montre en quoi l'homme peut différer de l'animal. Si l'objet de l'intelligence n'est pas le *corps solide*, mais *l'être* et tout ce qui a *raison d'être*, la proposition bergsonienne « *il y a plus dans le mouvement que dans l'immobile* » n'est vraie que des immobilités prises *par les sens* sur le devenir lui-même. Mais elle est fausse si on l'érige en principe absolu, parce que alors elle veut dire : « *il y a plus dans ce qui devient et n'est pas encore que dans ce qui est.* » L'immobile, pour les *sens*, c'est ce qui localement *est en repos* ; pour l'intelligence, c'est *ce qui est*, par

(1) Cf. *Le Sens commun, la Philosophie de l'être et les formules dogmatiques*, 3e édition, Paris, Desclée, de Brouwer. 2e partie : Le Sens commun et les Preuves traditionnelles de l'existence de Dieu, p. 158-247.

(2) *Ibid.*, p. 205-214.

(3) *Dieu, son existence et sa nature*, Paris, Beauchesne, 5e édition, p. 161.

pposition à ce qui devient, comme l'immuable est ce qui st et ne peut pas ne pas être. — Le sensualisme bergsoien confond l'immutabilité qui est supérieure au mouvement avec celle qui lui est inférieure,... c'est ainsi qu'il abaisse la vie immobile de l'intelligence, qui contemple s lois éternelles les plus hautes, jusqu'à l'inertie du corps olide inanimé. — De ce point de vue le temps est supéieur à l'éternité ; il est la vie, tandis que l'immobile éternité est une mort. »

M. Boutroux répondait de même à Spencer : « L'évolutionnisme est la vérité *au point de vue des sens* ; mais, *au oint de vue de l'intelligence*, il reste vrai que l'imparfait 'existe et ne se détermine qu'*en vue* du plus parfait... De lus l'intelligence persiste à dire avec Aristote : « Tout a a raison d'être et le premier principe doit être la raison uprême des choses. Or expliquer, c'est déterminer, et la aison suprême des choses ne peut être que l'être *entièrement déterminé* (1). »

« Tel est le dernier mot de la philosophie grecque », omme l'avoue M. Bergson ; mais ce n'est point, comme il e dit, « par des fils invisibles que cette philosophie se rattache à toutes les fibres de l'âme antique » et à ce qui fait e fond de l'intelligence humaine. C'est une erreur de dire qu'on « ne peut la déduire d'un principe simple ». Elle se rattache à l'intelligence par la loi suprême de la pensée et du réel, par *le principe d'identité* (forme positive de celui de contradiction), impliqué dans la toute première idée, l'idée d'être : « *l'être est l'être, le non-être est non être* » ; plus brièvement « *l'être n'est pas le non-être*, ils s'opposent contradictoirement ».

Or si la réalité fondamentale est *devenir* comme le soutiennent M. Bergson et M. Le Roy, en revenant à Héra-

(1) *Études d'Histoire de la Philosophie*, p. 202.

clite, il faut dire avec ce vieux Ionien que le principe de contradiction n'a plus aucune valeur réelle, car *l'être* et *le non-être*, loin de s'opposer contradictoirement, *s'identifient* dans le *devenir qui est à lui-même sa raison*. Aristote l'a profondément montré au livre IV^e^ de sa Métaphysique, où il montre tout le sens, la nécessité absolue, la valeur réelle, et toute la portée du principe de contradiction.

Si la réalité fondamentale est devenir, le principe de contradiction s'évanouit, et avec lui celui d'identité, qui exprime positivement la même loi : « l'être est l'être ; le non-être est non être ». Alors il ne faudrait plus dire : « le vrai est le vrai, le faux est le faux, *est est, non non* », comme il est dit dans l'Évangile. Que resterait-il du principe : « le bien est le bien, le mal est le mal, ils ne sauraient se confondre ». Les spirituels pourraient-ils encore affirmer : « la chair est chair, l'esprit est esprit ; Dieu est Dieu, la créature est créature ». Est-ce qu'il ne faudrait pas dire du devenir universel ou de l'évolution créatrice ce qui est dit dans la première proposition du Syllabus de Pie IX : « Deus idem est ac rerum natura et idcirco immutationibus obnoxius. *Deusque reapse fit in homine* et in mundo, atque omnia Deus sunt et ipsissimam Dei habent substantiam (1) ». — Si le principe d'identité ou de contradiction s'évanouit, avec lui disparaît celui de causalité, appliqué, non plus seulement aux phénomènes, mais dans l'ordre de l'être. Avec l'être, il sombre dans le devenir.

N'est-ce pas à cela que nous conduit M. Le Roy malgré la méditation spirituelle, qui est la seconde partie de son livre ? Il maintient somme toute ce qu'il avait écrit dans la *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1905, p. 200-204 : « Le principe de non-contradiction n'est pas universel et

(1) Denzinger, n° 1701.

écessaire autant qu'on l'a cru, il a son domaine d'appli-ation ; il a sa signification restreinte et limitée. *Loi uprême du discours et non de la pensée en général, il n'a rise que sur le statique*, sur le morcelé, sur l'immobile, ref sur des choses douées d'une *identité. Mais il y a de la ontradiction dans le monde*, comme il y a de l'identité. 'elles ces mobilités fuyantes, le devenir, la durée, la vie, ui par elles-mêmes ne sont pas discursives et que le dis-ours transforme pour les saisir en schèmes contradictoi-es. »

Cela revient à dire que, la réalité fondamentale étant *evenir*, le principe de contradiction ou de non-contradic-on est l'erreur fondamentale. A moins qu'on ne dise avec ristote et saint Thomas (1) : cela revient à affirmer que *absurdité radicale est au principe de tout.*

M. Le Roy maintient absolument sa position, c'est ce ui lui fait écrire dans son nouveau livre : « *La réalité est evenir*... activité spirituelle dont émanent les immobilités elatives qu'on appelle matière ou raison pure (2). » « *Le rincipe de causalité n'a judicature que sur les phénomènes.* n connaît ses liens avec le morcelage (3). » Dès lors les reuves de l'existence de Dieu fondées sur ce principe, olidaire lui-même de celui de contradiction, n'ont plus ucune valeur.

*
* *

Il faut choisir : *le devenir, l'évolution créatrice* où dispa-ît la distinction réelle et essentielle de l'Incréé, immua-le et éternel, et du créé toujours changeant, ou bien *la*

(1) Cf. *Commentarium in l. IV Metaphysicæ*, c. 3 à 8; lect. v à xvii, e valore principii contradictionis.
(2) *Op. cit.*, p. 115.
(3) *Ibid.*, p. 92; item p. 35, 45.

vérité du principe de contradiction ou d'identité, comme loi fondamentale de la pensée et du réel. La position adoptée par la philosophie du devenir apparaît ainsi comme une preuve de l'existence de Dieu par l'absurde, et, si elle n'existait pas, il faudrait l'inventer, pour donner à choisir : le vrai Dieu ou l'absurdité radicale.

Le principe de contradiction affirme qu'un cercle carré est, non seulement *inconcevable*, mais encore *irréalisable* en dehors de notre esprit, irréalisable par quelque puissance que ce soit, finie ou infinie. Affirmer cela, c'est déjà pour notre esprit *sortir de soi*, c'est affirmer une loi du *réel possible* et de ce qui est *réellement impossible*. Le même principe affirme encore que *ce qui devient n'est pas encore*, que *le devenir n'est pas l'être*, et qu'il y a *plus dans l'être que dans le devenir*, dans l'animal engendré que dans l'évolution de l'embryon.

Ce principe de contradiction, soit sous sa forme négative (l'être n'est pas le non-être), soit sous sa forme positive (*est est, non non*), est incomparablement plus certain, que tout ce qu'on vient nous dire sur l'inquiétude humaine, sur la volonté profonde ; et tout cela ne peut tenir que si lui-même subsiste. Le *Cogito, ergo sum* s'évanouirait aussi ; je ne pourrais plus dire *je pense*, mais impersonnellement : *il pense*, comme on dit *il pleut*, et pas même, car il se pourrait que la pensée soit identique à la non-pensée. C'est le nihilisme doctrinal qui conduit au nihilisme moral.

La doctrine de l'Évolution créatrice d'elle-même, en faussant radicalement la notion de création, se heurte, comme nous l'avons longuement montré ailleurs (1), à tous les premiers principes de la raison. Elle admet en effet un devenir *sans sujet*, un mouvement sans mobile,

(1) Cf. *De Revelatione*, c. VIII, a. 2.

n devenir *sans cause efficiente* distincte de lui, un deve-
ir *sans cause finale* connue par une intelligence parfaite
e toute éternité. Elle tient que cette évolution, créatrice
'elle-même, est *ascendante*, et alors, en elle *le plus sort du
oins*, le *plus parfait sort du moins parfait*; elle rejette le
ystère de création, qui s'harmonise avec les principes de
ausalité efficiente et de finalité, pour lui substituer *l'ab-
urde* placé au principe de tout : le plus qui sort du moins
ans cause efficiente et sans finalité proprement dite.
omme on l'a dit, Dieu, identifié avec cette évolution
réatrice, va de surprise en surprise, en voyant tout ce
u'il devient, sans l'avoir prévu.

Cette doctrine avoue que le devenir, qui est à lui-même
a raison, est une *contradiction réalisée*; mais elle oublie
e qu'a remarqué Aristote à la fin du IV^e^ livre de sa
Métaphysique, que, si le principe de contradiction n'a plus
le valeur, *le devenir lui-même ne se distingue plus du non-
levenir*, en lui le point de départ n'est pas distinct du
oint d'arrivée; on est alors au but avant d'être parti; le
levenir corporel ou spirituel devient *immobile* et il se
onfond, non pas avec l'immobilité de l'Être subsistant,
nais avec celle du néant, et du néant absolu, qui est l'ab-
ence non seulement de toute existence, mais de toute
ossibilité d'existence.

La vérité du principe de contradiction ou d'identité est
lus certaine que l'existence de la terre qui nous porte;
'est une certitude non seulement physique, mais méta-
hysique ou absolue; et sans elle il n'y a plus rien pour
ous d'intelligible. Autrement dit, avec la notion d'être,
ui fonde ce principe, s'évanouissent celles du vrai et du
ien et leur opposition avec l'erreur et le mal.

Voilà le lien qui rattache à l'intelligence humaine l'af-
firmation du *primat de l'être sur le devenir*, qui est à la
base de la philosophie traditionnelle, et, comme l'avoue

M. Bergson, « si l'on fait abstraction des matériaux friables qui entrent dans la construction de cet immense édifice, une charpente solide demeure, et cette charpente dessine les grandes lignes d'une métaphysique, qui est, croyons-nous, la métaphysique naturelle de l'intelligence humaine (1) ».

Rome. Angelico.

fr. Rég. Garrigou-Lagrange, O. P.

(1) *Évolution créatrice*, p. 354.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Les Origines du Nouveau Testament (1)

C'est une introduction que M. le pasteur Paul Fargues
fre aux croyants réfléchis de son Église, c'est-à-dire aux
otestants de la nuance Auguste Sabatier. L'intention de
uteur semble bien avoir été de montrer qu'il n'existe aucun
saccord entre son christianisme et la critique contempo-
ine. Ou, plutôt, que le christianisme postulé par les docu-
ents néo-testamentaires dûment analysés n'est pas autre
ıe celui du protestantisme moderne. Pour réaliser ce des-
in, M. Fargues, qui paraît bien au fait de la littérature
blique du siècle dernier, mais beaucoup moins au courant
s travaux plus récents, tient grand compte des ouvrages
)éraux et rationalistes. Seulement tous ces ouvrages « pleins
perspicacité et d'érudition », toutes ces études « pénétran-
s », auxquels il témoigne une admiration à peine nuancée,
n'est point parvenu à les dominer d'assez haut pour en
scerner les notes essentielles, en distinguer la valeur diverse,
terminer les principaux courants auxquels ils se réduisent,
demeurer à leur égard pleinement indépendant. De là
mpression chaotique à laquelle, devant le va-et-vient des
)inions mentionnées, on a grand peine à se dérober.
Bien que la pensée de M. Fargues se montre souvent hési-
nte, ses préférences vont d'ordinaire aux solutions moyen-
s, et il ne faut pas être grand clerc pour constater que
. Goguel jouit d'ordinaire du traitement de l'auteur « le
us favorisé ».
Cela d'ailleurs n'a pas empêché M. Fargues de ne pas se
ontrer toujours suffisamment *up to date*. Ainsi, déclarer

(1) Paul Fargues, *Les origines du Nouveau Testament* (Bibliothèque
tudes religieuses), Paris, Fischbacher, 1928.

tout bonnement, à propos du quatrième évangile, que « l'examen du fond *oblige* à lui assigner une date assez tardive, bien postérieure à la mort de l'apôtre », ou bien qu' « il est *impossible* d'attribuer au même auteur le quatrième évangile et l'Apocalypse », ou encore que « la notion de Verbe... a été puisée chez Philon », c'est se montrer vraiment mal informé des aspects nouveaux du problème johannique.

En somme, petit manuel, de lecture agréable, qui reflète les idées professées sur le Nouveau Testament par un groupe de protestants libéraux légèrement attardés.

F.-M. Braun.

Le problème du quatrième évangile

On vient de faire allusion aux positions récentes du problème johannique. A vrai dire, ce sujet touffu dépasse le cadre d'une courte chronique. Mais il a pris, depuis une dizaine d'années, en Allemagne surtout, une telle importance, que le passer sous silence équivaudrait à ne rien dire de ce qui, dans le domaine de la critique néo-testamentaire, a sans doute fait le plus sensation, ces derniers temps. Voici donc quelques brèves indications.

Le problème johannique consiste, comme on le sait, dans une antithèse à résoudre, le fameux dilemme : *évangiles synoptiques — quatrième évangile*. A qui donner la préférence et comment expliquer les différences qui distinguent à tant de points de vue et si profondément ce dernier livre des trois précédents? Tout est là.

Depuis D.-F. Strauss, les critiques ont été à peu près d'accord pour répondre à ces questions dans un sens nettement défavorable à l'historicité de saint Jean. Le caractère théologique de l'œuvre, l'emploi répété de mots empruntés apparemment à un vocabulaire philosophique, et surtout l'affirmation claire et insistante de la divinité de Jésus, semblaient des raisons décisives pour en faire un écrit postérieur, issu d'une longue élaboration du christianisme primitif dont les synoptiques, en particulier saint Marc, passaient pour représenter la couche la plus ancienne. En même temps, on relevait dans

Évangile de Jean les traces de l'hellénisme philonien ou nostique d'où l'auteur, disait-on, aurait dû tirer son inspiation, et l'on opposait cette œuvre d'origine hellénistique à Apocalypse judéo-chrétienne censément dérivée d'une autre lume. Enfin, à partir de 1907, un certain nombre d'auteurs non des moindres, tels Wellhausen, Schwartz, Schütz, en llemagne, et en France M. Loisy (dans la seconde édition e son *Quatrième Évangile*, de 1921), estimèrent procéder lus sûrement au dénouement de l'énigme, en distinguant ivers documents sous-jacents à la rédaction définitive.

C'est sur tous ces points que le revirement est aujourd'hui n train de se faire.

Les auteurs les plus récents, et l'on peut ajouter, les plus nfluents de l'heure présente, comme W. Bauer, Bultmann, oguel, sont d'accord pour constater dans le quatrième évanile la présence de traditions excellentes, antérieures à celle es synoptiques. D'autre part, la thèse de l'origine palestiienne recule devant celle de l'origine araméenne qui recueille es partisans de jour en jour plus nombreux. Déjà en 1922, I. Burney (1) soutenait que, dans sa forme actuelle, l'évanile johannique devait être la traduction grecque d'un origial araméen. Si cette opinion avancée paraît aventureuse, on onvient au moins, généralement, avec M. Burney, pour econnaître dans le style de Jean une forte coloration araméenne et pour situer en Palestine ou en Syrie la composion de son livre. Par là même, l'abîme qui séparait l'évanile (prétendûment hellénistique) de l'Apocalypse (manifesement juive) se trouve franchi. Aussi n'hésite-t-on plus à se aisser convaincre, par la philologie et l'étude littéraire, de a parenté intime qui unit les deux ouvrages. Suivant I. Lohmeyer, auteur du commentaire le plus récent sur l'Apocalypse, publié dans la célèbre collection de Lietzmann : *Handbuch zum Neuen Testament* (2), nous serions en présence e deux écrits inséparables, le premier exprimant sur le lan historique ce que le second transpose en symboles et en llégories. Enfin, c'est la dissection littéraire du quatrième vangile qui se trouve abandonnée, tandis que la thèse de 'unité d'auteur rallie les suffrages les plus sérieux.

Ces multiples résultats nous font constater ce qu'on pour-

(1) Burney, *The aramaïc origin of the fourth Gospel*, Oxford, 1922.
(2) Lohmeyer, *Die Offenbarung des Johannes*, Tübingen, Mohr, 1926.

rait justement appeler : *les variations de la critique néo-testamentaire*. En outre, comme le faisait dernièrement remarquer le R. P. Allo (1), ils marquent un retour appréciable dans le sens de la tradition : « l'unité des écrits de Jean, leur attache à une tradition primitive et palestinienne, le caractère réfléchi et profond reconnu à l'auteur, en même temps que l'élévation spirituelle en toutes ses œuvres, cet ensemble est quelque chose. »

Mais le profit est-il réel? On aurait pu en douter, en assistant, au cours de ces cinq dernières années, aux tentatives menées avec entrain par un groupe de religionistes distingués pour faire dépendre tout le bloc de la littérature johannique d'une misérable secte de Mésopotamie, la secte des mandéens, découverte au XVII^e^ siècle, sur les bords du Tigre, par un P. Carme déchaussé, le Fr. Ignace de Jésus, qui nous en donne la première description (2).

Sans doute, cette secte lointaine aux traditions confuses, désignée en ce temps sous le nom de « Chrétiens de saint Jean » en raison de l'importance qu'elle accordait à Jean-Baptiste, serait-elle demeurée dans son obscurité, si elle n'avait pas eu la bonne fortune de posséder des livres sacrés et s'il ne s'était pas trouvé un épigraphiste de marque, M. Lidzbarski, pour publier, traduire et commenter cette littérature ancienne, dans laquelle il y a d'ailleurs de forts beaux passages (3). C'est là ce qui tout à coup a rendu les mandéens célèbres. A peine sorties de presse, les éditions de M. Lidzbarski ont été, en effet, mises à profit avec tant d'empressement que, suivant la remarque de M. Goguel, il sembla pendant plusieurs années (surtout entre 1925 et 1928) qu'une fièvre mandéenne s'emparait d'une partie de la critique allemande (4). Coup sur coup, livres et articles se suc-

(1) E.-B. Allo, *Aspects nouveaux du problème johannique*, dans la *Revue Biblique*, 1928, p. 37-62 ; 198-220.

(2) *Narratio originis rituum et errorum Christianorum Sancti Johannis*... auctore Ignatio a Jesu Carmelita discalceato, Missionario in Bassora, Romae, 1652.

(3) Les trois plus importants ouvrages de M. Lidzbarski sont : *Das Johannesbuch der Mandäer*, Giessen, 1915 ; *Mandäische Liturgien*, Berlin, 1920, et *Ginza, der Schatz oder das grosse Buch der Mandäer*, Leipzig, 1925.

(4) Maurice Goguel, *Au seuil de l'Évangile. Jean-Baptiste*, Paris, Payot, 1928.

èrent dans lesquels tout un système s'élaborait à grand fort d'hypothèses enchevêtrées (1). Par l'intermédiaire de n-Baptiste dont il aurait été le disciple, Jésus se rattarait à la secte mandéenne présumée antérieure au chrisiisme. Il lui aurait emprunté sa doctrine. Le mandéisme retrouverait ainsi dans le fond le plus ancien de l'Évan-, et c'est ce fond primitif et palestinien que saint Jean résenterait fidèlement, tandis que les synoptiques marraient un effort postérieur tenté pour judaïser davantage ersonne et la doctrine du Seigneur.

el échafaudage assurément! Mais dont les travaux de is (2), du P. Lagrange (3), de Burkitt (4), de Goguel (5), ont ontré la téméraire fragilité. Les points suivants sont ormais assurés :

L'existence d'une secte mandéenne préchrétienne n'est établie;

La dernière rédaction de leurs livres n'est point antéure à l'Islam;

Entre la religion mandéenne et le christianisme primipoint d'identité foncière; quant aux ressemblances extéres indéniables, elles proviennent d'une dépendance t la priorité ne saurait être attribuée aux documents ndéens.

e bel échafaudage est donc bien près de crouler, et le nier mot de toute cette affaire sera sans doute celui de urkitt : « Considéré en lui-même, le mandaïsme ne manpas d'intérêt; mais si on le considère comme une clef r ouvrir les mystères du christianisme primitif, il ne prée vraiment aucune utilité (6). »

Fr.-M. Braun.

Il faut surtout citer les travaux divers de Reitzenstein, Bultn, Bauer, dont on trouvera une nomenclature exacte dans Goguel, *it.*, p. 113, et surtout dans W. Bauer, *Johannesevangelium und nesbriefe*, dans *Theologische Rundschau*, 1929, p. 135-136.

Pallis, *Mandaean Studies* (traduction anglaise d'une étude iée d'abord en danois), Oxford, 1926.

Lagrange, *La Gnose mandéenne et la tradition évangélique*, dans la e *Biblique*, 1927, p. 321-348; 481-515; 1928, 5-36.

Burkitt, *The Mandaeans*, dans *Journal of Theological Studies*, p. 225.

Op. cit.

Op. cit.

La mystique en pays d'islam (1)

Louis Massignon est du très petit nombre de ceux qui ont étudié la mystique musulmane. Nicholson en Angleterre et Asin Palacios en Espagne sont à peu près les seuls noms qu'on puisse à cet égard mettre à côté du sien. Sa grosse thèse sur Al Hallaj, martyr mystique de l'islam, en 1922, fut une des grandes dates de l'orientalisme. Dépassant de beaucoup le cadre de son héros, très significatif et très discuté à la fois, elle perçait des avenues dans le domaine mal exploré du çoufisme et de la spiritualité musulmane, principalement dans leur première période. Al Hallaj, qui vécut en Perse et à Baghdad, voyagea au Khorassan et jusqu'aux Indes, était un extatique un peu excentrique, prédicateur populaire en même temps que poète et métaphysicien assez hermétique. Il fut condamné en 922, sous un de ces prétextes que savent trouver les docteurs de la loi, après un procès qui fait penser à celui de Jeanne d'Arc, et exécuté à Baghdad en 922. Le récit de sa passion (flagellation, mutilation, crucifixion, décapitation), des sept paroles qu'il prononce sur sa croix, etc., a pu être particulièrement influencé par le souvenir de celle du Christ.

Ce que les ulémas reprochaient à Al Hallaj, c'était la formule audacieuse de sa thèse sur l'union transformante. D'autres çoufis, avant et après lui, ont exprimé en termes saisissants la grande expérience mystique de la nuit obscure, de l'annihilation (*fana*) et de la déiformation ; mais ils ne la criaient pas en général sur les places publiques. Ils se transmettaient les méthodes de la Voie (*tariqa*) dans les couvents de leurs confréries. De grands penseurs, comme Ibn Arabi, construisaient des systèmes métaphysiques. De grands poètes, comme Ibn al Fàridh en Égypte et Jalal ed dîn Roûmi en Perse, célébraient l'Amour divin et l'ivresse extatique sur les symboles de l'amour humain et du vin matériel.

La question des origines du çoufisme a été très discutée. Il semble bien que les premiers ascètes s'éveillèrent à la vie

(1) Louis Massignon, *Recueil de textes inédits concernant l'histoire de la mystique en pays d'islam*, réunis, classés, annotés et publiés par Louis Massignon. Paris, Librairie orientaliste Paul Geuthner, 1929, in-8°, VII-259 pages.

stique par la méditation du Coran, qui n'est pas un livre
roprement parler mystique dans son sens externe, mais
it certains versets peuvent fournir un point de départ.
s, la vie intellectuelle se développant dans la commu-
ité musulmane qui prenait contact avec des antiques civi-
tions de la Perse, de la Grèce et de l'Inde, le çoufisme prit,
s le troisième siècle de l'Hégire, un caractère spéculatif,
osophique, qu'accentua encore par la suite Ibn Arabi.
e néoplatonisme semble avoir joué un rôle considérable
is l'élaboration de la mystique comme de la philosophie.
stote lui-même était connu à travers des néoplatoniciens.
œuvres célèbres placées sous l'invocation de Denys l'A-
pagite, et que l'on attribue maintenant à un moine chré-
n syrien du VI^e siècle, disciple de Proclus, furent traduites
Occident et en Orient, en latin par Scot Erigène, en syria-
e, etc., de telle sorte qu'au IX^e siècle le Pseudo-Denys était
uteur mystique en vogue des rives du Tigre à celles de la
ne.

'est aussi sans doute au néoplatonisme qu'il faut attri-
r l'importance du rôle joué par le Logos, le Verbe sous le
n d'Esprit suprême ou de Lumière mohammédienne, dans
péculation musulmane. Il y eut aussi des influences chré-
nes, directes, mais qui apparaissent moins nettement que
e de la pensée grecque, l'une des sources communes des
es de l'Église et des çoufis. Pour ces derniers, Dieu est
re nécessaire et unique, la seule Réalité absolue. Les créa-
es n'ont d'autre être que celui qu'elles tiennent de lui,
est « la vérité de leur existence ». Le mystique retrouve
ité originelle en se détournant des créatures pour se tour-
vers l'Absolu, en mourant à soi-même et au monde pour
re en Dieu.

Quelques-uns des textes qui expriment cette doctrine sont
ne beauté saisissante. M. Massignon vient de publier en
be, avec des notes en français, ceux qu'il avait utilisés et
duits dans son grand ouvrage. Élargissant le cadre halla-
n, il leur a joint nombre d'inédits importants, spéciale-
nt de Sanoûsî, d'Ibn Sabiyn, de Chochtari, de Mourîdî, de
bolosî, commentateur des poèmes d'Ibn al Faridh, du
ieux et sympathique prince Dârâ Chikoûh, qui s'efforça
trouver un terrain d'union entre l'islam et l'hindouisme.
recueil contient aussi des textes d'historiens, de littéra-
rs, de philosophes et même de théologiens anti-mystiques,

comme le fougueux Ibn Taymiyah, précurseur du Wahabisme.

M. Massignon pense justement que l'important, pour l'étude à peine ébauchée jusqu'ici de la mystique comparée, est de commencer par établir des textes précis et des traductions exactes. Dans le cours qu'il fait au Collège de France, il montre d'une façon très suggestive l'importance du point de vue linguistique, l'intérêt et la difficulté qu'il y a à connaître d'abord le vocabulaire technique, en même temps qu'à faire l'effort de sympathie nécessaire pour comprendre.

EMILE DERMENGHEM.

La Clarté d'Oxford (1)

Ce livre apporte, sous une forme romancée, une contribution intéressante à l'histoire de la crise religieuse actuelle en Angleterre. A vrai dire, il ne fait entendre qu'un son de cloche : l'opinion (qui est celle, il faut l'avouer, de presque tous les catholiques anglais) selon laquelle le renouveau catholique en Angleterre ne saurait s'obtenir que par des conversions individuelles. Et d'aucuns trouveront l'auteur un peu sévère pour des tentatives de plus vaste portée, comme celle des Conversations de Malines, un peu incliné aussi à sous-estimer la valeur religieuse du mouvement de « Haute-Église »... Mais ce n'est point le moment de discuter ces questions, et nous préférons, cette réserve faite, louer M. Ducaud-Bourget d'avoir su bien voir, et de faire pittoresquement revivre, un milieu. L'Angleterre est toujours, pour beaucoup de Français, « l'île inconnue », et c'est en goûtant quelque chose du charme de la découverte que plus d'un lecteur suivra les personnages de ce livre dans les menus détails de leur vie quotidienne : car c'est d'eux qu'est tissée la trame même de cette histoire, trame où les fils de la grâce divine s'entremêlent à tout ce qu'on appellerait outre-Manche les « intérêts » humains : art, spéculation intellectuelle, amitié, amour, — et c'est là d'excellente psychologie surnaturelle. Un chapitre central nous promène à travers les vieux « col-

(1) François Ducaud-Bourget, *La clarté d'Oxford*, Librairie de la Revue Française, A. Redier, un vol. in-12.

es » d'Oxford, qui gardent pour des générations très dernes les leçons d'un passé lointain et la clarté plus pro- qui rayonne de l'énergique et douce figure de Newman. ette université n'existe que par la culture catholique. Elle pu continuer à vivre qu'en suivant ses traditions, elle t demeurée elle-même qu'en gardant son cadre, ses étu-, léguées par son aïeule papiste. Essayez-y la coupure alue du luthéranisme, du calvinisme : Oxford n'est plus. 'est de là que viendra le salut. Trop de fibres, au cœur l'anglicanisme, sont demeurées romaines. Ce sont elles le font vivre. Et lorsque toutes seront détachées, alors la gion d'État ne sera plus, ni aucune croyance. Mais le olicisme reprendra dans le sol chrétien de l'Angleterre. ce que les fibres tranchées et toujours douloureuses se acheront, un jour, à l'apostolique certitude.

spérons que ce rattachement se fera sans effondrement alable de la croyance et souhaitons que le livre de M. Du-d-Bourget contribue à ce résultat en communiquant lar-ient l'amour ardent, dont il est plein, pour la cause sainte a vérité et de l'unité.

Une œuvre d'apostolat catholique

a *Vie Catholique* accomplit en ce moment un effort consi-able qu'il nous plaît de signaler : le lancement, chaque s, d'un numéro spécial consacré à des sujets tels que ion des jeunes filles, l'apostolat dans les faubourgs, le grès eucharistique international de Carthage, le cente-e de l'Algérie, saint Augustin, sainte Jeanne d'Arc, le Congrès marial international à Lourdes, les missions, ostolat dans les campagnes, le prêtre...

e premier de ces numéros concerne *Les jeunes catholiques rance*. Après une page sur S. Ém. le cardinal Verdier, le inal des Jeunes, nous relevons des études sur l'apostolat Jeunes dans la paroisse, dans la profession, dans les col-s, dans les Universités. Dans cette dernière partie, déta-is la conclusion clairvoyante et ferme de Mgr R. de la e, Pro-recteur de l'Institut catholique de Paris :

Les étrangers admirent nos programmes et nos professeurs de ce; la vie des Facultés en elle-même leur semble médiocre par

rapport à celle qu'ils ont connue chez eux. L'observation est fondée l'individualisme français, l'émiettement révolutionnaire nous leurren ou nous dominent. Mais ces obstacles ne seront jamais levés par l'U niversité elle-même. Il faut ici une éducation de l'esprit et de l volonté, et, pas plus dans l'enseignement supérieur que dans le autres, l'État n'est éducateur. C'est aux jeunes gens de combler l lacune et leur christianisme seul la comblera vraiment. »

A l'occasion de la section finale, relative à *Nos œuvres nationales*, signalons la publication d'*Un Manuel des Œuvres de jeunesse* dont il est question plus loin.

Une anthologie des Sacrements

Grouper des textes soigneusement choisis depuis l'Ancien Testament jusqu'aux ouvrages contemporains, prose et vers relatifs aux sept sacrements de l'Église et accompagnés d'un riche illustration, telle est l'entreprise que poursuit l R. P. Sertillanges (1).

Le premier volume, consacré au baptême et à la confirmation, que précède une étude substantielle et documentée nous offre un véritable trésor littéraire et iconographique. D'Ezéchiel à Paul Claudel, ce que les auteurs sacrés, le poètes, les théologiens, les orateurs, les romanciers on écrit de plus caractéristique et de plus émouvant sur le bap tême et la confirmation, se trouve ici rassemblé. En même temps, une étonnante érudition artistique fait défiler sou nos yeux de belles reproductions de mosaïques, de miniatu res, de tableaux, de bas-reliefs, de vitraux...

C'est dire l'intérêt que présente ce recueil, suite naturell aux trois volumes d'anthologie, pareillement illustrés, que l R. P. Sertillanges a donnés jadis sur les vertus théologales.

Les sacrements compléteront heureusement la collection mais, hélas! si l'éditeur ne précipite pas le rythme de cett publication, nous seront tous morts avant d'avoir reç *l'Extrême-Onction*!

(1) Le Baptême et la Confirmation, par A.-D. Sertillanges, de l'In titut, collection *Anthologies Religieuses illustrées*, Paris, H. Laurens édi 1 vol. in-8°, 208 p., 125 gravures, broché 20 fr.

LA VIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

.EMY COLLIN, rniversité de Nancy. — *Le testament scientifique de Louis Vialleton.*

L'illustre professeur de l'Université de Montpellier vient de mourir. On sait qu'il achevait à peine la publication du grand ouvrage dont le retentissement a été si considérable. Voici son œuvre appréciée par un autre savant.

'H. DEMAN, O.P., Professeur au Saulchoir. — « *Primaires* ».

Entre l'esprit thomiste et l'esprit primaire, il n'y a pas de commune mesure. Le jugement en est ici établi, avec un ferme équilibre, au nom d'un milieu d'études thomistes, particulièrement qualifié pour se prononcer dans ce débat.

ANDRÉ GEORGE. — *Le mouvement des idées scientifiques.*

I. — M. Eddington et la nature du monde physique. (Dans *La nature du monde physique,* Eddington examine les « conséquences philosophiques qu'ont entraînées les grands bouleversements philosophiques survenus récemment » : théorie de la relativité, théorie des Quanta.)

II. — Un Cours de Chimie-Physique. (Sur le premier volume d'un grand traité de Chimie-Physique par L. Gay.)

III. — La vocation de Savant. (Le dernier livre de M. Pierre Termier.)

H. L. — *M. Paul Valéry chez le P. Mersenne.*

Le testament scientifique de Louis Vialleton [1]

Le professeur Louis Vialleton est mort le 18 décembre 1929, trois mois à peine après avoir signé son dernier ouvrage qui devient ainsi le testament scientifique d'un maître de la morphologie moderne. Le savant montpelliérain consacra en effet les vingt dernières années de sa vie à une œuvre de synthèse, après avoir, pendant un quart de siècle, mis son activité au service de la recherche histologique et surtout embryologique.

C'est, semble-t-il, sa connaissance approfondie de l'embryologie et des problèmes que pose cette science, quand elle est *pratiquée* et non pas seulement apprise dans les livres, qui amena Louis Vialleton à combattre le transformisme. Ce point d'histoire est à souligner, car les détracteurs du maître disparu n'ont pas manqué d'imputer son attitude antitransformiste à sa foi catholique notoire. Il est trop facile de répondre que le conformisme romain n'entraîne aucune conséquence vis-à-vis des théories transformistes, une fois réservé le problème de l'âme humaine et des origines de l'Univers, et, qu'au surplus, il ne manque pas de transformistes distingués jusque dans les rangs du clergé régulier. Pour juger son œuvre, il ne s'agit donc pas de savoir si Vialleton a été catholique ou non, il s'agit

(1) *L'origine des êtres vivants. L'illusion transformiste*, 1 vol. in-8 écu, 395 p., Paris, Plon, 1929.

de savoir s'il fut honnête scientifiquement, ce qui ne fait de doute pour personne. Au surplus, la plupart, sinon tous les hommes de science, sont soutenus dans leur labeur par des mobiles affectifs, par une mystique. Comment pourraient-ils autrement se donner à une œuvre avec le désintéressement qu'exige la recherche scientifique ? On ne peut donc raisonnablement reprocher à un homme de science de venir de gauche ou de droite s'il reste toujours fidèle au vrai et s'il ne gauchit pas les résultats de son travail en faveur d'une thèse préconçue. Sa récompense, il la trouve dans le sentiment qu'il a parfois que les faits expérimentaux s'harmonisent avec sa philosophie.

Ces remarques nécessaires étant faites, examinons d'aussi près que possible le contenu du système de M. Vialleton.

Il n'est pas inutile d'en indiquer d'abord la tendance générale qui est tout entière dans la distinction que l'auteur nous invite à établir entre évolution et transformisme. Pour M. Vialleton, l'évolution est une série de changements nécessaires aboutissant à un résultat donné : « Il y a une évolution indubitable, des changements successifs marquant les diverses périodes de l'histoire du monde, comme celles de la formation d'un individu. Cette évolution n'est pas le résultat du transformisme mécaniste, c'est la réalisation d'idées créatrices, réalisation obtenue avec le concours d'une infinité de facteurs divers parmi lesquels ceux du transformisme mécaniste n'ont qu'une très faible part. » Le transformisme est une interprétation mécaniste de l'évolution qui explique la formation des êtres vivants par la seule action de causes naturelles agissant sans direction et sans but. Il s'oppose ainsi complètement à l'évolution telle que l'entend M. Vialleton.

Peut-être n'est-il pas inopportun de faire remarquer que les définitions ci-dessus posent à la fois le problème scientifique et le problème philosophique de l'évolution au lieu

de les poser successivement et séparément comme le feraient aujourd'hui nombre de savants qui distinguent mieux que naguère *les faits* d'évolution et de transformation dans le monde vivant de leur interprétation immédiate par des causes efficientes de leur interprétation médiate ou philosophique. Il n'en est pas moins vrai que, pour certains esprits, le transformisme est resté une mystique au lieu d'être une simple théorie scientifique toujours susceptible de revision et d'amélioration et c'est contre ceux-là que s'élève M. Vialleton.

Historique du transformisme

Le livre débute par l'histoire du transformisme, excellente étude de première main. On sent que l'auteur a longuement fréquenté Et.-Geoffroy Saint-Hilaire, Lamarck, Cuvier, Darwin. Il nous montre les raisons du succès du transformisme et son « lancement » dans le monde scientifique par le prodigieux vulgarisateur que fut Hæckel :

« la nouveauté des idées de Hæckel, la facilité qu'elles apportaient pour l'exposition de l'anatomie et de la zoologie et qui fournissait l'occasion de développements oratoires brillants et suggestifs l'emportèrent, habituant les esprits à ce mélange confus de vérités et d'hypothèses qui a rempli les manuels, oblitérant dans nombre d'esprits toute possibilité de voir clair désormais et de faire, dans ce domaine, la séparation du vrai et du faux. »

Cependant, même aux temps héroïques de l'*Origine des Espèces*, il ne manqua pas de voix discordantes. M. Vialleton cite avec raison des passages d'une importante étude de Broca, où l'on peut voir, comme en germe, l'essentiel de sa propre critique. Évolution? Oui, mais dans certaines limites qu'il s'agit de préciser. Broca pensait que, chez les animaux, la sélection « n'a jamais produit des divergences allant au-delà de celles des genres » et que chez les plan-

tes, où les variations sont plus étendues, « les limites des familles sont généralement respectées ». Le problème des limites du transformisme, telle est en définitive la préoccupation principale de M. Vialleton.

Résoudre un pareil problème est évidemment une très grosse entreprise, car le transformisme a des ramifications dans tous les domaines de la morphologie, de la biologie et même de la pensée en général. La tâche du critique est donc fort complexe, car elle porte sur toutes les parties d'un vaste édifice et ne peut être menée à bonne fin qu'après une longue investigation.

La morphologie, l'organisation et la forme

L'auteur commence par préciser les concepts de morphologie, d'organisation et de forme. La vraie morphologie biologique, c'est la synthèse de l'anatomie, de l'histologie et de l'embryologie comparées, et elle vise non seulement à la description de l'organisme, mais encore à l'explication scientifique de ce dernier. Si toute organisation peut être définie : « un ensemble formé de parties différentes qui coopèrent », on voit que tout être vivant comporte trois degrés d'organisation : 1) l'organisation primordiale ou protoplasmique, 2) l'organisation différenciée systématique de type ou de classe, 3) l'organisation spécifique ou forme. Ces trois degrés d'organisation sont toujours réunis dans les êtres réels, mais seul le troisième est représenté par des êtres concrets. « Les deux premiers, quoique abstraits, sont aussi légitimes cependant que les idées de triangle et de cercle. »

L'unité de composition

Dans les pages suivantes, M. Vialleton entre en plein dans son sujet. L'idée centrale du transformisme, c'est

suivant Et. Geoffroy Saint-Hilaire, l'unité de composition. Il est clair en effet que la descendance sera bien près d'être prouvée si, dans tous les êtres vivants, nous retrouvons une structure générale commune et si les formes spécifiques sont reliées les unes aux autres, sans lacune, par des formes intermédiaires. L'auteur consacre trois grands chapitres à l'unité de composition qu'il envisage successivement au point de vue histologique, anatomique et embryologique.

La *théorie cellulaire*, c'est-à-dire la réduction de tous les êtres vivants à des organismes vivants élémentaires ou cellules a perdu et perd tous les jours du terrain. La cellule n'est un organisme élémentaire capable d'une vie indépendante que dans un nombre limité de cas et les Métazoaires sont tout autre chose que des agrégats ou des colonies de cellules. Les êtres vivants possèdent bien une certaine unité de composition, mais plus encore au sens physico-chimique qu'au sens morphologique. La notion abstraite de protoplasme, avec ce qu'elle recouvre de réalités physiques et chimiques indéfiniment diversifiées, correspond assez exactement à celle de la matière avec quoi sont faits les êtres vivants ; mais cette matière n'existe pas en dehors d'eux de sorte qu'elle ne peut être définie que par rapport à tel vivant concret. En d'autres termes, du fait que les cellules ne sont pas des organismes élémentaires, mais des formes éventuelles par lesquelles la vie peut s'exprimer, il est vain de vouloir reconstruire les métazoaires à partir d'une cellule primordiale qui ne correspond à rien de réel ou même de possible.

Il en va de même si l'on envisage l'unité de composition anatomique, expression tendant à signifier que sous la diversité apparente des organes, on retrouve toujours un petit nombre de dispositions fondamentales dont l'identité foncière établirait les liens de parenté des groupes les uns avec les autres.

S'agit-il des *caractères*, c'est-à-dire de ces marques signalétiques qui permettent dè distinguer les uns des autres les différents groupes d'êtres vivants? C'est une erreur d'expliquer par une descendance commune les êtres porteurs de caractères semblables qui conduirait abusivement à établir un lien généalogique, de par la considération des mamelles pectorales, entre les primates, les galéopithèques, les chauve-souris et les siréniens !

S'agit-il des organes *homologues*? c'est-à-dire constitués essentiellement des mêmes parties et occupant des situations comparables.

Darwin pensait que la sélection pouvait expliquer toutes les formes à partir d'un archétype...

« Si nous supposons un ancêtre reculé qu'on pourrait appeler l'archétype de tous les Mammifères, de tous les Oiseaux et de tous les Reptiles, dont les membres avaient la forme générale actuelle, quel qu'ait pu, d'ailleurs, être l'usage de ces membres, nous pouvons concevoir de suite la construction homologue des membres chez tous les représentants de la classe entière. »

Voici la réponse de M. Vialleton :

« Qu'est-ce que la forme générale de membres dont l'usage pourrait être quelconque? On comprend, à la rigueur, lorsqu'on envisage seulement les os des divers membres, étalés sur une table dans leur ordre de succession, sans tenir compte de l'orientation du membre entier et de ses différentes parties, de son attache à la ceinture (épaule ou bassin) et de son mode de fonctionnement, qu'on puisse passer d'un type à l'autre en rognant un os ou en en allongeant un autre. Ce sont là opérations mentales comme nous en faisons dans toutes nos comparaisons et qui nous permettent d'établir des rapports idéaux entre les choses. Mais prétendre que les différents êtres, qu'il est si facile de relier par la pensée, dérivent les uns des autres par des changements insensibles exécutés pendant le cours même de leur vie est tout autre chose. »

Soit par exemple le ligament rond du fémur chez les Mammifères. On a voulu le faire dériver de la transforma-

tion du muscle périarticulaire reptilien. Or une étude approfondie du ligament rond des Oiseaux, dont la situation est toute différente, ne permet pas d'accepter cette interprétation. Le ligament rond est donc un *organe nouveau* qui n'a été précédé par rien et qui se montre d'emblée comme une adaptation nouvelle à des conditions nouvelles.

« Il faut donc admettre que des organes nouveaux peuvent prendre naissance de toutes pièces dans les tissus embryonnaires, conformément aux besoins nouveaux (des différents types d'organisation) et sans avoir été précédés d'organes différents qui se seraient transformés pour les produire. »

Existe-t-il d'ailleurs des *transitions* régulièrement ménagées entre les êtres vivants et leur complication graduelle se fait-elle suivant une ligne continue ou par poussées séparées les unes des autres ? Parmi les transitions, on peut distinguer celles qui portent sur des parties isolées d'un organisme ou sur des organismes entiers. On appellera les premières *transitions partielles* et les secondes *formes intermédiaires.*

Examinons les *transitions partielles.* L'exemple le plus connu est la réduction progressive du nombre des doigts chez les Mammifères « facile à suivre depuis des états ancestraux assez uniformes et où le nombre des doigts était toujours de cinq pour arriver aux deux doigts des ruminants et au doigt unique du cheval. » Or

« la plus belle série organique invoquée en faveur du transformisme, celle qui est tirée de l'examen des membres des Mammifères et qui a la bonne fortune d'être corroborée, au moins en partie, par la paléontologie, ne montre point du tout une sériation continue, attestant le passage indubitable des principales formes les unes aux autres. Elle fournit seulement des séries partielles dont les termes sont assez régulièrement gradués entre eux pour qu'on les considère comme généalogiquement liés dans l'intérieur de chaque série ; mais ces séries se montrent au contraire parfaitement distinctes et discontinues lorsqu'on

essaie de passer de l'une à l'autre. En somme, on trouve des transitions très vraisemblables dans l'intérieur des catégories inférieures de la systématique, telle que les familles, mais les liaisons ne s'étendent pas, le plus souvent, aux familles voisines, et les transitions entre celles-ci ne sont que théoriques et imaginaires, ce sont des transitions conceptuelles... »

Les *formes intermédiaires*, si elles sont réellement démontrées, constitueraient à elles seules une démonstration rigoureuse du transformisme. Or M. Vialleton a soumis à une critique sévère les exemples classiques de formes intermédiaires, dipneustes, archaeopteryx, Zeuglodon, qui lui fait conclure à l'inexistence des formes intermédiaires.

M. Vialleton montre ensuite le bien fondé du principe des corrélations de Cuvier qui d'ailleurs a été adopté par des transformistes notoires comme Gegenbaur. Or ce principe étant bien établi, non seulement par l'anatomie et l'histologie, mais encore par les recherches les plus modernes de physiologie, il n'est pas difficile de montrer qu'il est contradictoire à un passage progressif des êtres vivants les uns aux autres. Pour qu'une chauve-souris provienne d'un oiseau ou d'un reptile, il faudrait que tous les organes de l'oiseau ou du reptile se modifiassent brusquement et simultanément.

« Chez les formes qui exigent une équilibration très délicate par rapport à leur milieu, telles que les formes volantes ou nageantes, il est évident que tout doit se modifier à la fois et aboutir d'emblée à un résultat suffisant. La *loi du tout ou rien*, si fréquemment rencontrée en biologie, intervient ici d'une manière constante. Il ne s'agit pas d'ailleurs de lui demander d'un seul coup toutes les perfections que l'on pourra trouver par la suite, mais du moins un arrangement général assez différent de celui de la forme initiale supposée, pour assurer les conditions indispensables à l'adaptation envisagée. »

Les arguments de M. Vialleton rejoignent ici la pensée de M. Cuénot pour qui il n'existe pas d'adaptation sans

préadaptation. Les réflexions du morphologiste de Montpellier concernant les corrélations me paraissent constituer une des critiques capitales que l'on peut opposer à l'idée du passage insensible d'une forme à une autre.

Avec le chapitre de l'*unité de développement*, M. Vialleton revient en quelque sorte à ce qui fut le point de départ de sa critique du transformisme. On sait que suivant Haeckel, la phylogénèse est la cause de l'ontogenèse et que les étapes de celles-ci reproduisent en détail ou en raccourci, suivant les cas, les étapes parcourues par les êtres au cours de la descendance. Personne aujourd'hui n'a l'ambition, comme cet auteur, de retracer le tableau complet des origines, mais les formules de Haeckel imprègnent encore assez profondément la science actuelle. M. Vialleton, prenant comme point de départ les idées de von Baer et celles de O. Hertwig, fait une critique serrée de la loi biogénétique qui repose sur des confusions :

1) les parties des embryons ne sont pas des organes, mais des ébauches d'organes, elles ne peuvent représenter des organes d'animaux inférieurs, mais seulement leurs ébauches suivant la IV[e] loi de von Baer : « L'embryon d'une forme supérieure ne ressemble jamais à un autre animal, mais seulement à l'embryon de ce dernier. »

« Le nominalisme que l'on saisit sur le fait en anatomie comparée se retrouve en embryologie, et dans les comparaisons que l'on fait, on regarde trop souvent le schéma des parties, bien plus que leur nature vraie. »

« Suivons quelques embryons de vertébrés après le stade gastrula. Au début, ils sont tous caractérisés simplement comme vertébrés, par leur névraxe, leur chorde, leurs protovertèbres, leurs arcs viscéraux. Un peu plus tard on reconnaît les poissons par le développement de leurs arcs ou branchies, les amniotes par la régression de ces arcs; la formation du cou, etc. »

Parmi les poissons, les embryons des différents ordres laissent reconnaître de très bonne heure leur nature pro-

re ; pour les amniotes, la forme initiale de l'embryon con-
idéré à part et détaché de ses annexes et de ses envelop-
es est partout la même et la distinction des différentes
lasses est d'abord impossible. Mais bientôt, dans une
lasse déterminée, il est facile de reconnaître les espèces,
es formes spécifiques et de voir qu'elles n'ont été précé-
ées d'aucune de celles de ses ancêtres supposés. L'hypo-
hèse d'un développement condensé et raccourci (embryo-
enèse cœnogénétique) est sans valeur, car elle augmente
es difficultés au lieu de les faire disparaître.

Il est tout à fait important au contraire de noter la pré-
ocité d'apparition de la *forme spécifique*, car « cette forme
tant réalisée avant que les structures internes soient édi-
ées, c'est elle évidemment qui les conditionne (1). » Cet
rgument me paraît très important et l'exemple que
onne M. Vialleton est tout à fait démonstratif. Chez les
mbryons d'amniotes, le futur squelette est représenté
ar une ébauche précartilagineuse continue, en quelque
orte indifférente alors que la forme spécifique extérieure
st déjà bien reconnaissable. Plus tard s'opère la différen-
ation de l'ébauche squelettique, sa division en segments
t en quelque sorte la « mise en forme » spécifique de
eux-ci. Rien dans tout cela qui évoque les ancêtres de
espèce considérée.

Pareillement importantes sont les idées de l'auteur sur
es embryons et les plans d'organisation. De l'œuf
condé à la gastrula, les embryons de métazoaires pas-
ent par des phases initiales comparables, mais à partir de
gastrula, « tous les embryons appartenant à un même
mbranchement prennent une constitution spéciale qui
es distingue de ceux des autres embranchements »...

« A la base de chaque embranchement, on peut imaginer un

(1) Hans Driesch, dans la *Philosophie de l'organisme* a exprimé une
ée analogue.

embryon typique, constitué par les ébauches propres à cet embranchement et par elles seules. Sans doute, cet embryon est un être abstrait parce que, dans les embryons des divers ordres, la forme, si précoce, se trahit déjà plus ou moins fortement par quelques détails spéciaux des diverses ébauches, mais il n'en est pas moins vrai que le fond de l'organisation est le même dans tous les embryons de l'embranchement, qui se présentent ainsi comme les esquisses d'un plan général qui s'achèvera par le développement de l'ensemble et de chaque partie. »

On arrive ainsi, qu'on le veuille ou non, à l'idée d'un plan imposé à la nature vivante :

« Il y a des lois de l'organisation, puisque les millions d'espèces décrites se laissent classer dans un petit nombre de formes générales, une dizaine d'embranchements pour les animaux et environ une soixantaine de classes »...

« Des milliers d'exemplaires différents peuvent se rencontrer dans une même organisation fondamentale, comme c'est le cas des oiseaux avec leurs douze mille espèces, des téléostéens avec au moins autant, mais en face de ces vingt-quatre mille espèces, nous ne trouvons que deux types généraux parfaitement bien définis. Il y a donc des lois de l'organisation qui s'imposent à la variabilité des formes et les enserrent dans des cadres très nets. Comme ces lois se traduisent par des formes, on peut se les représenter comme autant de plans d'organisation. »

M. Vialleton passe en revue rapidement l'influence de l'*hérédité* et observe combien on en a exagéré l'ampleur. En réalité, l'hérédité n'est que le pouvoir de transmettre aux descendants, outre les caractères de l'espèce, quelques traits particuliers des parents.

Quant aux mutations, elles n'ont jusqu'ici jamais dépassé la valeur des genres et conduit à la formation de véritables types nouveaux comme des familles nettement distinctes des familles voisines ou des sous-ordres.

Il faut encore dire un mot de l'*hétérogénèse*. Un œu

eut-il donner naissance à un produit très différent des arents qui l'auraient engendré? C'est une vue toute héorique, sans fondement dans la nature.

Pour clore le chapitre de l'unité de développement, M. Vialleton résume sa critique des *organes rudimentaires* n disant qu'il est imprudent de les considérer comme bsolument sans fonction et comme de simples résidus héréditaires non encore effacés.

Systématique et transformisme

Nous arrivons ici au point culminant de l'ouvrage où auteur s'efforce de nous faire toucher du doigt tout ce u'il y a d'artificiel dans le transformisme.

En effet, « les diverses catégories systématiques se partagent en deux groupes fondés sur des critériums essentiellement différents : l'organisation d'une part, la forme l'autre part.

Les grandes subdivisions, de l'embranchement à l'ordre ompris, et leurs dédoublements éventuels, sont basées xclusivement sur l'organisation et les types qui leur correspondent sont les *types d'organisation.*

En dessous de l'ordre, le critérium n'est plus le même, e signe de la série change pour ainsi dire. L'organisation 'est plus en cause, puisqu'elle reste essentiellement la même dans toutes les espèces d'un même ordre. Mais ces spèces ne constituent point une masse chaotique et confuse. Elles se rangent naturellement dans un certain nombre de formes générales répondant aux familles actuelles u aux grands genres des anciens naturalistes et qui sont es *types formels*... » « La richesse inouïe de la nature ivante oblige à subdiviser ces types formels en catégories nouvelles : genres et espèces. »

On a cherché à représenter graphiquement, par les arbres généalogiques, ces catégories de la systématique, en émettant l'hypothèse qu'elles correspondraient, dans la réalité, aux divers degrés de la descendance, celle-ci étant toujours effective et non un moyen théorique de figurer la subordination et la hiérarchie des types.

Que valent, en réalité, de pareilles représentations?

En lisant les commentaires qui accompagnent la reproduction des arbres généalogiques de Wilder, d'Osborn, d'Elliot Smith, on est conduit à des conclusions bien peu favorables à l'origine monophylétique des êtres vivants. La réalité nous donne non pas un tronc unique, pour le monde vivant, mais une série de troncs qui paraissent naître isolément à différentes époques géologiques. La figure phylétique des êtres vivants est un buisson et non un arbre touffu. Le tronc théorique qui relierait vers le bas les éléments du buisson, personne ne l'a vu :

« Comment étaient en effet les animaux qui constituent les troncs phylétiques? Personne ne peut le dire et aucun paléontologiste n'ose mettre un nom sur eux... L'ancêtre de l'homme n'était ni un tarsier, ni un lémurien, ni un platyrrhinien, un catarrhinien ou un anthropomorphe. Qu'était-ce donc sinon l'être de raison formé avec les traits communs de ces différents animaux, c'est-à-dire le type de l'ordre? La forme ancestrale représentant le tronc du groupe, ou pour dire comme les transformistes d'aujourd'hui, le faisceau de formes primitives parallèles, peu différenciées, qui constituent ce tronc et qui engendreraient les formes latérales connues, n'ont jamais existé d'une manière concrète, ce sont de pures idées générales, des concepts. »

Que vaut donc la classification? M. Vialleton n'a pas de peine à montrer que, malgré trois quarts de siècle de transformisme, elle conserve toute sa valeur et qu'elle traduit les lois de l'organisation. Celles-ci permettent de tracer les limites de l'évolution et de montrer que celle-ci ne s'opère que dans les cadres des types formels.

« Il arrive un moment où les catégories de la systématique ne signent plus des êtres purement abstraits, mais des types cons ets existant comme tels pendant plus ou moins longtemps. A quel oment apparaît ce changement? Nous l'avons dit, c'est avec les pes formels, c'est-à-dire avec ces êtres qui joignent à une organition commune en même temps à d'autres, des proportions et des tails de structure, une forme en un mot qui leur est propre et ui leur donne, avec une place déterminée dans l'ensemble, un ode d'action, un genre de vie particuliers. »

Les types formels répondent aux sous-ordres ou aux milles naturelles de la systématique : ils sont essentiellement caractérisés par leur isolement génétique ou leur condité limitée et par l'identité de leur organisation. es types formels ne sont pas apparus peu à peu aux épens de formes vagues et communes, mais il est certain ue les premières espèces révélées par la paléontologie nt parfaitement caractérisées et systématisables et que ouvent les formes les plus différenciées apparaissent les remières. Les types formels sont donc irréductibles les us aux autres, non seulement dans la nature actuelle, ais encore aux époques géologiques. Dès lors, s'il y a e l'évolution, elle s'opérera à l'intérieur des types forels. « Comme le faisait remarquer Broca..., comme le connaît le transformiste D. Rosa, l'action des facteurs ransformistes ne dépasse pas, si même elle les atteint, s limites des familles. »

C'est ici la pensée centrale de Vialleton. Elle est ppuyée par des considérations que nous allons maintenant examiner.

L'évolution est indubitable, tout change dans l'Univers. Des formes ont disparu, d'autres leur ont succédé et semble que les formes supérieures soient plus récentes ue les inférieures. En ce qui concerne les vertébrés par xemple il semble bien que l'ordre d'apparition : poissons, amphibiens, reptiles, mammifères soit une indica-

tion en faveur du transformisme *sensu stricto*, c'est-à-dir
d'une relation génétique entre les différents êtres. Si l'on
regarde de près, cependant, on arrive à des conclusion
toutes différentes.

S'agit-il des invertébrés?

« La formation du type de l'embranchement, ou comme on di
l'évolution de ce type, lorsqu'on suppose qu'il s'est développé
partir d'une simple cellule initiale, est complètement achevée dè
que l'on rencontre un premier échantillon fossile lui appartenant.
n'y a pas d'intermédiaires entre vers, échinodermes, mollusques o
arthropodes. Dans chaque cas, le type est complet avec toutes se
corrélations anatomiques et histologiques propres, bien distinctes d
celles des autres types. »

En d'autres termes, que nous livrent les archives géo
logiques les plus anciennes? Des types d'invertébrés e
rien auparavant. Sans doute, on alléguera les lacunes de
archives géologiques. Mais il est bien curieux que nou
ne possédions pas le moindre fait en faveur d'une évolu
tion transformiste qui aurait conduit à la formation de ce
types. Il est non moins curieux que ces types soient venu
jusqu'à nous sans subir de modifications importantes. E
effet, « les changements que l'on peut observer dans chaqu
type, par l'apparition de combinaisons organiques ou d
formes nouvelles... ne constituent pas à proprement parle
une évolution, car ils n'apportent pas un perfectionne
ment sensible aux diverses fonctions et sont simplemen
des modalités particulières du type adaptées à quelque
rôles nouveaux remplis avec les mêmes organes essentie
à peine modifiés ».

Ce qui est vrai des Invertébrés est vrai aussi des Ve
tébrés, qu'il s'agisse des Poissons, des Amphibiens, de
Reptiles, des Oiseaux et des Mammifères, nulle part o
ne rencontre les formes fondamentales primitives d
Haeckel, partout les grands types sont distincts les un

les autres. M. Vialleton n'est d'ailleurs pas le seul défenseur de la thèse polyphylétique et il rappelle fort justement les idées de Dacqué et celles de Sergi qui convergent avec les siennes : « Jamais encore, dit Dacqué, on n'a pu méthodiquement et sans faute ramener à une origine commune deux types ou deux groupes plus grands. » De formes différenciées quelles qu'elles soient, simples ou complexes, d'autres formes différentes ne peuvent naître par transformation typique... Les changements d'un type animal ou végétal se produisent dans les limites de ce type même qui ne change pas (Sergi). » Ces conclusions ne correspondent pas à celles des paléontologistes qui ont contribué largement à vulgariser le transformisme en reconstruisant et en illustrant avec beaucoup de soin les séries évolutives d'animaux : l'histoire des équidés est descendue jusque dans les manuels scolaires et plaide la thèse transformiste, et tout le monde a présente à l'esprit l'histoire des paludines de Slavonie (Neumayr) et celle des cérithes du bassin parisien (Jean Boussac) que M. Élie Gagnebin considère comme des preuves solides en faveur du transformisme. M. Vialleton ne nie pas le moins du monde la transformation d'*une* espèce lisse de paludine en *neuf* espèces ornées, mais il fait remarquer avec juste raison que les paludines les plus évoluées sont toujours des paludines et que le perfectionnement de l'ornementation de leur coquille n'a rien de commun avec l'apparition d'un nouveau type d'organisation. Il faut, une fois de plus, dénoncer une équivoque à laquelle on ne prend pas assez garde : « Pour la trancher, il faut se rappeler la différence absolue qui existe entre la diversification ou multiplication des espèces, et l'évolution ou formation des types d'organisation. La première est sans doute en partie tributaire des facteurs de transformation indiqués par Lamarck et Darwin. La seconde est absolument inexpli-

cable par ces seuls facteurs, comme on le reconnaît généralement. » Ces réflexions amènent M. Vialleton à se prononcer sur la valeur des facteurs qui sont invoqués pour expliquer le transformisme.

Les Facteurs transformistes

Les facteurs lamarckiens sont l'action des milieux, les besoins des êtres vivants et l'hérédité des caractères acquis. On connaît beaucoup mieux qu'à l'époque de Lamarck l'action des milieux. Les milieux agissent sur les caractères spécifiques, mais non sur les caractères anatomiques. L'influence du besoin, si elle est indéniable, n'a pas non plus la portée qu'on lui a attribuée.

« L'affirmation que la fonction fait l'organe, acceptée si légèrement par tant de personnes, est insoutenable. On ne peut concevoir une fonction sans un organe pour l'accomplir, par conséquent la fonction ne peut créer l'organe, elle peut dans certains cas particuliers produire un certain perfectionnement, une certaine adaptation. Mais celle-ci est très limitée. »

De plus, elle n'est pas héréditaire ; du moins, dans l'état actuel de la science, il n'est pas d'exemple incontestable de transmission des caractères acquis d'abord par le soma (Cuénot). Ajoutons avec L. von Bertalanffy (1) que le lamarkisme soulève une objection de principe qui n'a pas été levée :

« même en admettant la transmissibilité des adaptations, il est certain, en tous cas, que le lamarckisme ne nous explique pas davantage la première apparition des caractères, que ne le fait le darwinisme. Il se peut que l'adaptation modifie des organes déjà présents, elle peut les développer en les utilisant, les laisser s'atrophier en ne les utilisant point ; mais elle ne peut certainement faire naître des organes du néant. »

(1) L'état actuel du problème de l'évolution — 2 articles — *Scientia*, août-septembre 1929.

Ces paroles sont une justification de la théorie de la préadaptation de L. Cuénot.

*
* *

Lutte pour l'existence, concurrence vitale, sélection, trois mots qui traduisent l'idée fondamentale de Darwin, à savoir de la survivance des types les plus forts et les mieux adaptés. On a depuis longtemps, dans les milieux les plus divers, fait la critique des facteurs darwiniens qui ont été ramenés à de plus justes proportions. M. Vialleton la reprend avec une grande pénétration et conclut que l'action de la sélection ne touche pas à l'organisation elle-même :

« Si les types connus, peu nombreux, durent depuis si longtemps, c'est qu'ils réalisent des états d'équilibre morphologique très stables dans leurs parties essentielles, modifiables seulement dans leur surface et dans leurs appendices, tandis que la structure histo-anatomique est inébranlée depuis son début, de telle sorte qu'il est inexact de parler pour eux d'évolution. Ils n'ont pas évolué car ils n'ont pas donné d'autres types, mais leurs réalisations particulières (espèces) peuvent être innombrables. »

La génétique jette-t-elle quelque lumière sur le problème de l'évolution? Peut-être faut-il regretter que M. Vialleton n'ait pas consacré de plus longs développements à la théorie des mutations dont il a parfaitement saisi la portée. La genèse des types échappe aux ingénieuses expériences des généticiens. Comme le dit L. von Bertalanffy dans le travail cité, il nous faut accepter l'opinion de Philiptschenko qui pense que la génétique ne fait que lever le voile de l'évolution des unités systématiques inférieures, de la microévolution, pour ainsi dire. L'origine des Biotypes, des Jordonons et des Linnéons (des lignes pures, des petites et des grandes espèces) est

explicable par les facteurs connus aujourd'hui : en première ligne, par mutation, à quoi s'ajoute la formation de nouvelles combinaisons par le croisement et la sélection. Mais l'évolution des groupes systématiques supérieurs, la macroévolution proprement dite est tout à fait en dehors du champ visuel de la génétique ; elle est vraisemblablement conditionnée par de tout autres facteurs dont nous ne savons encore rien aujourd'hui. Johannsen a dit dans ce sens que les mutations et les combinaisons pouvaient à peine prétendre avoir un intérêt quelconque pour la compréhension de la grande évolution. Il a dit de façon très précise : « Nous n'avons, pour l'instant, aucune théorie de l'évolution qui soit moderne. »

La place de l'homme dans la nature

L'histoire naturelle de l'homme, telle qu'elle est actuellement connue, peut être versée au débat sur le transformisme en tant que collection de faits. L'homme a été successivement placé dans l'ordre des Primates par Linné, dans celui des bimanes par Cuvier, dans les Primates par Huxley et Elliot-Smith. Pour M. Vialleton, il ressort nettement des documents paléontologiques que le type humain présente un caractère achevé quand il apparaît pour la première fois. Il est tout au moins certain que, discutant sur les mêmes objets, les anthropologistes ne parviennent pas à une entente complète, ce qui montre les difficultés de la question. On suivra avec grand intérêt et profit M. Vialleton quand il résume les caractéristiques de l'Homme aussi bien au point de vue somatique qu'au point de vue psychique, et on s'accordera facilement avec lui sur ce point qu'il n'est pas possible de combler le fossé creusé entre l'âme humaine et l'âme animale. Quant aux différences anatomiques entre l'homme et les

grands singes que M. Vialleton connaît fort bien, qui sont indubitables et qu'il analyse avec une grande précision, leur valeur au point de vue systématique reste assez discutable pour que l'unanimité à leur égard soit difficile à réaliser. En fait, les travaux les plus récents, comme ceux de Vallois, plaident en faveur d'une séparation nette des hommes et des anthropoïdes et en faveur de l'origine monophylétique du groupe humain. En définitive, d'après L. Vialleton, l'homme ne forme pas un règne, comme le règne végétal ou le règne animal ; il ne forme pas davantage une classe, physiologiquement du moins : c'est un mammifère. Mais il s'égale à une classe « en tant que groupe caractérisant une époque géologique déterminée et constituant la forme animale dominante du moment, grâce à un caractère nouveau, sa supériorité psychique, seule capable de lui assurer le rang qu'il occupe ». En réalité, il forme un seul genre et une seule espèce, aux multiples variétés, dont l'unité fondamentale est encore affirmée par l'interfécondité absolue des différentes races et ce caractère très important, déjà dégagé par de Quatrefages : le cosmopolitisme de l'espèce humaine.

L'ouvrage se termine par des pages excellentes sur la vie et les êtres vivants et par un chapitre fort important intitulé *Évolution et Transformisme*, d'où, semble-t-il, on peut prendre une vue synthétique de la pensée de Vialleton.

Types d'organisation correspondant aux embranchements et aux ordres, types formels correspondant aux familles font deux catégories bien différentes de la systématique, la première surtout conceptuelle représentable seulement par des diagrammes ou par la forme primitive des embryons des différentes classes qui lui appartiennent, la seconde fondée dans le concret. Les types d'organisation sont des êtres de raison, des idées générales. Les types

formels sont des êtres concrets, isolés les uns des autres du fait qu'ils ne sont pas interféconds. Or « l'illusion transformiste » a été de croire que des êtres de raison, pures abstractions, sont capables d'engendrer des êtres réels. Autrement dit, un Mammifère théorique que personne n'a vu et pour cause, car c'est une idée, ne peut pas donner naissance à un Cétacé ou à une Chauve-Souris.

Il ne faut pas se dissimuler que ce raisonnement, absolument impeccable au point de vue logique, ne rencontrera pas une adhésion unanime tant qu'il sera permis d'hésiter sur l'existence ou la non-existence des types d'organisation. Or il ne manque pas de naturalistes éminents, par ailleurs peu suspects de mécanisme, pour affirmer l'existence de formes généralisées comme souches réelles des types formels, pour affirmer l'existence de transitions et de formes intermédiaires, pour affirmer que le principe des corrélations ne conserve toute sa valeur que dans les séries homogènes et achevées en quelque sorte. A vrai dire, les formes généralisées qui seraient données dans la nature ne sont la plupart du temps que des fragments qu'il est difficile de classer. Cette difficulté même, cette incertitude constitueraient la preuve que les fragments en question appartenaient à des types généralisés.

Quoi qu'il en soit, même si, dans la suite, toutes les positions prises par M. Vialleton n'apparaissaient pas comme également solides, il n'en faudrait pas moins reconnaître, avec l'un des naturalistes auxquels je faisais allusion plus haut, toute l'utilité de son œuvre, son ampleur, sa richesse, qui la classent à un rang très élevé parmi les synthèses analogues.

Au surplus, la distinction fondamentale des types d'organisation et des types formels est probablement une vue géniale qui marquera sans doute d'un nouveau trait de

lumière le domaine encore bien obscur de l'origine des êtres vivants.

Il est évidemment trop tôt pour essayer de discerner quelle influence auront les idées de Vialleton sur les théories évolutionnistes ou transformistes. Dans les deux articles de *Scientia* auxquels je me suis déjà référé, L. von Bertalanffy dresse le tableau des critiques adressées de toutes parts aux explications causales de l'évolution. A les lire, on s'aperçoit mieux que Vialleton n'a pas été un isolé et un fâcheux, comme on a tendance à le croire en France, mais que son effort fait partie d'un mouvement universel assez puissant pour imposer un jour une revision et une refonte totale des théories de l'évolution. Il est probable toutefois que le courant des habitudes d'esprit où nous sommes plongés sera lent à remonter. On s'en rend bien compte quand des écrivains comme Tschulok, suivi par Bertalanffy nous affirment que l'évolution est un *postulat logique* qui demeure inébranlé malgré les faillites successives des facteurs transformistes !

Il a fallu à Louis Vialleton un courage véritable pour s'attaquer à des préjugés du même genre : c'est pourquoi nous devons nous incliner respectueusement devant le labeur et l'exemple de ce savant éminent.

Remy Collin,
Professeur à la Faculté de Médecine
de Nancy.

« Primaires »

Il en est à « droite », nous jure-t-on, et jusque dans les rangs « néo-thomistes » (1). La nouvelle n'en est pas alarmante. Qu'il se rencontre, parmi ce grand nombre de gens qui parlent thomisme, des têtes un peu simples, comment ne pas le remarquer ? Il n'est aucun mouvement important, qu'il soit de droite, qu'il soit de gauche, où le primaire ne se glisse. Plusieurs, avant M. Lasserre, ont souffert de certaines fanfaronnades et de maintes naïvetés que recouvre aujourd'hui le grand nom de saint Thomas. Il ne serait pas impossible que les thomistes authentiques eussent ressenti plus que quiconque les désagréments d'une telle compagnie. Ils seraient en tout cas bien crédules s'ils attachaient du prix à ces enthousiasmes maladroits.

M. Lasserre, à la vérité, n'incrimine pas principalement la masse thomiste. Il s'en prend aux chefs. Ou plutôt dénonce-t-il l'un des chefs, grâce auquel ce mouvement philosophique s'est répandu jusque dans les régions littéraires de l'opinion. Et de nous apprendre que M. Maritain est possédé à un degré intolérable du fatidique esprit primaire. Les thomistes auraient mauvaise grâce, sur la foi de ces propos, de ne point reconnaître la part importante qu'a prise M. Maritain dans la restauration de ces études.

(1) Pierre Lasserre, *Le néo-thomisme et l'esprit primaire*, dans les *Nouvelles littéraires*, 4 janvier 1930.

Vous vous plaignez que le retour à saint Thomas soit violent? Mais il ne faudrait pas oublier de quelle situation l'on est parti. N'était-il pas violent, de son côté, cet abandon total et systématique non seulement d'un penseur, mais de plusieurs siècles de pensée humaine? n'était-il point barbare, cet ostracisme dont on frappait unanimement une forme historique de doctrine? n'était-il point primaire, enfin, ce dédain professé pour la philosophie du Moyen-Age? M. Maritain n'a point inventé cette distinction brutale du Moyen-Age et des temps modernes. Il en a renversé, il est vrai, le rapport : mais la faute n'en est-elle pas aussi à ceux qui l'ont adoptée les premiers? Nous assistons à une rentrée de la pensée médiévale dans l'histoire. Nos contemporains se défont lentement de l'antique préjugé. Le nom de saint Thomas devient familier aux esprits français comme l'est celui de Kant ou de Descartes. On se persuade que tout n'est pas étrange en ces vieux livres scolastiques. Ces sentiments sont excellents. Ils attestent un triomphe de l'esprit humain sur l'instinct primaire. On ne peut nier que M. Maritain y est pour quelque chose.

Le triomphe au reste n'est point chose accomplie. Et l'on n'oserait partager la confiance de M. Lasserre pour qui le préjugé des primaires de gauche contre le thomisme n'est plus qu'un souvenir. Tous les esprits ne semblent pas convenir encore que l'ignorance du moyen-âge est un défaut de culture. Certains philosophes usent envers la scolastique de procédés qu'ils rougiraient d'appliquer aux autres systèmes. M. Brunschvicg prononce imperturbablement sur la philosophie médiévale des jugements massifs et dédaigneux. M. Ed. Le Roy transcrit en forme vraiment caricaturale, dans son dernier livre, les preuves thomistes de l'existence de Dieu. Si de tels esprits tombent en ces défaillances, quelles méprises ne pas redouter d'un

grand nombre d'autres? (1) M. Lasserre est prématurément rassuré; et les excuses, hélas! ne manquent pas encore à l'humeur mécontente de M. Maritain.

Il se pourrait donc qu'un zèle intransigeant pour le thomisme ne fût pas de nos jours hors de saison et qu'il contribuât à sa manière au progrès de la philosophie. M. Jacques Chevalier favorisait récemment une semblable espérance : « L'ennemi du progrès en philosophie, c'était jadis le respect superstitieux de la tradition : c'en est aujourd'hui le mépris... Le véritable obstacle au progrès de la philosophie, c'est la recherche de l'originalité à tout prix (2) ». Que le zèle n'aille point sans quelques dégâts, la loi en est commune. Ne vit-on pas au dernier siècle le jeune Montalembert et ses adeptes qui, réagissant contre l'oubli où était tenu l'art chrétien, exaltèrent à ce point les cathédrales gothiques et Fra Angelico qu'ils exclurent de leur admiration jusqu'à Michel-Ange lui-même? Nous conservons aujourd'hui le bénéfice de leur effort et personne n'en a moins d'estime pour les tombeaux des Médicis ou la chapelle Sixtine.

On distinguerait opportunément, en cette matière, le thomisme d'apostolat, où M. Maritain s'est particulièrement distingué, et le thomisme technique, auquel travaillent avec lui maints autres bons ouvriers. Ceux-ci, qui sont inquiets de préciser, avec un soin patient, les éléments d'une doctrine complexe, s'effaroucheraient plutôt d'une réduction en formules brèves et fortes, à l'usage du grand public, de la pensée de saint Thomas. Ils redoutent que l'exactitude scientifique ne soit compromise en l'aventure. Ils ont perçu trop vivement le caractère techni-

(1) On en peut voir un exemple monstrueux dans un article de *Monde* (directeur Henri Barbusse), 12 octobre 1929.

(2) Jacques Chevalier, *Du progrès en philosophie*, dans les *Nouvelles littéraires*, 2 novembre 1929.

que des notions élaborées par saint Thomas et la délicatesse des liaisons qui les agencent en un système, pour ne point trembler quelque peu devant les abstractions audacieuses où l'on réduit parfois l'essence du thomisme. Ils ont relevé un trop grand nombre de contingences, et de tout ordre, qui ont conditionné la formation de cette philosophie, pour ne pas être en garde contre toute appréciation simple et absolue de son excellence. Certains mots, par quoi on la célèbre communément, comme ceux de *philosophia perennis*, comme ceux de philosophie naturelle et évidente, n'obtiennent d'eux qu'un assentiment circonspect et, pour tout dire, ils préféreraient qu'on en usât dans une moindre mesure.

En thomisme comme ailleurs, une critique scrupuleuse discerne légitimement ce qui est éphémère et ce qui ne l'est pas. Ils serait rustique de défendre comme irréprochable la méthode d'exposition de saint Thomas. Elle est excellente, assurément, non puérile, comme beaucoup le pensent, mais fondée sur un sens très sûr des démarches de l'esprit en quête d'une vérité : on sait que Leibniz prisait assez cette méthode ; avec cela, elle n'est pas sans inconvénients. Elle s'aggrave en chemin d'une part d'artifice. Des conventions d'école, des usages dialectiques, des procédés exégétiques dont elle est marquée, sont devenus pour nous déconcertants. M. Lasserre ne juge pas sans raison qu'il y a du poids lourd dans la *Somme*, — encore que cet ouvrage nous offre par ailleurs, dans l'ordre même du raisonnement et du style, des merveilles de rigueur et de concision, qui sont la joie du disciple attentif. Plus profondément, il n'est pas douteux que les matériaux scientifiques, assumés en cette philosophie, sont périmés. Personne, ni M. Maritain, n'a jamais contesté ce point. Les informations historiques de saint Thomas sont fragmentaires ; sa cosmologie n'est plus recevable ; sa phy-

sique est définitivement remplacée. Ces connaissances représentent un moment du savoir humain. Nous avons depuis lors beaucoup appris. Il serait non pas même primaire mais scandaleux qu'on prétendît ramener les esprits à cette enfance. Nous faisons à saint Thomas l'honneur de penser qu'il n'aurait point pour son compte dédaigné, s'il fût né de nos jours, les acquisitions scientifiques dont se glorifie l'âge moderne.

Il est vrai que, dans ces conditions, les problèmes philosophiques se fussent présentés à son esprit avec des difficultés de surcroît. Certains faits historiques, certaines lois physiques, certaines découvertes physiologiques et psychologiques eussent imposé à sa belle probité intellectuelle des données inattendues. Eût-il changé pour autant ses solutions fondamentales? Il n'y a pas lieu de le penser. Par là, nous exprimons ce sentiment qu'il demeure dans la philosophie de saint Thomas une part éternelle. Elle est en son fond une métaphysique. Et toute métaphysique en un sens est éternelle. Démocrite ne serait-il pas aujourd'hui même matérialiste? et Descartes ne commencerait-il plus de philosopher à partir du *Cogito*? Saint Thomas serait encore le défenseur de sa métaphysique. En lui, comme en tout philosophe digne de ce nom, nous l'avons appris de M. Bergson, une intuition originelle et primordiale inspire le système entier. Elle ne relève pas du temps. Elle n'est pas un produit du XIII[e] siècle. Aucun esprit humain ne la peut tenir pour négligeable. Les disciples de saint Thomas sont ceux qui la tiennent pour vraie. Ayant fait la part des contingences du système, ils demeurent en présence de cette attitude primordiale qui, entre toutes, leur semble mériter l'adhésion. Elle se recommande à leurs yeux par le merveilleux équilibre où elle s'établit. Elle satisfait aux requêtes de la matière et aux exigences de l'idée ; elle combine les droits de l'objet et du sujet

elle considère la nature propre de la connaissance et agrée l'originalité de l'action ; elle exalte Dieu sans déprimer l'homme. Elle est en un mot accueillante aux leçons des expériences communes et essentielles. Au demeurant, les thomistes comprennent fort bien que tous les esprits ne partagent point leur adhésion. Ils comptent, pour la communiquer, sur l'efficacité de la vérité même. S'ils n'ont pas le goût de l'ancien pour l'ancien, ils ne pensent pas d'autre part qu'une authentique philosophie soit démodée pour compter déjà plusieurs siècles d'existence.

Ils sont plus audacieux encore et rêvent, pour le thomisme, d'un renouvellement illimité. Nous ne l'entendons pas seulement en ce sens qu'il en faut réformer la présentation et rajeunir le matériel scientifique, — encore que cet amendement ne soit pas négligeable et puisse rallier au thomisme nombre de sympathies encore défiantes. En sa substance métaphysique elle-même, cette philosophie peut grandir. C'est le paradoxe du thomisme, tenu communément pour le système le plus immobile, que d'être en effet capable d'accroissement. M. Bergson, nous le savons, avouait récemment être frappé par l'extrême souplesse et la modernité de cette doctrine. La cause en est peut-être dans la plénitude et la justesse de l'inspiration d'où elle procède. On ne peut prétendre fixer ici les lois très complexes de cet accroissement. Mais il semble opportun de recommander en cette matière précisément le mot même d'accroissement. En un tel mouvement, l'être entier se transforme. Il n'est pas une partie de lui-même qui ne ressente le bienfait d'un renouvellement. Peut-être en devient-il aux étrangers méconnaissable. Mais ses familiers le retrouvent identique à soi-même en son nouvel état. Il n'a point foncièrement changé. D'enfant il est devenu homme. On nous dit qu'il faut prendre saint Thomas tout entier, que les pièces du système sont solidaires

et qu'on n'en peut ôter impunément une seule thèse, — les thèses métaphysiques, s'entend. Nous le pensons bien ainsi. Nous ne voulons point davantage amputer d'une thèse le thomisme médiéval qu'on ne songe à couper un doigt à l'enfant. Mais le dernier mot n'est pas dit. Et nous voulons que l'enfant grandisse, et que son doigt même devienne celui d'un homme.

Si l'on veut bien entendre selon cette formule, quoique générale et approximative, la vie du thomisme, on conviendra que cette philosophie s'accroisse par assimilation. Elle profitera des nourritures qu'ont préparées depuis sa naissance les philosophes. Il n'y a assurément aucun principe *a priori* au nom duquel on doive tenir pour vaines des philosophies plus récentes. Et comme il faut se garder du mépris de l'ancien pour cette raison qu'il est ancien, de même est-il requis de ne point condamner le moderne parce qu'il est moderne. Le concept d'une philosophie spécifiquement moderne n'est guère plus qu'une création de polémique. Pourquoi Descartes et Leibniz et Kant et Hegel et M. Bergson n'eussent-ils pas signalé au moins des difficultés jusqu'alors moins nettement perçues? pourquoi n'eussent-ils pas apporté à leur solution une contribution valable? On ne voit pas quel anathème eût frappé depuis saint Thomas l'esprit humain et la recherche philosophique. Une doctrine languirait qui ne tirerait point profit des systèmes étrangers et adverses. Il y a plus de bénéfice pour la vérité dans le rapprochement des penseurs que dans leur opposition. Un disciple de saint Thomas serait particulièrement répréhensible d'adopter une autre attitude. Son maître lui a donné un exemple de cette intelligente sympathie intellectuelle, qui a retenu en sa propre élaboration non seulement la philosophie d'Aristote, à laquelle vont droit ses préférences, mais des éléments augustiniens, des spéculations héritées du

pseudo-Denys, des commentaires averroïstes, des suggestions enfin reçues de toutes parts. Ce trait de l'esprit de saint Thomas est peut-être le plus saillant. Il est infiniment plus enclin à exploiter les doctrines qu'à les condamner. Les grands hommes qui ont erré, estime-t-il, ne laissent pas d'avoir collaboré à la recherche de la vérité ; or, il est juste que nous professions une respectueuse reconnaissance pour ceux qui nous ont aidés dans l'acquisition d'un si grand bien : « Est autem justum ut his, quibus adjuti sumus in tanto bono, scilicet cognitione veritatis, gratias agamus (1). »

Que redoutera-t-on d'une telle attitude? Qu'elle corrompe la pureté de la doctrine? qu'elle verse dans l'éclectisme? Mais saint Thomas y a-t-il versé? En possession de l'inspiration originelle de la doctrine, imbu de l'esprit du maître, le disciple de saint Thomas discernera les nourritures convenables. Sa vie même le protégera contre l'intoxication des emprunts maladroits. Des malentendus de tout ordre eussent été évités sans doute si l'on eût mieux médité ces paroles par quoi le P. Sertillanges concluait, dès 1910, son *Saint Thomas d'Aquin* : « Quelque parfait qu'il soit, on peut dire qu'un système humain est toujours à l'état embryonnaire. Qu'un siècle passe, il est à reprendre en toutes ses voies ; il est à repenser, puisque c'est la pensée originale de l'objet ancien au contact nourrissant du milieu nouveau qui est ici le principe d'intussusception nécessaire (2) ».

M. Lasserre exprime une répugnance légitime pour ce mot de « retour », où il croit voir la devise du thomisme contemporain. Il ne s'agit pas de se replier sur un âge

(1) *In Metaph.*, l. III, l. 1.
(2) A.-D. Sertillanges, *Saint Thomas d'Aquin*, Paris, 1910, t. II, pp. 333-334.

accompli, mais d'exploiter aujourd'hui même l'héritage reçu du passé. Les thomistes n'entendent point pratiquer en leur siècle un superbe isolement. Ils appellent avec leur milieu les échanges et les communications qui sont le jeu même de la vie parmi les hommes. S'il advient cependant qu'ils s'y prêtent avec lenteur ou maladresse, que l'on veuille bien en imputer la faute aux ouvriers, non à la cause qu'ils servent. Nous confessons la disproportion de nos réalisations et de notre espérance. Mais nous savons que celle-ci n'est pas vaine. Le plus modeste effort en prépare l'accomplissement, fût-ce la critique textuelle d'un manuscrit médiéval ou la recension loyale d'un ouvrage moderne. Entre cet esprit thomiste et l'esprit primaire, on conviendra peut-être qu'il n'y a pas de commune mesure.

Th. Deman, O. P.,
professeur au Saulchoir.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Le mouvement des idées scientifiques

I. — M. Eddington et la nature du monde physique

Le livre d'Eddington, *Nature of physical World*, avait éveillé déjà beaucoup de curiosité lorsqu'il parut en Angleterre voici quelque deux années. Aujourd'hui sa traduction française (1) est appelée, me semble-t-il, à susciter dans notre pays le même intérêt, comme aussi sans doute à faire naître bien des commentaires. M. Eddington, professeur d'astronomie à Cambridge, est non seulement l'un des savants le plus considérables de l'Angleterre actuelle, mais même l'un des plus notoires du monde entier. Dans son domaine propre, son nom reste attaché à sa théorie de l'état intérieur des étoiles et aux résultats tout à fait remarquables qu'il en déduit, par exemple en ce qui concerne la température intérieure des astres. Eddington est encore, on le sait, un « relativiste » célèbre. Son ouvrage, *Espace, Temps, Gravitation*, est au premier rang des exposés techniques et rigoureux de la théorie d'Einstein. Si sa généralisation électromagnétique, complétant celle de Weyl, n'a point été retenue finalement par Einstein lui-même, il n'en reste pas moins que M. Eddington appartient, si j'ose dire, à l'état-major de la Relativité. Comme il s'agit de matières difficiles et que cette chronique s'adresse aux honnêtes gens, je veux tout de suite mettre en lumière une qualité singulière de notre auteur : il a, autant qu'Anglais d'Angleterre, le sens de l'humour ; la littérature

(1) A. S. Eddington, *La nature du monde physique*; traduit de l'anglais (bien des réserves à faire sur cette traduction) par le Colonel G. Gros, ancien élève de l'Ecole Polytechnique. 1 vol. in-8, 341 p., Payot, Bibliothèque scientifique, Paris, 1929. Prix, 30 fr.

comparée devrait étudier en lui le fondateur de l'humour scientifique. *Espace, Temps, Gravitation* n'hésite pas à nous présenter les réflexions du chien Riquet en tête du chapitre deuxième et à appeler *Alice au pays des merveilles* ou *Les Voyages de Gulliver* des traités élémentaires de Relativité. Eddington ne néglige jamais le côté pittoresque, il fait attention à tout, et principalement à ce qui peut nous amuser en nous éclairant. On a l'impression que cet astronome ne doit jamais choir dans le puits.

Maintenant, disons tout de suite que *La nature du monde physique* est autre chose qu'un livre facile. C'est un livre merveilleusement excitant, — *inspiring*, dirait un Anglais — informé, vivant, paradoxal, fusant et pétillant, qui met en branle tout l'univers et nous-même, — c'est tout cela et davantage encore, mais c'est seulement un livre facile pour ceux qui auraient pu l'écrire ou pour ceux qui, le comprenant à demi, croient le comprendre tout à fait.

L'ouvrage reproduit le texte des « conférences Gifford », prononcées à l'Université d'Edimbourg, de janvier à mars 1927. Si je ne me trompe, les *Gifford Lectures* sont généralement animées d'un esprit idéaliste et leur comité ne passe pas pour faire appel à des matérialistes. Ceci vous précise tout de suite la couleur philosophique du livre. J'ajoute qu'Eddington est un croyant, ce que nous savions déjà, ce dont les pages nouvelles témoignent avec éclat. Le livre ne se borne aucunement, en effet, à une exposition pure et simple. Il n'est positiviste ni dans le fond, ni dans la forme. « Il traite — la préface l'indique à l'abord même — des conséquences philosophiques qu'ont entraînées les grands bouleversements scientifiques survenus récemment. » Ces révolutions se nomment : Théorie de la Relativité, Théorie des Quanta. A tout prendre, celle-ci est encore plus révolutionnaire que celle-là. Il ne s'agit certes pas d'avancer que la Relativité fait aujourd'hui vieux jeu, à la manière de ces audaces artistiques ou littéraires qui durent un an. Il s'agit moins encore de diminuer l'effort d'Einstein et de ses épigones. Mais quelques années de recul nous ont fait apparaître à beaucoup d'égards la fameuse théorie comme l'épanouissement suprême de la science classique. Elle a couronné l'édifice newtonien. Elle a englobé la mécanique traditionnelle à titre de première approximation, elle l'a corrigée, elle lui a

onféré une précision plus rigoureuse. On comprend mieux ésormais comment les procédés de pensée et de travail du avant relativiste ont pu rentrer sans effort dans le cadre de épistémologie meyersonienne. La première surprise passée t malgré des changement profonds), il nous faut convenir ue l'allure traditionnelle de la science, demeurait sensiblement la même après qu'avant. Ce qui en forme l'essence, 'est-à-dire le déterminisme et le réalisme, restait debout.

Avec les quanta, et depuis la crise qu'ils ont inaugurée, la cène change. Comme nous voici en présence d'une des théories fondamentales de la science moderne, peut-être est-ce occasion de tenter d'en donner quelque idée approchée. Le cteur averti n'aura pas affaire à nous, le lecteur curieux ouvera bien des livres où nourrir son avidité, le lecteur nonformé en saura suffisamment pour entendre de quoi il agit. En 1900, l'étude d'un problème singulier de thermodynamique conduisait les spécialistes à des conclusions absurdes. Le savant allemand Max Planck sut y échapper en inventant une hypothèse parfaitement neuve et tout à fait étrange. n croyait jusqu'alors que les échanges d'énergie entre natière et rayonnement peuvent prendre toutes les quantités ossibles, varier, en somme, de façon continue. Planck admit u contraire que cette variation est discontinue, qu'elle ne eut se faire que par quantités finies. Il créait donc ainsi idée d'une sorte d'atome d'énergie — de fragment indivisible — auquel il donna le nom de *quantum*. Ceci dit, je ne urais être plus clair et revenir plus heureusement au livre 'Eddington qu'en lui empruntant une comparaison bien ittoresque. Dans la théorie classique, l'énergie glissait connûment le long de la rampe d'escalier; dans la théorie es quanta, elle descend les marches, dont chacune forme un out indivisible. Vous allez très vite saisir d'ailleurs qu'il y a n moyen de concilier « à la limite » les deux façons de voir :

Si la cage d'escalier comprend un nombre infiniment rand de marches infiniment petites, il n'y aura pas de difrence essentielle entre les deux manières de descendre »). 203). Et, sans en avoir l'air, la remarque nous traduit umineusement le célèbre *principe de correspondance* (entre is classiques et lois de quanta), dû à l'un des principaux leptes de la science nouvelle, le danois Bohr.

Eh bien! cette notion de quanta envahit peu à peu l'ensem-

ble de la Physique. Aujourd'hui la voici partout, mais sous un visage déjà modifié. Le chapitre dixième d'Eddington — et c'est l'un des plus passionnants — est précisément consacré à la « nouvelle théorie des quanta ». Cette fois, la révolution est totale, il ne s'agit de rien de moins que des bases éternelles de l'esprit scientifique. Le déterminisme lui-même est mis en cause. Avec cette introduction brusque du discontinu sous une forme inattendue, on s'était demandé, à l'abord même, si la validité d'application des équations différentielles (procédé de calcul essentiellement fondé sur l'idée de continuité) n'était pas en jeu. Henri Poincaré n'avait pas manqué de poser la question dans un de ses derniers articles, celui-là même où il montrait, d'ailleurs, la nécessité d'adopter l'hypothèse des quanta (1). Depuis, ce sont des questions autrement indiscrètes qui furent posées, et les réponses sont empreintes de la plus extrême audace. Le *principe d'indétermination* d'Heisenberg (un physicien allemand de vingt-neuf ans) nous interdit rigoureusement toute précision simultanée sur la vitesse *et* la position d'un corpuscule quelconque. Il nous faut choisir de connaître exactement l'une ou l'autre. La science humaine doit se contenter de l'alternative : *ou*, — la conjonctive *et* lui devient interdite. Nous n'avons plus à nous demander si les équations différentielles nous laissent encore déduire l'état du monde, de l'état immédiatement antérieur. « La question de savoir si une connaissance complète du passé peut permettre de prédire l'avenir ne se pose pas, parce que la connaissance complète du passé implique par elle-même la contradiction » (Heisenberg). M. Eddington termine son chapitre sur ces réflexions amères mais particulièrement opportunes : « Nous n'acquérons un supplément de connaissance qu'aux dépens d'un supplément d'ignorance. Combien il est pénible de vider le puits de Vérité au moyen d'un seau percé ! »

Remarquez que, depuis la rédaction de l'ouvrage, cette extraordinaire évolution de la Physique s'est précipitée. Aujourd'hui la crise est complète. M. Louis de Broglie, dont la découverte domine d'ailleurs tout le nouveau cours de la théorie, avait développé sa pensée à l'abri des vues d'Heisenberg et restait « déterministe ». Le voici contraint lui-même

(1) Cf. *Dernières Pensées*, « L'Hypothèse des Quanta ».

de céder devant « les faits », non sans esprit de retour, semble-t-il.

Il est prodigieusement piquant de voir le libre arbitre, naguère expulsé de l'âme humaine même, par les matérialistes, et qui reparaît sournoisement au cœur de la science ! Il faut convenir que jamais l'histoire politique ne nous fournit pareil « renversement des alliances » ! Et notez que ce mot abhorré de libre-arbitre je ne l'introduis aucunement ici pour les besoins de la cause : c'est l'expression littérale et surprenante d'un des principaux pionniers de la récente physique, l'Anglais Dirac, qui en vient à parler du libre arbitre de la nature ! A l'échelle courante (... en glissant sur la rampe de l'escalier), les phénomènes sont bien déterminés et nous pouvons encore parler de prédiction ; mais en toute rigueur (... si l'on descend les marches) cela deviendrait impossible.

Évidemment, la tentation est grande, pour un croyant, de saisir pareille aubaine. On voit d'ici un Brunetière écrivant une *Utilisation de la Physique moderne*, autrement alléchante encore que l'*Utilisation du Positivisme* ! M. Eddington s'est à coup sûr efforcé de résister à la tentation. Mais dans ses quatre derniers chapitres, il « examine (ce sont ses propres termes en sa préface) la position que devraient occuper les vues scientifiques dans des limites plus étendues de l'expérience humaine, y compris la religion ». La question posée, comment ne pas déclarer que « le jour sous lequel le physicien actuel voit son propre monde externe est plus mystique, bien que non moins précis ni moins pratique, que celui sous lequel on le considérait il y a quelques années » ?

Mais les derniers chapitres ne constituent pas la partie la plus ferme ni la plus nette du livre. Et l'auteur n'y est pas toujours d'accord avec lui-même. Il sait autant que nous pourtant combien les généralisations prématurées, la liaison hâtive de la religion à un état particulier de la science, ne servent ni la religion ni la science. Je connais d'autres esprits, qui, sans avoir, même de fort loin, la puissance de création scientifique d'Eddington, avaient assez suivi l'évolution dernière de la Physique pour avoir aussi rêvé d'un essai nouveau d'apologétique. Mais la seule attitude possible n'est-elle pas d'attendre ? La dernière page d'Eddington nous le recommande avec une justesse tardive mais bien profonde, sous forme d'un petit apologue. « Vous demandez un jour au

savant où il en est : *Très bien*, répond-il, *j'ai presque fini ce coin de ciel bleu*. Une autre fois, vous lui demandez où en est son ciel : *J'ai ajouté un tot de plus et il y a un bateau; c'est de la mer et non pas du ciel*. Peut-être la prochaine fois ce sera devenu une ombrelle renversée... Le savant a ses idées sur la manière dont le tableau doit s'arranger;... mais de temps à autre ses précisions se modifient en raison de combinaisons inattendues dans l'arrangement des pièces. » (p. 348)

Il faut convenir qu'en ce moment le physicien en est plutôt à l'ombrelle renversée. Attendons de savoir si elle n'est pas, elle-même, une autre apparence. Derrière quoi on nous remontrerait bientôt des aspects moins inattendus : le bleu de la mer ou le bleu du ciel d'ailleurs sublimés et enrichis.

II. — Un cours de Chimie-Physique

Il n'y a certes aucune originalité à déclarer que la Physique a des domaines de plus en plus vastes et même déborde sur ceux de l'Astronomie avec l'Astrophysique, sur ceux de la Géographie avec la Physique du globe, sur ceux de la Chimie avec la Chimie-Physique. Cette dernière est particulièrement en faveur, j'allais presque dire : à la mode. En France, les ouvrages originaux, comme celui de Vèzes, ou traduits, tel celui de Washburn, ont apparu dans les derniers temps. La séduction des hypothèses sur la constitution de la matière y est probablement pour quelque chose. Les chimistes purs ne sont peut-être pas sans mélancolie devant cet engouement, alors que la Chimie générale fait un peu figure d'aïeule délaissée. Jadis, l'un d'eux prétendait en une boutade célèbre que les connaissances des physiciens en chimie se bornent à la classification de Mendeleef (ce tableau périodique où sont groupés tous les éléments par ordre de poids atomiques croissants et qui joue si grand rôle dans les théories modernes).

Le professeur de Chimie-Physique à la Faculté de Montpellier vient de publier un *cours*, qui semble au contraire très personnel dans le fond et dans la réalisation (1). Ce n'est pas

(1) L. Gay, *Cours de Chimie-Physique*, tome I. Préface de M. Georges Urbain. 1 vol. grand in-8 de xii-705 p. avec 164 fig. Paris, Hermann et Cie, 1930. Prix, 85 fr.

à coup sûr cet imposant et original travail qu'on pourra taxer de concession à la mode. Ses dimensions mêmes en font un « traité » véritable, une somme de nos connaissances actuelles en cette branche. Ce premier tome, qui a plus de sept cents pages, rappelle d'abord avec beaucoup de clarté (de façon, même, fort accessible pour les lecteurs mal assurés) les généralités de la thermodynamique. Les autres parties sont consacrées à l'étude des gaz dilués et à la théorie de l'état cristallin, à l'étude de l'osmose et à l'examen des règles des phases, enfin à l'étude du corps pur. Les tomes II et III, annoncés déjà, s'étendront aux autres aspects de la Chimie-Physique, mais on y chercherait vainement la mention de la théorie atomique. On voit par là combien l'ouvrage est éloigné, par exemple, de l'enseignement d'un Jean Perrin et des livres nés autour de lui. Je pense que je n'aurai pas été le seul lecteur à éprouver d'abord une certaine surprise. Mais l'*Avant-propos* nous avertit sans ambages : « Nous avons cru devoir laisser en dehors de notre cours *classique* de Chimie-Physique tout ce qui n'est pas Thermodynamique et Chimie-Physique pures, en particulier les questions (encore si controversées en nombre de leurs points importants) de la radio-activité, des constitutions des édifices moléculaires et des atomes, de la classification des éléments. » Je pense n'être pas le seul non plus à décider après réflexion que l'auteur n'a pas tort. On comprend les maîtres qui, *dans l'enseignement*, lorsqu'il s'agit de livres *classiques* et quel que soit le degré, répugnent à laisser les questions récentes et encore en pleine mêlée, s'étaler avec luxuriance auprès des notions qui paraissent solidement acquises. Nous avons vu, naguère, M. Charles Fabry, par exemple, témoigner de la même conviction, en Physique. M. Gay ajoute d'ailleurs, et nous ne pouvons que l'en féliciter : « Nous nous proposons de traiter ces questions dont nous sommes bien loin de sous-estimer la grande importance) dans un ouvrage ultérieur. »

Le livre ainsi délimité atteint excellemment le but de l'auteur. Sa valeur pédagogique apparaît très vite et se confirme d'un bout à l'autre. Comme dit M. Urbain dans sa préface, « les questions y sont traitées à fond, tournées et retournées dans tous les sens,.., toute équivoque y est traquée et en est finalement bannie ». Un appendice comprend tout un ensemble de problèmes, avec directives et solutions. Il s'agit, à chaque page, d'un guide précis et précieux.

Dans sa volonté d'être sûr et rigoureux, peut-être l'auteur fait-il preuve çà et là d'un ton excessivement agressif envers les « philosophes ». Il emploie alors une abondance de points d'exclamation et d'interrogation qui déparent un peu le bel aspect rationnel de ses développements. On comprend sa méfiance et je répète que son point de vue pédagogique est inattaquable. Mais est-ce bien, justement, le ton d'un *Cours classique* qui règne en des passages de ce goût-ci (1). « Les Philosophes (en note : « Et avec eux certains thermodynamiciens — et cela est, d'ailleurs, la seule excuse des philosophes » —) assimilant l'Univers à un système *isolé thermiquement* (???) et subissant une transformation *irréversible*, disent que l'*entropie du monde croît* (!!!???) [...] Tout ce que nous pourrions peut-être dire pour faire plaisir aux Philosophes [...] est que l'état d'*équilibre final* qui sera atteint quand le monde mourra, aura une *entropie* supérieure à celle de l'état d'*équilibre* d'où il est parti à la Création, au moment où la chiquenaude du Créateur l'a fait sortir de sa torpeur!!! »

Après tout, les « Philosophes » ne sont pas en si mauvaise compagnie cette fois : sans chercher longtemps, ne songe-t-on pas, outre M. Eddington, à M. Fabry en personne, dans son cours de la Sorbonne et de l'École Polytechnique, au grand Poincaré lui-même?... M. Gay pourrait donc, semble-t-il, avoir raison de façon plus sereine. Et n'est-ce pas ici le cas de citer Boltzmann, comme le faisait Émile Borel dans son bel ouvrage sur *Le Hasard* et précisément à ce propos : « Assurément personne ne prendra de telles spéculations pour d'importantes découvertes, ni pour le but le plus élevé de la science, comme le faisaient les anciens philosophes, mais il n'est pas certain qu'il soit juste de les tourner en dérision et de les regarder comme tout à fait oiseuses. »

III. — La vocation de savant

Ce ne sont pas quelques lignes de la fin que je voudrais consacrer au dernier livre de M. Pierre Termier, cette admirable *Vocation de Savant* (2) qui vient de s'ajouter aux volumes

(1) P. 193-194. — Les signes typographiques ne sont pas de moi.
(2) Un vol. in-8 écu de 265 p., Desclée, De Brouwer, 1929. Prix, 18 fr.

admirables des années écoulées. Comme leurs titres, déjà, sont de belles devises, et résument une vie noble et désintéressée : *A la Gloire de la Terre, La Joie de Connaître, La Vocation de Savant!* J'y reviendrai quelque jour, étant de loisirs, et reprenant le cours de cette carrière superbe, toute dédiée à l'idéal : foi, science, poésie. C'est un des grands exemples que nous pouvons et devons proposer. On voudrait voir les livres de Termier partout, et sous de jeunes yeux particulièrement. Dans ce nouveau recueil, le premier chapitre qui donne son nom à tout l'ouvrage, le dernier aussi qui s'adresse *A des jeunes gens*, éveilleront bien des ardeurs et inspireront bien des vocations. Il y en a pour tous les âges, d'ailleurs, en ces études qui sont toujours si rigoureuses d'information et si magnifiquement lyriques d'expression. Il est bon de terminer sur elles nos remarques d'aujourd'hui. Avec Pierre Termier, on sait, à coup sûr, les insuffisances de la science, la profondeur du puits, et combien le seau est percé... Mais il y a des gens qui n'attendent jamais de la science qu'une seule chose, c'est qu'elle se trompe. Et c'est à ceux-là aussi que vont ces « Souvenirs d'un géologue » où le grand chercheur, le grand trouveur a « exalté la beauté de la science, de toutes les sciences, et présenté la vocation de savant comme l'un des plus enviables appels qui puissent retentir à l'oreille d'un homme ».

ANDRÉ GEORGE.

*
* *

M. Paul Valéry chez le P. Mersenne

En ce temps-là le Père Mersenne — « homme très utile et assez considérable » — proposait à l'Europe haletante des problèmes scientifiques, comme naguère Tristan Bernard, des problèmes de mots croisés.

Or, il paraît qu'à l'insigne couvent des Minimes, où vécut et mourut le P. Mersenne, succède aujourd'hui une bâtisse plus moderne et moins vénérable. M. Paul Valéry déplore cette disparition et, pour nous en consoler quelque peu, nous

livre divers aperçus ingénieusement subtils sur l'hôte illustre de ce couvent de la place Royale : M. Descartes, ainsi que disait cérémonieusement Charles Péguy.

Il ne serait pas impossible de découvrir certaines affinités d'esprit entre Descartes et M. Paul Valéry. Plusieurs remarques de celui-ci feraient alors figure de confidences ; cette condition artistique, par exemple, qui serait indispensable, nous assure-t-il, à la survie des spéculations philosophiques : « Son monument est ce Discours qui est à peu près incorruptible comme tout ce qui est écrit exactement (1). »

N'allez pas entendre grossièrement cette exactitude, de la précision avec laquelle le philosophe étreint le réel, mais bien plutôt de l'heureuse expression de sa personnalité.

Il est vrai que nous sommes fort sensibles, en France, à la parole intime qui nous enseigne les chemins spirituels de l'auteur, et nous aide, par conséquent, à mieux connaître les replis de notre âme. Amateurs de psychologie, volontiers tournés sur nous-mêmes, nous ne sommes pas un peuple de lyriques et de métaphysiciens.

Il est également vrai que chez nous, l'imperfection de la forme trahissant la faiblesse de la pensée, le livre mal écrit périra.

Pourtant, ces conditions nécessaires de netteté ne sauraient définir la philosophie. Celle de Descartes ou de M. Paul Valéry est un admirable et clair palais que nous ne pouvons visiter sans enchantement. Gardons-nous bien de nous y établir : on y meurt de faim.

M.-H. L.

(1) *Variété II*, par Paul Valéry ; aux éditions de *La Nouvelle Revue Française*, Paris, 1930. Ch. I, Fragment d'un Descartes, p. 12.

LA VIE POLITIQUE ET SOCIALE

★ ★ ★ *La Banque des Règlements Internationaux.*

L'un de ceux que leurs fonctions ont mis à même de suivre de près l'organisation de la Banque des Règlements Internationaux nous expose le rôle et le fonctionnement de cette institution qui, sans aucun doute, exercera sur la vie internationale des prochaines décades une influence dont nous ne saurions encore mesurer l'étendue.

PIERRE DELATTRE. *Une histoire du Centre allemand.*

L'un des rapporteurs français aux « Conversations catholiques franco-allemandes » de Berlin esquisse l'historique du grand parti catholique d'outre-Rhin.

PAUL RICHAUD. « *Nos Jeunes* ».

Le directeur diocésain des œuvres de jeunesse de Versailles nous présente le manuel des œuvres de jeunes gens.

J. T. *Auguste Comte et la science économique.*

N'a-t-on pas exagéré l'influence d'A. Comte sur le progrès de la science économique?

MARCEL BRION. *La Presse à travers les âges.*

Note sur un ouvrage récent.

Une institution de collaboration internationale :

La Banque des Règlements Internationaux

La seconde Conférence de La Haye vient d'aboutir à une liquidation qu'on peut espérer définitive, sur le plan politique, de la question des réparations. Le problème est désormais transféré sur le plan économique grâce à l'interposition entre les Gouvernements créanciers et l'Allemagne d'un organisme purement commercial, la Banque des Règlements Internationaux. C'est cette banque des Règlements Internationaux qui constitue la clef de voûte du plan Young ; elle est sans doute la création la plus originale de ces dix dernières années, et la plus importante depuis la fondation de la Société des Nations. Au moment où elle va entrer en activité, — elle doit en principe commencer ses travaux dès le début d'avril, — il n'est pas inutile d'étudier quel sera le fonctionnement d'un organisme qui peut être appelé à jouer un rôle capital pour le développement des relations internationales.

L'objet de la Banque des Règlements Internationaux, tel qu'il résulte tant du plan Young que des statuts élaborés à Baden-Baden, est double. Créée à l'occasion des réparations, et en vue de donner à ce problème une solution aussi complète et satisfaisante que possible, la Ban-

ue des Règlements Internationaux aura naturellement
n cette matière un rôle très important, puisqu'elle se
ubstituera à tous les organismes entre lesquels sont
ctuellement réparties les fonctions relatives aux répara-
ons et qu'elle aura dès le début à gérer des fonds consi-
érables.

Mais le mérite des auteurs du plan Young a été de
omprendre que le rôle de la Banque des Règlements
nternationaux non seulement ne devait pas être limité à
elui d'une simple agence de distribution des réparations,
ais qu'il devait, pour le succès même de l'œuvre entre-
rise, être beaucoup plus large et que l'occasion s'offrait
e créer, dans des conditions exceptionnellement favora-
les, un organisme de crédit international rêvé depuis
ongtemps par de nombreux économistes.

*
* *

Il n'en reste pas moins que, tout au moins au cours des
remiers mois, ce sont les fonctions de réparations qui
ourniront le premier aliment à l'activité de la Banque.
ès sa création en effet elle aura non seulement à pren-
re en charge les fonds qui sont encore détenus par l'A-
ent général des paiements de réparations, mais à rece-
oir et à répartir entre les créanciers les versements que
Allemagne est tenue d'effectuer mensuellement. C'est là
première fonction, et la fonction essentielle, qui lui est
évolue en matière de réparations. Déjà l'Agent général
es paiements, auquel elle se substitue, servait d'intermé-
iaire entre l'Allemagne et les créanciers. Mais il était à
erlin le représentant de la Commission des Réparations
par conséquent des Gouvernements ; dans une certaine
esure il conservait donc une allure politique, d'autant
lus que ses opérations ne présentaient aucun caractère

commercial, ce qui leur enlevait toute souplesse. La substitution à M. Parker Gilbert d'un organisme bancaire, capable d'accorder sur ses disponibilités au débiteur momentanément gêné des crédits ou des facilités de paiement, permet au mécanisme de fonctionner avec beaucoup plus d'aisance et sans une rigueur intempestive. Il en est de même pour la question des transferts, laissée à la responsabilité de l'Allemagne, mais pour laquelle la Banque, qui détiendra à tous moments une masse importantes de devises (125 millions de Reichmarks doivent en tout état de cause demeurer en dépôt par-devers elle, au moyen d'un prélèvement sur les sommes versées aux comptes des divers Gouvernements créanciers), sera en mesure de lui apporter une aide efficace en cas de difficultés passagères. Dans l'hypothèse plus grave où l'Allemagne serait amenée à déclarer un moratoire de transfert, la Banque est chargée d'administrer les Reichmarks non transférables versés par le Reich, de les placer en Allemagne et, dans la mesure du possible, par des opérations de crédit faites sur le gage de ces placements, de fournir aux créanciers les devises dont ils ont besoin.

L'autorité financière de la Banque des Règlements Internationaux se substitue en outre aux divers organismes de contrôle (Comité des transferts, représentants des créanciers et commissaires aux revenus gagés, à la Banque des obligations industrielles, à la compagnie des chemins de fer, à la Reichsbank) qui disparaissent définitivement. En particulier, elle a mission de constituer et de convoquer en cas de suspension de transfert le comité consultatif chargé d'étudier la situation économique et financière de l'Allemagne.

La Banque des Règlements Internationaux a d'autre part un rôle très important prévu pour la mobilisation des obligations allemandes, qui est un des buts essentiels

poursuivis par les auteurs du plan Young. C'est à la Banque de déclarer si une émission internationale lui paraît opportune, d'en fixer le taux minimum, de déterminer les marchés sur lesquels les titres seront offerts. Elle peut, de plus, s'occuper directement de l'émission pour le compte des États créanciers en se chargeant de traiter avec les groupes de banquiers.

Enfin l'un des avantages essentiels de la Banque, bien qu'il ne soit pas indiqué au plan, est qu'elle permet d'établir, de façon presque automatique, la liaison de fait entre les dettes des alliés envers l'Amérique et les versements de l'Allemagne, que les débiteurs des États-Unis n'ont qu'à laisser à leur compte jusqu'à la date des règlements semestriels à l'Amérique.

Il suffit de rappeler que le montant moyen des versements de l'Allemagne, si l'on y ajoute les sommes nécessaires pour le service de l'emprunt Dawes, dépasse largement 2 milliards de Reichmarks (soit plus de 2 milliards de francs), et que le seul service des dettes de guerre envers l'Amérique exige en moyenne plus de 1.200 millions de Reichmarks (soit plus de 7 milliards de francs), pour faire apparaître que la seule gestion par la Banque des fonds provenant des annuités du plan Young constitue pour elle un élément d'activité fort important. Il faut d'ailleurs ajouter que la Banque aura en outre à administrer : le fonds de garantie français de 500 millions de Reichmarks, un fonds allemand pouvant s'élever jusqu'à 100 millions, et un autre dépôt facultatif du Gouvernement allemand qui pourra atteindre 400 millions. En outre on doit s'attendre à ce que lui soit confiée aussi l'administration des annuités des réparations hongroises et bulgares, de la dette de libération tchécoslovaque, des annuités versées par l'Allemagne à la Belgique pour le remboursement des marks émis pendant l'occupation; peut-être

aussi la gestion des fonds A et B prévus par l'accord entre la Hongrie et les puissances créancières pour l'amortissement des créances des optants et des autres revendications des ressortissants hongrois contre les États de la Petite Entente. Les disponibilités qu'assurent, à la Banque des Règlements Internationaux, ses seules fonctions de réparations, sont donc considérables et lui permettent, selon l'usage qu'elle sera autorisée à en faire, de jouer un rôle prépondérant sur le marché financier international.

***

C'est un rôle de cette nature que les auteurs du plan Young lui ont assigné. Ils n'ont pas voulu qu'elle fût seulement une banque de réparations, chargée de recevoir, puis de répartir les annuités, en accomplissant naturellement les opérations financières indispensables, mais en bornant là son activité. Ils ont très bien vu que dans ce cas la Banque des Règlements Internationaux n'échapperait pas au reproche d'être un simple succédané de l'agent général des paiements et, n'étant qu'une Banque des réparations, de conserver le caractère politique qu'on voulait précisément enlever à l'organisme intermédiaire entre les créanciers et l'Allemagne. Ils ont donc voulu en faire une institution dont les opérations soient « assimilées aux opérations commerciales et financières ordinaires » et dont « l'organisation échappe aux influences politiques » (1). L'idée s'imposait dès l'abord de faire de la Banque, vaste réservoir des devises d'un grand nombre de nations, un organisme de compensation, entre les banques d'émission, des mouvements internationaux de

(1) Rapport des experts, paragraphe 54.

numéraire, et par là de régularisation des cours des changes.

Mais les experts avaient vu plus large encore. Ils voyaient la Banque consacrant une grande part de son activité au développement et au financement du commerce international, en ouvrant largement des crédits pour la conquête de nouveaux marchés. Il est dit notamment dans leur rapport que « la Banque constituera un instrument utile pour ouvrir de nouveaux débouchés au commerce et stimuler l'offre et la demande, et contribuer ainsi à résoudre le problème particulier de l'Allemagne sans empiéter sur l'activité des établissements existants » (1). Ç'a été en particulier, et dès l'origine, la grande pensée du Dr Schacht, qui a toujours soutenu que l'Allemagne ne pourrait supporter les charges du plan Young que si elle développait son commerce extérieur, soit chez ses concurrents au moyen de l'abaissement des barrières douanières, soit dans les pays neufs grâce à d'importants crédits, et il pensait spécialement à la conquête du marché russe. C'est d'ailleurs cette reprise éventuelle, par l'intermédiaire de la Banque, des relations économiques avec la Russie, — terrain toujours brûlant, — qui a été l'une des causes de la méfiance qui s'est manifestée dans de nombreux milieux, en France notamment, à l'égard de l'activité politique d'une Banque indépendante des Gouvernements.

On sait, du reste, que les critiques n'ont pas manqué contre la constitution de la Banque des Règlements Internationaux et le rôle qu'elle peut être appelée à jouer. Nous verrons plus loin jusqu'à quel point elles sont fondées. Nous allons tout d'abord examiner dans quelle mesure les statuts élaborés à Baden-Baden ont répondu aux désidérata du plan Young.

(1) Rapport des experts, paragraphe 55.

*
* *

Ce sont les articles 3 et 4 des statuts qui déterminent l'objet de la Banque. Il faut remarquer immédiatement que les fonctions de réparations sont mises au second plan et énumérées seulement à l'article 4, comme une application des principes généraux posés par l'article 3 qui est ainsi libellé :

« La Banque a pour objet : de favoriser la coopération des Banques centrales et de fournir des facilités nouvelles pour les opérations financières internationales ; et d'agir comme mandataire (trustee) ou comme agent en ce qui concerne les règlements financiers internationaux qui lui sont confiés en vertu d'accords passés avec les parties intéressées. »

On voit que ce qui constitue le rôle essentiel de la Banque c'est, d'après les statuts, d'organiser la collaboration des banques d'émission en facilitant, comme l'indique d'ailleurs son titre, les règlements internationaux. Le rôle éventuel de distributeur de crédits pour développer le commerce international est, plus encore que le rôle en matière de réparations, laissé au second plan. Si on examine plus loin le chapitre intitulé « pouvoirs de la Banque », on aperçoit que ces pouvoirs sont assez strictement limités, d'une part par le droit reconnu à chaque banque centrale de s'opposer aux opérations que la Banque des Règlements Internationaux voudrait entreprendre sur le marché qu'elle contrôle (art. 20), d'autre part par une série d'interdictions posées par l'article 25. Non seulement en effet il n'est pas permis à la Banque de faire, sous une forme quelconque, des avances aux Gouvernements — ce qui accuse le caractère extra-politique et purement financier de l'institution — mais certaines autres interdictions

sont prononcées qui restreignent singulièrement les pouvoirs de la Banque en matière purement commerciale. Il lui est défendu notamment de créer du crédit — comme le font les banques centrales — par l'émission de billets payables à vue ou au porteur, d'accepter (ce qui est essentiellement de la pratique bancaire) des lettres de change, d'acquérir un intérêt prédominant dans une affaire, enfin d'acheter des immeubles. Sans doute il ne lui est pas formellement interdit de posséder des actions, encore que le paragraphe de l'article 22 puisse être interprété dans ce sens, mais, étant donné les règles de liquidité qui découleront pour la Banque de la nature de ses actifs pour la plupart à court terme ou à vue, il ne semble pas qu'elle soit à même de pratiquer la politique d'une véritable banque d'affaires. Elle sera bien plutôt une banque d'escompte et d'opérations à court terme, ce qui lui permettra de remplir son rôle essentiel, qui reste d'organiser et de régulariser le marché monétaire international.

Qu'une semblable action soit nécessaire, les événements récents semblent s'être chargés de le démontrer. Tout dans ce domaine est inorganique. Si les banques d'émission de divers grands pays se sont concertées, notamment à l'occasion des crédits de stabilisation à accorder à l'une d'entre elles, ç'a toujours été de façon passagère et empirique : rien de durable n'a survécu à leurs entretiens. Actuellement, lorsque le besoin s'en fait sentir, la Banque d'Angleterre confère avec la Banque de France ou le *Federal Reserve Board* de New-York, mais les mesures prises en commun peuvent être nuisibles à d'autres banques non appelées à participer à la conversation, ou demeurer inopérantes parce que contrecarrées par des opérations non concertées faites sur d'autres marchés. La maîtrise que les différentes Banques centrales exercent sur leur marché intérieur peut même se trouver menacée,

témoin les vains efforts de la *Federal Reserve Bank* de New-York, au printemps dernier, pour arrêter la spéculation favorisée par l'abondance monétaire et les superpositions de crédits. On se souvient également des relèvements successifs du taux de l'escompte en Angleterre, provoqués ou contrariés par des relèvements à peu près concomitants à New-York, et entraînant d'ailleurs le renchérissement de l'argent sur la plupart des places européennes. Chez nous, c'est l'afflux d'or, dû à des causes purement techniques, qui entraîne l'augmentation de la circulation et la hausse des prix. Il est permis de penser que l'effondrement de *Wall Street* eût pu être grandement atténué par l'existence d'une organisation internationale pourvue de moyens puissants, telle que sera la Banque des Règlements Internationaux, et la crise dont nous souffrons, et qui menace de se prolonger, eût peut-être été évitée.

On voit que la création de la Banque des Règlements Internationaux répond de ce point de vue à une nécessité impérieuse et que les faits ont depuis un an justifié les vues de ses promoteurs. Comment se réalisera la collaboration prévue? Tout d'abord par des contacts permanents entre les différentes banques d'émission. Leurs Gouverneurs seront en effet appelés à se rencontrer mensuellement autour de la table du Conseil d'administration de la Banque des Règlements Internationaux et à discuter des questions intéressant leurs marchés respectifs et le marché international. D'ailleurs un organisme permanent de liaison existera à la Banque des Règlements Internationaux, puisque l'un des trois départements dont la création est prévue sera expressément chargé des relations avec les Banques d'émission qui seront ses correspondants normaux pour toutes ses opérations.

Mais les contacts ne suffiraient pas si les moyens d'ac-

tion manquaient au service des décisions prises. Or la Banque des Règlements Internationaux aura tout d'abord, en matière de change, une masse de manœuvre considérable qu'elle pourra mettre à la disposition de la politique décidée en commun. De plus, toute une série d'opérations techniques sont prévues pour cela aux statuts (art. 22). La Banque peut notamment, pour son compte ou pour le compte des banques centrales, acheter ou vendre de l'or en pièces ou en lingots, accepter des dépôts d'or chez elle ou avoir de l'or sous son dossier dans d'autres Banques, acheter ou vendre des devises ou des valeurs négociables ; elle peut consentir des avances aux banques centrales ou au contraire leur emprunter contre garantie d'or ou d'effets à court terme. En combinant ces diverses opérations, la Banque des Règlements Internationaux est appelée à devenir l'organisme de compensation internationale qui fait actuellement défaut, et non seulement à épargner des déplacements de numéraire coûteux et inutiles, mais aussi, par un mécanisme de crédit approprié, à permettre de faire face à certaines demandes saisonnières de devises qui sont compensées en sens contraire à d'autres époques mais qui amènent toujours quelque tension dans les changes en même temps que des troubles dans les économies des pays intéressés et, par contre-coup, sur tout le marché international.

On peut même concevoir une étape de plus : la tenue, au profit des banques centrales ayant effectué un dépôt de garantie en or, de comptes libellés non plus en devises mais en or et permettant de passer d'une monnaie à une autre à la parité théorique et sans tenir compte des fluctuations momentanées des changes. C'est pour permettre de semblables opérations — qui peuvent conduire à un système international de monnaie dirigée — qu'a été élaboré l'article 24 des statuts qui est conçu en ces termes :

« La Banque peut conclure avec les banques centrales « des accords spéciaux pour faciliter entre elles le règle- « ment des transactions internationales.

« A cette fin elle peut accepter de détenir pour le « compte de banques centrales de l'or sous dossier trans- « férable sur leur ordre, ouvrir des comptes permettant « aux banques centrales de transférer leurs avoirs d'une « monnaie à une autre et prendre, dans la limite des pou- « voirs conférés à la Banque par les statuts, toutes autres « mesures que le Conseil pourrait estimer opportunes. Les « principes et les règles du fonctionnement de tels comptes « sont établis par le Conseil. »

*
* *

On constate que la perspective d'opérations aussi larges et aussi hardies ait effrayé les esprits qui, dans tous les pays, sont en défiance contre toute initiative dans l'ordre international. Des débats passionnés ont eu lieu dans la presse, et la tribune parlementaire en a retenti à la Chambre française pendant deux longues séances, le 28 décembre 1929. La coalition des nationalismes de droite et de gauche a cherché à battre en brèche cette ébauche d'une organisation internationale. On a évoqué de nouveau le spectre de la finance internationale dominant les Gouvernements. Le reproche le plus sérieux qui ait été fait à la Banque des Règlements Internationaux est en effet son indépendance à l'égard des Gouvernements et le danger que son action peut présenter pour la liberté de leur politique.

Quant au fond, l'observation est exacte. La Banque des Règlements Internationaux a été soustraite volontairement à l'emprise et à l'influence de la politique. Tout pouvoir a été donné au contraire, pour la direction de la

Banque, aux banques d'émission des pays fondateurs et de ceux qui seront appelés à la souscription, qui seules, quelle que soit la répartition ultérieure des actions, ont le droit de vote à l'assemblée générale et sont seules représentées au Conseil d'Administration. Les États ne sont consultés ni sur la nomination des administrateurs, ni sur le choix du personnel dirigeant. Les décisions du Conseil ne sont susceptibles d'aucun appel et d'aucun contrôle.

Mais, nous le répétons, cette indépendance a été voulue, en dépit des inconvénients qu'elle pouvait présenter, comme une sauvegarde essentielle, comme la condition même de la commercialisation des réparations. L'Allemagne n'eût pas admis que l'organisme central créé par le Plan demeurât sous la dépendance des Gouvernements. L'eût-elle admis, elle eût pu y trouver dans l'avenir un motif de se soustraire à des engagements de nature politique.

D'ailleurs, si l'on veut bien ne pas se laisser impressionner par les mots, l'on s'aperçoit que sous cette prétendue domination de la politique par la finance internationale, il n'est rien que d'assez rationnel. Il est admis en effet, — par le consentement presque universel, peut-on dire, — qu'il y a avantage à soustraire dans chaque État les fonctions monétaires à l'emprise de la politique et de les confier à un organisme purement technique. C'est la conception, — à peu près généralement appliquée dans son principe, si les modalités d'exécution varient, — de la Banque d'émission indépendante des Gouvernements. La sagesse des nations indique qu'un mécanisme aussi délicat que celui de la monnaie doit être soustrait aux fluctuations de la politique. Pourquoi ce que l'on considère comme excellent en droit public interne, jusqu'à l'imposer par exemple à la Reichsbank dans les statuts élaborés

par les alliés, serait-il détestable en droit international? Sans doute la monnaie réagit sur la politique, mais croit-on que parce que l'organisme international n'existera pas, la monnaie nationale en sera moins dépendante des facteurs internationaux? Il y a tout au contraire grand avantage à être représenté à toutes les décisions de politique monétaire qui réagissent forcément sur les économies nationales. Peut-on croire que le représentant de la banque d'émission — avec laquelle d'ailleurs chaque État garde en fait un contact étroit ainsi que des moyens d'action au moins indirects — signera de gaité de cœur une mesure contraire aux intérêts de son pays? Et l'expérience des assemblées internationales est maintenant suffisante pour qu'on soit assuré qu'une mesure intéressant plus spécialement un pays représenté à la Banque des Règlements Internationaux ne sera jamais prise si les ressortissants de ce pays s'y opposent. Les moyens de pression qui ont été dénoncés comme si dangereux, sous la forme par exemple du retrait massif des fonds mis à la disposition d'un pays, n'existent-ils pas à l'heure actuelle, mais anarchiques et à la disposition d'une seule ou de quelques banques et non pas d'une association des Banques centrales? Ne sait-on pas que la France tient pour ainsi dire à sa merci les marchés de Londres et de New-York par la masse de devises qu'elle y conserve? A-t-on jamais au plus fort de la crise déclenchée par M. Snowden à la Haye essayé d'utiliser cette masse de manœuvre? En revanche une semblable action pourrait être très efficace aux mains de la Banque des Règlements Internationaux contre un pays qui se livrerait à une agression.

On ne peut manifester ici qu'un regret, c'est qu'une telle force ne soit pas au service de la Société des Nations. Or la difficulté était suffisamment grande d'obtenir l'adhésion américaine à la Banque des Règlements Internatio-

naux pour qu'on n'ait pas essayé de la compliquer en proclamant dès l'origine la liaison avec la Société des Nations. Mais une évolution fatale y conduira sans doute : dès maintenant une partie des fonctions du comité financier de la Société des Nations vont se trouver en fait presque naturellement dévolues à la Banque des Règlements Internationaux.

***

En dépit de ce défaut de liaison avec la Société des Nations, qui heurte notre esprit logique, mais auquel la pratique apportera certainement les correctifs nécessaires, la Banque des Règlements Internationaux telle qu'elle va être créée constitue une tentative extrêmement intéressante d'une organisation financière et économique internationale. Comme tout essai d'organisation, elle se heurte à des résistances en raison de la discipline qu'elle impose, des limitations qu'elle apporte à l'indépendance de ses membres, et l'on sait combien les nations sont rebelles à accepter de semblables sujétions. Elles sont cependant la rançon des avantages indéniables qui résulteront du nouvel état de choses. Partisans convaincus d'une organisation internationale, nous ne pouvons que nous réjouir de la voir se réaliser dans l'un des domaines essentiels et qui intéressent au plus haut point le bien-être des peuples, car la coopération financière n'est pas seulement une garantie contre la guerre, elle doit permettre aussi en temps de paix, en créant un meilleur mécanisme du crédit et des échanges, d'éviter ou d'atténuer les crises et toutes les misères qu'elle entrainent.

A un autre point de vue, la Banque des Règlements Internationaux apporte la solution du problème irritant des réparations et sa disparition du plan politique. Grâce

à elle est rendu désormais possible l'établissement de rapports pacifiques et même amicaux entre les anciens belligérants, en même temps qu'est assurée à tous les alliés, par les paiements du plan Young, la satisfaction d'une partie importante de leurs revendications.

Notre pays — qui sort des discussions de ces dix dernières années avec un prestige grandi, parce qu'il a su se prêter aux concessions nécessaires tout en obtenant l'allocation de sommes considérables pour l'amortissement de sa dette — doit d'autant plus applaudir à cette création qu'elle est, au moins partiellement, due aux conceptions d'un de ses experts, et qu'il aura dans le nouvel organisme une part considérable, à la fois par l'importance des fonds qu'il y laissera en dépôt et par sa représentation plus importante que celle d'aucun des Alliés dans le Conseil de la Banque des Règlements Internationaux (1). Nous devons être heureux de voir la France apporter sa collaboration très large à une grande œuvre internationale.

* * *

(1) La France et l'Allemagne ont droit à trois administrateurs au lieu de deux aux autres pays fondateurs.

[ne histoire du Centre allemand

Une fois de plus, la conclusion du concordat entre la ·usse et le Saint-Siège vient souligner ce fait : en Alle- agne, où les catholiques, moins du tiers de la popula- ›n, sont l'objet d'une hostilité haineuse de la part des rtis politiques, l'Église voit sa situation sociale s'affer- r toujours davantage. Loyalement reconnue par l'État, e jouit, dans le cadre du droit commun, de libertés que ·us ignorons en France, pays en très grande majorité tholique, patrie incontestée de la vie contemplative, rre élue où fleurissent toujours les saints, ce qui prouve ı niveau très élevé d'esprit chrétien. Pour qui s'attache :onsidérer le terrain parcouru depuis un siècle, sans lais- r son regard s'hynoptiser sur les difficultés présentes, il a là un exemple d'ascension d'une continuité et d'une issance remarquables dont quelques dates vont suffire à arquer les étapes.

En 1801, année de la grande sécularisation, l'Église pouillée de ses biens est mise en tutelle ; les catholiques mmencent à connaitre la plus humiliante des servitu- ·s. En 1848, la révolution les réveille : ils cherchent à se ouper, tentent de s'organiser. Mais, en 1871, la Prusse, ns un sursaut de nationalisme exaspéré, essaie de prendre d'un coup par la violence tout le terrain perdu : :st le Kulturkampf. Il dure dix ans, au bout desquels la alition nationale-libérale, forcée d'avouer son impuis- nce, laisse de nouveau les catholiques relever la tête.

Trente années se passent : en 1914, une guerre éclate q
s'achève en révolution ; trente trônes s'écroulent, et
première Constitution que se donne la nouvelle républ
que sépare l'État de l'Église évangélique en même tem
qu'elle affirme l'égalité, l'autonomie et la légalité de to
les cultes dans le cadre des lois communes. Enfin, en 192
l'Église catholique s'entend reconnaître solennellemen
par la Prusse corporation de droit public.

Qu'il y ait un problème dans cette ascension de la se
vitude à la liberté, personne ne le nie ; peut-être cepe
dant se préoccupe-t-on moins d'en rechercher les sol
tions. De celles-ci, deux nous semblent devoir être sign
lées : 1. c'est qu'en Allemagne les catholiques sont fort
ment organisés ; 2. c'est aussi que, jusqu'à ces dernière
années du moins, ils ont toujours fait passer d'abord l
droits et les intérêts de la religion.

L'histoire de l'organisation catholique en Allemagne e
celle même des *Katholikentage* ou Assemblées général
annuelles des catholiques. C'est là que depuis 1848 s'est fa
le travail sérieux parce que là se sont rencontrés les mi
tants, là s'est resserrée la collaboration entre la hiérarch
et les laïques, là ont été encouragées toutes les initiative
Mais immédiatement après les Katholikentage vient
Centre, la première de toutes les organisations des catho
ques allemands, sinon dans le temps, car il n'est pas et
beaucoup la première en date, du moins par l'importan
des services rendus : à lui revient, en effet, le mérite d
voir permis aux autres organisations de durer, de se dév
lopper, de prospérer ; lui seul leur a garanti la paix, re
tive sans doute puisque toujours menacée, mais ass
prolongée pour qu'elles aient pu prendre de sérieus
racines.

A côté des Katholikentage avec lesquels il ne se co
fond point, où il puisa même ses inspirations plutôt qu

ne lui apporta les siennes, le Centre a son histoire faite de luttes âpres et ininterrompues. C'est cette histoire qu'à l'instar d'un testament politique, le Dr Karl Bachem publie, au soir d'une vie consacrée tout entière dans les arènes politiques au service de l'Église et de la culture catholique (1).

La révolution de 1918 n'a pas seulement renversé en Allemagne des dynasties et des trônes ; comme toutes les révolutions, elle a bouleversé les conceptions de la société et de la vie politique et semé à pleines mains des aspirations nouvelles. La guerre lui avait, par sa durée, ses sacrifices, ses promiscuités, merveilleusement préparé le terrain ; l'inflation, en ruinant la classe moyenne et en développant à un degré extraordinaire la fièvre de la spéculation et l'amour de l'argent, acheva de faire lever tous les ferments. Depuis dix ans tout se dissocie et tout cherche à se reconstituer sur d'autres bases.

Dans le domaine politique, le Centre, toujours placé entre les droites et les gauches, voit ces dernières s'emparer partout du pouvoir, et sous leur influence des *remembrements* se préparer qui transformeront l'Allemagne, unifiée cette fois et fortement centralisée ; sur le terrain religieux l'Église évangélique sans doute a été ramenée du rang d'Église d'État à celui de simple corporation de droit public ; l'Église catholique, par contre, honnie jusqu'à présent, est désormais son égale et reçoit de l'État prussien une liberté d'action qu'elle n'a jamais connue ; mais, catholique ou évangélique, les deux confessions perdent par milliers leurs fidèles. Le Centre lui-même se voit menacé dans son existence par de graves dissensions, une

(1) Dr Karl Bachem, *Vorgeschichte, Geschichte und Politik der deutschen Zentrumspartei*, Köln, Verlag J. P. Bachem, 8 vol. en cours de publication, gr. in-8 d'environ 500 pp. Reliés : 25 mk chacun.

désaffection grandissante chez les catholiques de droite et de gauche, l'inquiétude de la jeunesse surtout qui cherche fiévreusement de nouvelles voies. D'organisation politique des catholiques allemands, il tend à devenir un parti et à faire passer au premier rang d'autres intérêts que ceux de la religion et de la culture catholique. On voit de quel intérêt, pour les catholiques allemands, pour les militants surtout, peut être, à cette heure, une étude d'ensemble sur le Centre, ses origines, son caractère, la pensée de ses fondateurs, ses luttes extérieures, ses épreuves intérieures, son programme religieux, social, culturel politique.

Cette étude, œuvre de longue haleine, fortement mûrie grâce à une puissance de travail rare dans un âge avancé, le Dr Karl Bachem était mieux qualifié que personne pour l'écrire. Fils d'un député du Centre, membre lui-même pendant dix-huit ans du Reichstag et du Landtag de Prusse, élève et collaborateur de Windthorst, il occupa longtemps dans le parlement une place de premier plan. Orateur doué d'une parole claire, forte, incisive, appuyée sur des connaissances politiques et sociales très étendues, Karl Bachem fut, après la chute de Bismarck et la mort de Windthorst, un des assistants les plus appréciés de Lieber et de Spahn ; aussi en 1897 l'Assemblée générale des catholiques allemands réunie à Landshut le choisit elle par acclamations pour son premier président : le Dr Bachem n'avait alors pas encore quarante ans.

Quarante années durant, Bachem mêlé aux événements qui forment la trame de l'ère wilhelmienne se familiarise par de nombreux travaux parlementaires, polémiques, historiques, avec toutes les questions qui passionnaient l'opinion. Ce faisant il accumule patiemment les souvenirs et documents qui lui permettront d'écrire un jour l'histoire du Centre à laquelle il songeait déjà à peine âgé de

dix-huit ans. Rien de suprenant dès lors que celle-ci, sous sa plume, prenne vie et couleur.

Historien consciencieux, soucieux avant tout de vérité, le Dr Karl Bachem a su heureusement éviter un double écueil : celui de substituer « l'histoire de son temps » à celle du parti ; celui de faire du Centre le pivot de l'histoire d'Allemagne. A cette première qualité s'en ajoute une seconde : à travers les trois mille pages déjà parues, on sent qu'une préoccupation domine l'écrivain : faire œuvre éducatrice en même temps qu'historique, révéler aux jeunes générations l'esprit qui a toujours inspiré le Centre, réveiller l'enthousiasme pour une forte organisation au service d'une grande cause. A côté des Histoires du Kulturkampf et des Katholikentage du regretté professeur Kissling, celle du Centre par le Dr Bachem prend donc place comme un des instruments les plus capables de raffermir chez les catholiques allemands le sens de la tradition et la fidélité aux méthodes qui leur ont jusqu'à cette heure assuré dans le pays une situation que d'autres, plus nombreux et plus fortunés, ne possèdent pas dans le leur.

Paraissant à l'heure où l'Allemagne s'engage dans la voie nouvelle ouverte par la Constitution de Weimar, ces « Origines de l'Allemagne contemporaine », s'il est permis d'emprunter à Taine, en le modifiant, le titre d'un de ses plus puissants ouvrages, n'ont rien qui puisse éveiller dans la jeunesse le regret de l'ancien régime. Au milieu de quelle atmosphère d'hostilité et de mensonge le Centre eut à manœuvrer sous l'ère wilhelmienne, c'est ce qui ressort à chaque page. On a souvent parlé, avant guerre, de la politique du Centre comme d'un « maquignonnage ». Donnant, donnant, le Centre à cheval entre les partis allait, disait-on, tantôt à droite, tantôt à gauche, se portant toujours vers le parti qui lui promettait davantage.

De ces insinuations notre presse se fait alors à ce point l'écho que tous à peu près nous restons persuadés en France que tel est bien en effet le système politique du Centre. Le Dr Bachem, avec bonhomie et sérénité, sans ombre d'amertume ni d'esprit polémique, remet les choses au point. Des exposés les mieux documentés, il découle au contraire que cette politique dont l'accusaient « les reptiles » à la solde des ministères, était uniquement le fait du gouvernement. Le ministère, impuissant à enlever le vote de ses projets sans l'appoint du Centre, procédait méthodiquement par des offres dont il prenait l'initiative. Rien n'est piquant à ce point de vue comme la discussion du second projet naval. En 1900, l'Empereur, qui fait personnellement pression sur le cardinal Kopp, mais qui redoute malgré tout un refus du Centre, fait, sans même laisser au cardinal le temps d'écrire, une seconde démarche auprès du Dr Karl Bachem dont l'influence est alors prépondérante dans le parti. De la cour arrive cette communication : « L'Empereur compte que dans le Centre tous voteront le projet de loi ; il est disposé en retour à faire retirer la loi contre les Jésuites. » En même temps Bulow et Tirpitz jouent des influences pontificales : « Sa Sainteté, font-ils savoir au Centre, verrait avec plaisir le Centre voter le projet. » A la même heure, il est vrai, le cardinal Kopp écrit au Dr Bachem : « Non seulement le Saint-Père n'a rien écrit à l'Empereur concernant le projet naval, mais il considère cette question comme de celles où il n'a pas à intervenir » : par où l'on a la preuve qu'à Rome même on connaissait ces méthodes du gouvernement impérial, cette tendance à faire jouer sur le Centre « les désirs du Saint-Père », et qu'on s'en défiait activement. Et c'étaient ces mêmes gens qui, ouvertement à tout propos, reprochaient au Centre d'être dans l'Empire « au service d'une puissance étrangère ». Le Centre

t alors ce qu'il croyait être son devoir, il vota le projet aval ; mais l'Empereur n'en retira pas pour cela la loi ontre les Jésuites. Le Centre d'ailleurs ne s'y attendait as. Et dans ses Mémoires où il raconte l'incident, Tirtz, le grand amiral, se contente de remarquer : « On s'en ira bien sans cela. » Telle était la morale de l'ancien égime : « promettre, obtenir, ne pas tenir ».

Comment les catholiques allemands, victimes tant de ois de ces palinodies dans la politique intérieure, ne comrennent-ils pas que dans la politique extérieure la Vilhelmstrasse usait des mêmes procédés, et que, s'ils ont :té ainsi calomniés avec succès à l'extérieur, ils ont pu ussi être trompés à l'intérieur sur la conduite de puissan:es étrangères qui n'ont pas moins qu'eux à se plaindre le l'Empire d'hier ?

L'attitude, nous ne disons pas servile mais constamment numiliée, du Reichstag et du Centre en particulier en face du pouvoir personnel, est retracée dans le sixième volume qui vient de paraître, avec toute la sincérité de l'historien le plus consciencieux. A la génération présente elle semble inexplicable, indigne d'un grand parti, contraire à la dignité humaine ; ces seuls sentiments de révolte nous permettent d'apprécier le chemin parcouru depuis dix ans, les oppositions psychologiques et morales auxquelles se heurterait aujourd'hui une restauration.

Sévérité injuste d'ailleurs : les possibilités n'étaient pas alors ce qu'elles sont aujourd'hui. Dans la fraction du Centre l'union n'était guère plus grande qu'à l'heure présente. Lieber n'était que l'ombre de Windthorst, Spahn jouissait de moins d'autorité encore ; les jeunes forces, Erzberger, par exemple, s'essayaient à se frayer d'elles-mêmes un chemin ; Bachem et le duc d'Arenberg s'efforçaient en vain de ramener la discipline. Et si, en plein Cologne, au sein d'une grande assemblée du Centre, le député Trim-

born osait courageusement répondre aux menaces : « Nou ne reculerons pas, même devant le sabre », parce que dan le pays le Centre reposait encore sur une large plate-form populaire, dans les hautes régions l'atmosphère était sur chargée d'électricité. Dans le cabinet du Kaiser l'*Evangé lisches Bund*, à peu près maître des esprits, fomentait l tempête : à toute heure l'orage pouvait éclater contre l Centre ; seul, Bulow, toujours prudent, hésitait à s'enga ger, ne se sentant pas assez porté personnellement par l vent.

Il faut le souligner en terminant : le Centre ni même l'Allemagne ne seront pas seuls à tirer profit des ensei gnements qu'apporte cet ouvrage. L'histoire écrite de cette façon, c'est l' « expérience du passé », un guide sûr par conséquent pour tous ceux qui s'occupent de poli tique. Les événements racontés, les situations analysées les luttes retracées ont mené le régime dont ils composen l'histoire à une double catastrophe. Le théâtre et les acteurs peuvent être de médiocre envergure, l'observa tion n'y perd pas en utilité ; au lieu du fait exceptionne qu'est un drame de géants, c'est la comédie humaine qu nous instruit ici. La monarchie est surtout belle aux yeux de l'opposition sous la république ; c'est trop sou vent ainsi, hélas ! que les choses se passent, même sous le pouvoir personnel.

Les catholiques français retireront de ces huit volumes d'utiles leçons. Ils y verront comment une minorité for tement organisée, disciplinée, en étroite union avec les manières de penser et de sentir des milieux populaires fait hésiter les gouvernements les plus absolus, même le gouvernement du sabre. Que celui-ci, perdant tout sang froid, lâche la politique pour la persécution : c'est alors pour lui, dans un avenir prochain, la capitulation forcée devant la coalition des âmes, et pour le parti qu'il a cru

frapper, l'existence assurée pour deux ou trois générations. Le Centre a vécu du Kulturkampf, des forces puisées dans la persécution, mais aussi des craintes fondées de voir l'orage éclater de nouveau. Aujourd'hui que la paix semble régner, l'étude de ce passé et des leçons qui s'en dégagent est capable de lui regagner l'enthousiasme, le dévouement, la vie intérieure, dont il a besoin pour faire dans la politique œuvre positive.

Enghien.

PIERRE DELATTRE.

NOTES ET RÉFLEXIONS

« *Nos jeunes* »

Quand on entend le Souverain Pontife recommander avec insistance ce que Sa Sainteté appelle l' « Action Catholique », on ne peut que s'intéresser à tout ce qui concerne les œuvres et spécialement les œuvres de jeunes gens. Or, vient de paraître pour celles-ci un manuel merveilleusement adapté, qui est édité à la maison Bloud et se nomme « *Nos jeunes* ».

Les spécialistes y trouveront des renseignements techniques. Il y a des chapitres spéciaux sur l'organisation pratique du directeur d'œuvres, sur les dispositions matérielles d'un local de patronage et de sa salle de théâtre, sur le maniement des appareils de projections et de cinématographe, sur les jeux à adopter, la façon de constituer son budget et conduire une colonie de vacances, etc...

Mais il y a aussi toute une série d'études susceptibles de renseigner ceux qui veulent suivre dans la réalité les mouvements des jeunes et les orientations de leurs apôtres.

On lira avec profit la préface historique de M. Goyau. C'est le récit des débuts des œuvres de jeunesse en France. Que de noms, inconnus du grand public, et qui sont cependant les initiateurs de tous les grands courants sociaux! Vous y trouverez, par exemple, que dès 1870, dans un congrès tenu à Versailles, on réclamait aux évêques de nommer des prêtres spéciaux pour s'occuper des ouvriers et de faire donner, sur ce genre particulier de ministère, des cours adaptés dans les grands séminaires.

Aussi quand, à la fin du volume, il est question de « la Jeunesse ouvrière chrétienne », on n'a plus d'étonnement.

Les derniers chapitres sur ce que l'on appelle maintenant « les groupements spécialisés » sont extrêmement suggestifs. Ils sont écrits avec compétence et sans prétention de parti.

Il y a là sur les cercles d'études, les sports, la vie professionnelle, le scoutisme, des exposés où se trouvent engagés tous les principes de l'éducation. C'est souvent dans les méthodes que se révèlent le plus nettement les courants théoriques en faveur.

On a vite fait de dégager de ces pages l'impression que la jeunesse moderne réclame du réalisme, de l'organisation, de la dépense extérieure d'activité aussi bien qu'une vie intérieure très intense.

Sur ce dernier point, on fera bien de lire ce qui est dit du directeur d'œuvres et de ses collaborateurs pour avoir une notion vécue de la spiritualité contemporaine.

Les œuvres, qui sont des organismes très souples et très variés, ne se font pas sans exiger de la part de tous ceux qui les conduisent toute une série d'idées directrices. Si elles ne sont que du dévouement, sans esprit de suite, elles n'auront que valeur d'expédients. Même bien organisées, si elles ne le sont que comme des affaires terrestres, elles n'auront que valeur de cadres.

Pour être des cellules vivifiantes, nos œuvres de jeunesse n'auront qu'à s'inspirer de l'excellent manuel qui vient d'être publié à leur usage, et, comme on ne s'improvise pas directeur ou président d'une œuvre, tous ceux qui veulent se consacrer utilement à la jeunesse feront bien de lire, d'étudier, de méditer ces pages qu'il faut toutes grandement apprécier.

Chanoine Richaud,
directeur diocésain
des œuvres de jeunesse de Versailles.

Auguste Comte et la science économique

Le péril, pour les sciences naissantes — ou renaissantes — c'est qu'elles attachent trop tôt leur nom à une théorie spéciale et fragmentaire, qui s'empresse de l'accaparer. Parlez de droit naturel, l'on vous tiendra, sans autre forme de procès, pour un partisan attardé de l'École du Droit de la nature. Est-il question de sociologie? Ce simple mot a la vertu de réveiller les mânes d'Auguste Comte et de Durkheim, et (voici qui est beaucoup plus grave) de faire songer à un type très particulier de sociologie, flanqué d'un type très particulier et assez encombrant de philosophie, le positivisme.

Il est du reste assez piquant de remarquer qu'à l'endroit de la science économique, Auguste Comte tomba, lui aussi, dans un piège analogue (1). Lui, l'ennemi de toutes les considérations universelles et absolues, s'avisa, d'abord dans ses *Opus-*

(1) *Auguste Comte et la Science Économique*, par Roger Mauduit, docteur ès lettres, docteur en droit. 1 vol. in-8 de 292 pages; 30 fr. Alcan, Biblioth. de Philosophie Contemporaine.

cules, plus tard dans son *Cours de Philosophie positive*, de critiquer systématiquement la science économique. Or, tous ses griefs — les inconvénients pratiques et sociaux d'une liberté illimitée, le caractère « *métaphysique* » de l'Économie politique, sa méthode exclusivement déductive, ses raisonnements irréels à partir d'un principe absolu et incontrôlable, son vocabulaire incertain — s'appliquaient assez justement aux doctrines de l'École des « *Economistes* », mais ne touchaient pas l'Économie politique comme telle. Nous prenons ici le père du positivisme en délit flagrant de généralisation, d'abstraction, (horreur !) de métaphysique. Il oublie cette fois son relativisme historique, et, pour les défaillances de notre classique Économie libérale, il condamne à disparaître, pour jamais, l'Économie politique.

Et par quoi la remplace-t-il ? L'Économie politique reflète éminemment, avec ses principes universels et absolus et sa méthode déductive, le second des trois états de notre société, l'âge métaphysique. Parvenue au troisième état, à l'ère positive, la société renonce à ces entités abstraites, aux notions de cause, d'âme, de droit, etc... Nul souci de principes, nul goût pour les conceptions générales. Ces imaginations cèdent désormais à la pure observation. Tout au plus une philosophie positive consentira-t-elle à coordonner systématiquement les phénomènes, en vue de construire une *physique* des faits sociaux. Voilà la science sociale générale, étudiant l'aspect économique comme tous les autres aspects sociaux de l'homme. Mais pour Auguste Comte, il y a un tel *consensus* entre tous ces aspects sociaux, leur implication mutuelle est si resserrée que l'on ne peut sans les déformer les considérer à part. Considérer l'*homo oeconomicus*, c'est mutiler le réel, car l'homme est encore religieux, artiste, altruiste. Aussi la sociologie doit-elle supprimer et remplacer religion, art, morale, économie, etc..., en assumant l'étude de tous ces faits sociaux pris globalement, dans leur complexité.

Ce qu'il advint de ce rêve, on le sait. Morale et religion subirent des assauts et passèrent leur chemin. Il en va de même, semble-t-il, de l'économie politique. L'école orthodoxe française n'est point morte ; il est vrai que M. Leroy-Beaulieu, M. Jules Guyot et M. Colson, ses représentants les plus distingués, sont très éloignés de la « concurrence absolue » ou de l'optimisme imperturbable des Dunoyer ou des Bastiat. La méthode déductive n'est pas répudiée, mais l'on ne se prive pas non plus des bienfaits de l'expérience et de l'observation. Quant aux procédés mathématiques, si la notion de fonction permet d'exprimer avec plus de netteté les relations de mutuelle dépendance, pourquoi n'en pas user ?

La représentation graphique n'ajoute ni n'enlève aucune valeur aux résultats numériques des enquêtes préalables. Et même les principes universels, qu'Auguste Comte condamnait si énergiquement au nom de l'observation positive, ne seraient-ils pas utilisables en Économie politique, précisément au nom de l'expérience dont ils condensent commodément les résultats? Le principe hédonistique, par exemple, pour nous en tenir au moins contestable, en vertu de quoi l'homme recherche son agrément et évite la douleur, est très loin de nous paraître, en règle générale et sauf exception, étranger à l'expérience.

En somme, l'on exagère souvent l'influence de Comte sur le progrès de la science économique. Nous admettons volontiers avec M. Mauduit que les préoccupations très objectives de la philosophie positiviste contribuèrent à acclimater en Économie les méthodes d'observation. Mais ces méthodes, indépendamment d'A. Comte, étaient prônées et pratiquées par l'École historique. De même l'on aurait tort, croyons-nous, d'attribuer à l'influence positiviste le recul de l'Économie libérale. Les méfaits de la liberté absolue elle-même, qui se révélaient de plus en plus odieux à mesure que la grande industrie, la concentration des affaires, l'intégration, la formation des grands trusts en amplifiaient les proportions, suffirent à discréditer dans l'opinion la doctrine du laisser-faire intégral. La plupart des Économistes aujourd'hui, même les plus réfractaires au positivisme, individualistes modérés, réformistes, catholiques sociaux, admettent la nécessité de *construire* une économie, et de *rationaliser*, par une intervention mesurée de l'État, l'ordre économique spontané. Ils ne le doivent pas à Comte et attendent de lui peu de chose.

J. T.

La Presse à travers les âges (1)

On pourrait appliquer à la Presse le jugement qu'Ésope portait sur la langue. Elle est également néfaste et bienfaisante, salutaire et pernicieuse, selon que ses ressources et son activité s'inclinent vers le bien et vers le mal. On ne saurait trop en médire ni trop louer aussi les services qu'elle rend. Mais, en dehors même de sa valeur morale et intellectuelle, il faut reconnaître que la Presse proprement dite a

(1) Paul de Suzy d'Aspremont, *La Presse à travers les âges*. Desclée, de Brouwer, Paris.

pris dans la société moderne une influence considérable. Cette société qui tend de plus en plus, surtout dans les pays de gouvernement électif, à être régie par l'opinion, a fait du journal un instrument de pouvoir dont on ne peut mesurer l'étendue et l'efficacité. Il faut avoir visité en 1928 l'Exposition de la Presse à Cologne, pour se rendre compte de son importance dans la vie actuelle.

A tous ceux qui n'ont pu étudier à Cologne les caractères, les moyens d'expressions, les différentes formes et les manifestations de l'activité journalistique, je recommanderai de lire le livre de M. Paul de Sury d'Aspremont. Professeur du Cours Privé de Journalisme à l'Université de Fribourg, il résume dans cet ouvrage les connaissances élémentaires que chacun devrait posséder sur l'histoire de la Presse en Europe, les principaux journaux actuels, leur tirage, leurs tendances, leurs couleurs politiques. La valeur de ces documents est très grande. On y remarque le rôle important joué par les trusts propriétaires de plusieurs journaux, l'infiltration ou la mainmise brutale des groupes financiers, qui tend de plus en plus à déformer le journaliste et le journal. Les chiffres que donne l'auteur sur le groupe Scherl-Hugenberg qui contrôle un très grand nombre de périodiques allemands, le trust Rothermere, Beaverbrook et Berry en Angleterre, sont extrêmement éloquents.

M. de Sury d'Aspremont souhaite que la Presse reprenne conscience du rôle qu'elle est appelée à jouer, et place les valeurs morales au-dessus du profit matériel. Nous ne pouvons que nous associer à lui dans ce souhait, et désirer en voir, un jour, la réalisation.

MARCEL BRION.

Le syndicalisme chrétien en France (1)

Ce livre magistral « expose les débuts, les progrès, les idées directrices ainsi que les moyens d'action et les différentes formes d'activité » des syndicats chrétiens d'ouvriers et d'employés. Il a pour but de permettre au lecteur « de se faire une idée exacte du syndicalisme chrétien français », dont les groupements ont pris une extension qui va régulièrement en croissant. On sait, en effet, que les syndicats sont l'élément essentiel pour la réalisation de l'organisation professionnelle. Il y a plus d'un demi-siècle que la nécessité de l'organisa-

(1) Max Turmann, *Le syndicalisme chrétien en France*, 1 vol. in-12 de 190 pages. Librairie Valois, Paris.

tion professionnelle s'est imposée. L'organisation syndicale est une question à l'intérieur de la question plus vaste de l'organisation professionnelle, dont elle est une conséquence. Depuis la Révolution jusqu'à ces cinquante dernières années, la profession n'était plus organisée. Le premier venu, pourvu qu'il ait de l'argent, pouvait s'improviser chef d'industrie et patron, sans avoir fait la preuve de compétence, ni d'apprentissage, et donc de capacité d'exécuter ce qu'il ordonnait. De plus, par manque d'un contrôle autorisé, la conscience professionnelle s'oblitérait facilement, faute d'être tenue en haleine. Plus d'honneur professionnel, et souvent, plus de conscience morale : d'où l'âpre concurrence sous les poussées de la cupidité, la volonté de gagner de l'argent le plus possible, dans le moins de temps et avec le moins de peine que l'on pourra. De cet état de choses il s'ensuivait que les patrons honnêtes étaient parfois victimes du manque de scrupules de leurs rivaux, et que la clientèle souffrait de cette absence de loyauté. C'est ce mal de la société moderne individualiste qui a rendu nécessaire l'organisation professionnelle, laquelle existait dans le système corporatif que l'on veut ressusciter, sans les abus d'une protection trop étroite de l'État et les excès d'une réglementation exagérée. C'est la réforme que l'on veut opérer dans le monde de la production et du travail, par l'organisation professionnelle et l'organisation syndicale.

M. T. fait brièvement l'histoire de cette idée d'organisation professionnelle dans les divers pays du monde, et n'a garde d'oublier l'Encyclique *Rerum novarum* de Léon XIII, où est établie l'utilité, la nécessité même des institutions corporatives qui, suivant les expressions de Léon XIII, occupent « la première place » parmi les moyens propres à résoudre la question sociale, et qui, « en soi, embrassent à peu près toutes les œuvres ».

Il signale comment, une fois d'accord sur le principe général de l'organisation professionnelle, les catholiques sociaux eurent à résoudre d'autres questions qui les divisaient : celle de savoir si la corporation serait mixte et comprendrait les deux éléments constitutifs, patronal et salarié; ou si ces deux éléments auraient à s'organiser séparément, parallèlement; celle encore de la participation — obligatoire ou non — de tous les membres de la profession.

Il signale ensuite « comment les catholiques sociaux comprennent la profession organisée ». C'est un des chapitres les plus importants et les plus intéressants.

Le principe essentiel du plan catholique, c'est que le *corps professionnel* est constitué par tous les individus qui, à un

titre quelconque, vivent de cette profession. La caractéristique du système catholique, c'est d'estimer que les individus exerçant une même profession constituent un groupement naturel, aussi naturel que les groupements politiques et administratifs, qui reposent sur une base territoriale : la commune, par exemple, qui constitue nécessairement, par la force des choses, une communauté d'intérêts entre tous les individus qui la composent : mêmes besoins de chemins bien entretenus, d'hygiène, etc. L'analogie avec la connexité d'intérêts de la profession est frappante. Elle fonde cette demande des catholiques sociaux français : « que les pouvoirs publics reconnaissent officiellement ce groupe aussi naturel, aussi essentiel, que tous les groupements territoriaux qui servent de base à notre organisation administrative : bref, ils réclament la profession légalement reconnue ».

Ceci entraîne que les groupements professionnels aient une organisation effective, vivante, agissante, pour assurer à ses membres le respect de tous leurs justes droits, toujours selon l'analogie de la commune, qui assure ces avantages par son conseil municipal. On indique ensuite les moyens de constituer ce corps professionnel, d'après les moyens déjà existants dans la société française et qui ne sont que la simple extension d'une règle déjà pratiquée.

Tout cela est exposé copieusement et clairement avec des comparaisons et des exemples. Les objections qui pourraient venir à l'esprit du lecteur sont éclaircies. On ne saurait faire assez d'éloges de ce ch. 2, le plus important du livre, et qui est conduit de main de maître, dans la parfaite lucidité d'esprit d'une indiscutable compétence.

Nous en avons dit assez pour que le lecteur de ces lignes conçoive le désir très vif de lire l'ouvrage. C'est intéressant d'apprendre que le premier syndicat d'employés catholiques a été fondé par un Frère des écoles chrétiennes, et que la création des syndicats féminins est due à une Sœur de Saint-Vincent-de-Paul. On y apprend aussi à admirer les formules pleines de sagesse, qui condensent les doctrines syndicales des groupes et des fédérations, l'origine, les principes, l'organisation, le développement, l'activité de l'Internationale syndicale chrétienne.

C'est un livre parfait, écrit par un des fondateurs et des maîtres des Semaines sociales. Impossible à un catholique français de se désintéresser d'une question capitale entre toutes, impossible de l'ignorer. Tout catholique doit à ce mouvement une sympathie effective et intelligente. Nous ajouterons, et docile, à cause des directives formelles du Saint-Siège.

P. A.

A VIE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

UL CAZIN. « *Témoins* ». I. *La bataille des témoins.*

On sait quel émoi soulève actuellement en France, parmi les auteurs de livres de guerre, l'ouvrage de M. Jean Norton Cru.

On attendait le témoignage de *l'Humaniste à la guerre* : c'est l'étude — sans doute la plus complète parue jusqu'ici sur la question — que nous avons le plaisir d'offrir à nos lecteurs.

AN MORIENVAL. *La vie bruyante et pitoyable d'Eugène de Mirecourt.*

L'actualité que confère à la mémoire d'Eugène de Mirecourt le cinquantenaire de sa mort permet de montrer sur des détails précis et peu connus comment une opinion vague peut devenir plus forte que les faits.

Les sommets de M. Émile Baumann.

Les douze Collines nous offrent une vue panoramique sur l'œuvre presque entière de M. Émile Baumann.

DRÉ METZ. *L'Age du Verre.*

Comme on dit « l'âge de la pierre polie » et « l'âge du bronze », M. Andre Metz remarque dans cette note fort curieuse que l'on devrait donner à la période moderne le nom de « l'âge du verre ».

X. X. X. *Hommage à Bourdelle.*
Le Rudyard Kipling *de Marcel Brion.*
Le Robert *d'André Gide.*
Les Disques.

« Témoins »

I

La bataille des témoins

M. Jean Norton Cru, professeur à Williams Colleg (Massachussetts), Français d'origine et ancien combattan publiait, il y a quelques mois, un in-octavo de 727 page intitulé : *Témoins. Essai d'analyse et de critique des souv nirs de combattants, édités en France de 1915 à 1928* (1). y étudiait, comparait et jugeait au point de vue de la valeu documentaire, 300 volumes de 246 écrivains : carnets d route, souvenirs, réflexions, lettres et romans.

Ainsi que l'annonçaient les éditeurs, pareil ouvrag devait faire, « dans les milieux littéraires et les milieu combattants », un bruit considérable. Il passionnerait ce tainement le grand public, si les idées fondamentales é étaient condensées et présentées dans un volume de fo mat commode et de prix accessible.

Voici donc d'abord ces idées, sommairement mais exa tement. Il est nécessaire de les connaître pour comprend les discussions qu'elles soulèvent.

Le but que s'est proposé l'auteur est de donner u image de la guerre d'après ceux qui l'ont vue de plus prè de faire connaître la réaction directe du soldat.

La vérité sur l'attitude de l'homme envers la guer quand il la fait, a été exprimée, à l'occasion des événemen de 1914-1918, par près de 250 témoins, intellectuels diverses professions, et de toutes les opinions, politiqu sociales et religieuses.

(1) *Les Étincelles*, Paris, 34, rue des Archives. Prix, 100 fr.

L'ensemble de ces témoignages démontre au sociologue, au psychologue et au moraliste, que l'homme n'arrive à faire la guerre que par un miracle de persuasion et de tromperie, accompli en temps de paix sur les futurs combattants, par la fausse littérature, la fausse histoire, la fausse psychologie de guerre ; si l'on savait ce que le soldat apprend à son baptême de feu, si l'on enseignait aux jeunes générations ce qu'est vraiment la guerre, personne, en aucun pays, ne consentirait à accepter la solution par les armes.

L'ensemble de ces témoignages démontre aussi à l'historien que toute histoire militaire, vue de haut, conçue en partie d'échecs, faite d'après les documents d'état-major, et sans les témoignages des vrais acteurs, n'est qu'une illusion ; car aucune image exacte des opérations, aucun jugement sur l'attitude de la troupe, sur ce qu'on aurait dû faire ou ne pas faire, aucune apologie, aucune critique d'un chef ou d'une bataille ne peuvent être réalisés en dehors de ces témoignages.

Un préjugé très répandu nous persuade qu'« à la guerre, personne ne voit rien ». D'après le paradoxe, échafaudé sur un roman de Stendhal, à propos de Waterloo, mais que réfutent des combattants de 1914 comme le capitaine Kimpflin (1) et le lieutenant-colonel Bourguet (2), le soldat

(1) « Les faits sont la chair vivante de l'histoire. Hors des faits... Quoi, hors des faits, n'y aurait-il rien ? Si, il y a le vent... Mais limiter la vérité aux faits, c'est en faire une bien petite chose et combien terre à terre !... c'est interdire les grandes envolées... réduire tout à ces riens qui sont la vérité des simples. Dans la guerre présente, cette vérité est aussi celle des combattants... Le combattant a des vues courtes... Mais parce que ses vues sont étroites elles sont précises ; parce qu'elles sont bornées, elles sont nettes. Il ne voit pas grand' chose, mais il voit bien ce qu'il voit... il voit ce qui est. » *Le premier souffle*, p. 12-14. Paris, Perrin, 1920.

(2) « L'expérience de la guerre ne sert qu'aux petits qui, aux prises

qui porte et reçoit les coups serait le seul à ne pas comprendre la bataille. Si nous savons quelque chose de la guerre, — et Dieu sait tout ce que nous en savons! — c'est grâce aux états-majors qui voient de haut et aux civils qui voient de loin, mais qui tous voient « avec lucidité ».

Ainsi l'histoire militaire n'a-t-elle été écrite jusqu'ici qu'à l'aide des documents provenant de ceux qui n'ont pu ni voir, ni entendre, ni éprouver physiquement et mentalement les effets directs du combat. Ces documents permettent sans doute de concevoir un ensemble, de traiter du général, sans lequel il n'y aurait pas d'histoire. Mais traiter du général sans consulter ceux qui ont agi, souffert, vécu dans le détail des faits particuliers, c'est créer de toute pièce un général dissocié de toute réalité.

On objectera que les souvenirs de combattants contiennent trop peu de faits, dits militaires, ayant une signification tactique; ils ne fournissent que des détails individuels et mesquins. Or, il est faux que la guerre soit une trame continue de faits tactiques, et elle comporte des faits psychologiques dont on n'a pas assez tenu compte jusqu'à présent.

Les faits tactiques sont pour la plupart confus et se prêtent souvent à deux interprétations contraires; l'histoire, trop souvent, comme la presse de guerre, choisit la plus flatteuse. Si l'histoire veut s'occuper des réalités et non des fictions, elle doit tenir compte du rôle psychologique et matériel, joué dans la bataille par la machine humaine et les outils de combat, outils que les techniciens ne connaissent que par leurs effets sur le terrain factice du polygone, du stand, du gymnase, d'où sont exclus les seuls

avec les réalités, voient clair enfin. Eux sont unanimes à constater que... » [*coupé par la censure*]. *L'Aube sanglante*, p. 41. Paris, Berger-Levrault, 1917.

éléments qui comptent : le danger, la peur, l'horreur de la mort.

S'ils sont pauvres en stratégie, par quoi ils prouvent précisément leur sincérité et la fidélité de l'image qu'ils peignent de la guerre, les souvenirs de combattants sont en revanche riches de faits psychologiques. Or, ces faits sont l'essence même de la guerre, et l'on ne peut comprendre le phénomène guerre, ni le moindre détail d'une opération, si on les ignore.

Tels sont les principes que dégage l'introduction du livre de M. Norton Cru. Elle fait aussi ressortir des leçons d'expérience, notées déjà, paraît-il, bien avant 1914, par des écrivains militaires, mais qui n'ont pas encore prévalu contre les routines, les illusions, les préjugés et les légendes.

Dès le XVI[e] siècle, Monluc, témoin du progrès des armes à feu, signalait le moment où l'élément athlétique ou sportif commençait à disparaître du combat. Quand un malingre arquebusier peut abattre de loin un héros de bravoure, que devient l'antique notion du courage, telle qu'elle subsiste encore dans les cervelles, grâce à la littérature?

Le maniement du sabre et de la baïonnette, qui fournit de si beaux effets aux peintres de batailles, le fameux prince de Ligne, homme de guerre et belliciste convaincu, s'en moquait, voilà plus de cent ans.

Les charges de cavalerie, les chocs d'infanterie, mêlées héroïques et luttes homériques, qui enthousiasment les foules, lorsqu'elles les voient sur les images, le général Trochu en démontrait l'inanité en 1867.

Mais, d'après M. Norton Cru, personne n'aurait traité la question avec plus de justesse et de profondeur, que le colonnel Ardant du Picq, combattant de Crimée, de Syrie et d'Algérie, mort sur les premiers champs de bataille de

1870. C'est dans ses *Études sur le combat* que l'on trouve la plus forte critique des idéologies qui entretiennent le goût de la guerre chez les hommes et en aggravent les horreurs. Aucun spécialiste n'a protesté plus énergiquement contre la prépondérance accordée par les tacticiens à la mathématique et à la dynamique matérielle sur le coefficient moral, contre les illusions de champ de tir et de manœuvre qui conduisent à ordonner l'impraticable, contre le dogme tenace de l'offensive à outrance qui sacrifie inutilement les vies humaines.

M. Norton Cru a entrepris cet immense travail, persuadé que la vérité seule, et non la guerre, comme le veut un adage fameux, peut préparer efficacement la paix. « Pauvres gens consternés qui répétez : Au vingtième siècle, est-il possible de voir cela? » s'écrie le Favigny de Jean Bernier (1). « Mais la voilà la raison pour laquelle vous voyez cela : l'ignorance éternelle, l'ignorance fétiche de la vérité de la guerre. » Et le chef d'escadron Jules-Émile Henches, tué dans la Somme en 1916, écrivait dès la fin de 1914 : « C'est peut-être une des rares choses que la guerre m'aura fait gagner : le désir plus ardent de la vérité (2). »

Tous les poilus la cherchaient, cette vérité, au fond de leur tranchée boueuse et sanglante, au milieu des atroces contradictions qui leur déchiraient la conscience, sous les obus qui les massacraient, sous les mensonges des journaux qui leur vidaient le crâne et leur crevaient le cœur.

Il semblera peut-être monstrueux à certains que ces gens aient eu la prétention de savoir pourquoi et comment ils donnaient leur sang? C'était ainsi. Ils l'avaient. J'ai

(1) *La Percée*, p. 137. Paris, Albin Michel, 1920.
(2) *Lettres de Guerre*. Cahors, Coueslant, 1917.

ıcore dans les oreilles le son de leur voix : « Pourquoi, tes, qu'i nous font battre? Et pourquoi qu'i nous font ıtt' comme ça? » Les cerveaux les plus obtus, les intelli- ːnces les plus incultes, s'acharnaient à percer ce mystère iniquité, cherchant les causes, les raisons, remontant bien ı-delà du conflit présent et de ses louches manigances. es charrons de village m'ont demandé, non point pour- ıoi Français et Allemands se battaient, mais pourquoi l'homme » se bat.

Cette organisation méthodique de la tuerie, ces rigou- ːuses démarcations que surveillait la maréchaussée : — ici ɔn meurt, ici l'on danse, ici l'on gagne beaucoup d'argent, - nous apprenaient ce qu'il faut penser de la guerre », phénomène fatal, naturel, biologique », « fléau contre ːquel il n'y a pas de remède ». Ces combattants d'une uerre de quatre ans où le meurtre « individuel » fut une xception, ces soldats qui passaient des mois, une arme hargée à la main, sans abattre un ennemi ou sans savoir u'ils l'avaient abattu, étaient persuadés que la guerre ient de la méchanceté de l'homme, que l'homme tue parce u'il le veut et qu'il y a des moyens à prendre pour l'em- ɔêcher de le vouloir.

M. Norton Cru s'est dit que le premier de ces moyens ːst de lui montrer la guerre, dépouillée des oripeaux trom- ɔeurs dont on la drape, telle qu'elle apparaît dans les dépo- ːitions véridiques des témoins. Certes, il faut des démons- ːrations puissantes pour convaincre ceux qui n'ont pas vu, ɔuisque ceux mêmes qui ont vu et senti sont si vite enclins ı oublier, à déformer. « Nous qui avons vu la guerre telle ɹu'elle est, laide et inintéressante », écrit Max Deauville, « ne conservons-nous pas l'idée que les combats des armées napoléoniennes devaient être grandioses? Nous les croyons tels, parce que ceux qui y ont assisté ont permis à ceux

qui ne les ont pas vus de dire qu'il en était ainsi. Songeon à l'image du passé avec franchise. Songeons à celle qu nous évoquons dans l'esprit de ceux qui nous écoutent Songeons à la laide mélancolie qui fut notre partage. Rap pelons-nous la misère, la peur qui nous a secoués... E même s'il faut qu'un jour pour sauver un pays ou l'hon neur, de nouveaux soldats prennent les armes, pourquo leur mentir, pourquoi faire miroiter devant leurs yeux l mirage de la gloire et de l'héroïsme ? (1) »

En essayant de dissiper ce mirage qui fait, depuis de siècles, les délices de l'humanité, en touchant à des prin cipes regardés comme sacro-saints et sur lesquels il est dif ficile d'élargir le cerveau des braves gens sans leur serre le cœur, le critique de la littérature de guerre s'en mettai lourd sur les bras. Il devait mécontenter également natio nalistes et internationalistes, unis dans cette même con viction que pacifisme et patriotisme sont inconciliables il devait heurter les engoûments du public, inquiéter des réputations établies.

Sa vaste enquête n'admet que les récits de « combat tants », — le terme étant pris dans le sens conforme à la pratique de la dernière guerre, à savoir : tout homme qu fait partie des troupes combattantes ou vit avec elles sou le feu. Et elle admet tous ces récits, sous quelque forme qu'ils se présentent, même le roman, si la fiction n'es qu'un voile qui laisse transparaître la personne du témoin et son expérience de la guerre.

Ce n'est point par l'effet d'une haine préconçue de l'of ficier, ni d'une hostilité de principe à l'égard du comman dement, qu'aucun récit provenant des rangs supérieurs de l'armée ne figure dans cet immense répertoire. La logique même des faits le voulait ainsi : aucun officie

(1) *Jusqu'à l'Yser*. Paris, Calman-Lévy, 1917.

d'un grade supérieur à celui de capitaine n'ayant publié de souvenirs dans le sens où les définit ici l'historien. Seuls font exception le contre-amiral Ronarc'h, commandant de Brigade (1), et le lieutenant-colonel Bourguet. Les chef d'escadron ou de bataillon Henches, Breant et Lefebvre-Dibon (2) n'avaient que le rang de capitaines dans la plus grande partie de la période analysée. « Pour connaître la guerre », a dit le capitaine Rimbault, « il faut l'avoir vécue comme commandant de compagnie au maximum. Seul celui qui vit nuit et jour dans la tranchée sait la guerre moderne (3). »

Ne retenant que les témoins oculaires, M. Norton Cru écarte les livres de M. Henry Bordeaux, comme de seconde main et copiés sur les carnets de combattants. Ses collations de textes sont édifiantes. Rien de plus instructif que de comparer *les Derniers jours du fort de Vaux* avec *l'Histoire d'une compagnie* de Charles Delvert (4).

La légende de Dixmude, créée par M. Charles le Goffic, est mise au point par le témoignage du lieutenant de vaisseau Pinguet (5). Dans sa volonté d'atteindre à la grandeur épique, le barde breton nous montrait une baïonnette, animée d'un mouvement de va-et-vient, à travers des entrailles humaines, comme une machine à coudre.

La légende barrésienne du « Debout les morts », cette scie de caserne, magiquement transformée par les pantoufiards de l'arrière en glaive flamboyant, le miracle de la multiplication des grenades, opéré par Péricard, la mystification de la Tranchée des Baïonnettes, toutes les

(1) *Souvenirs de la Guerre*, Paris, Payot, 1921.
(2) Bréant, *De l'Alsace à la Somme*, Paris, Hachette, 1917. — Lefebvre-Dibon, *Quatre pages du 3e bataillon du 74e R. I.* Paris, Berger-Levrault, 1921.
(3) *Propos d'un marmité*. Paris, L. Fournier, 1920.
(4) Paris, Berger-Levrault, 1918.
(5) *Trois étapes de la brigade des marins*. Paris, Perrin, 1918.

inventions littéraires qui recouvrent l'atroce réalité d'un camouflage de mélodrame, tout croule sous l'impitoyable critique de l'historien.

Je crois qu'on a raison de lui accorder du courage. Plus encore de la probité, de l'impartialité. « S'il met en accusation les plus notoires témoins de gauche », écrit M. Léon Werth (1), il fait justice, avec une persévérance et une méthode neuves dans cet ordre, de la littérature d'État-Major... Qu'on ait réfuté M. Cru, je le comprends. Mais je ne comprends pas l'unanime colère. Quand il arrive à M. Cru de se tromper, écrivant sur la guerre ou les livres de guerre, il ne le fait point exprès. Cela n'est pas si commun.

Pour mon compte, j'admire surtout le formidable labeur de cette œuvre. Je la considère comme une énorme anthologie, un florilège, un Thesaurus, permettant d'embrasser, dans l'espace d'un volume, l'essentiel de la littérature de guerre, de connaître tous les aspects de la pensée écrite du front, méthodique et glosé à souhait, complet.

Complet ? J'ai demandé à M. Jean Norton Cru pourquoi il avait omis M. Robert Vallery-Radot, dont *l'Homme de Douleur* (2), « mystique de guerre et primat de la souffrance » à part, m'avait fait l'impression d'un beau livre, émouvant. Voici ce qu'il m'a répondu :

« Vous avez été étonné que je ne connaisse pas *l'Homme de Douleur* de Robert Vallery-Radot, je le connais, je l'ai acquis et examiné avec les autres livres, mais j'ai dû l'écarter. C'est un livre écrit avant la guerre, auquel l'auteur a ajouté les quelques pages de la fin, au moment de le publier vers la fin de la guerre. Ces quelques pages, seul

(1) *Monde*, 25 janvier 1930.
(2) Paris, Crès, 1918.

témoignage du front, comptent pour trop peu, à la fois comme quantité, qualité et originalité. J'ai exclu l'ouvrage sans hésitation. J'aurais pu exclure Massis au même titre, — je le dis dans mon texte — mais son minimum de témoignage a un peu plus de volume et beaucoup plus d'originalité. En outre la personnalité de Massis, les éloges officiels accordés à son « livre de guerre » demandaient que je le mentionne, tout au moins pour disqualifier son témoignage. »

La critique historique, en général, et celle des témoignages en particulier, ne m'étant point familières, il m'est impossible de me prononcer avec compétence sur le classement que M. Norton Cru établit parmi ses 300 auteurs, au point de vue de la « valeur de vérité ». C'est lui, premier, qui m'a appris que les quelques feuilles d'imprimerie où j'ai consigné mes quelques pauvres mois de front, offraient de l'intérêt aux yeux de l'histoire. Les journaux, l'*Ère nouvelle* entre autres, m'avaient bien prédit, dès le début, que l'*Humaniste* serait « consulté avec soin par les historiens de l'avenir » : je ne comptais pas beaucoup assister à cette consultation.

Je lis et relis *Témoins* avec une curiosité infinie, j'y retrouve, dans les faits et les sentiments décrits, de fréquentes conformités avec mes propres expériences, mais j'ignore aussi souvent à quelle norme le critique se réfère pour fonder ses appréciations. M. Léon Werth le blâme de « céder à des préoccupations morales, puisqu'il reproche à certains auteurs leur total dégoût de la guerre ou leur antipatriotisme ». Il me semble qu'il n'y a pas de mal à avoir des idées préconçues, si l'on aboutit à démontrer qu'elles sont justes, mais moi-même qui suis pourtant aujourd'hui dans des dispositions diablement pacifiques, j'éprouve une certaine gêne de l'attitude du critique

vis-à-vis des chauvins et des bravaches qui ont un goût exagéré de la guerre. Ils lui font perdre un peu trop cette sérénité que, à tort ou à raison, je prête aux hommes de science. Je ne m'accorde pas non plus toujours avec lui dans l'analyse des sentiments et des réactions du combattant. Ainsi je n'ai aucune raison particulière d'aimer *Clavel soldat*, mais il ne me paraît pas insoutenable que parvenu « à la limite du dégoût » il devienne « indifférent aux obus », ou que d'autres tombent dans l'abrutissement complet. Je l'ai constaté sur un secteur relativement calme, où ne se livraient pas des luttes titanesques, où l'on se contentait de nous grignoter (1).

Détails que tout cela, et qui n'ébranlent pas l'œuvre, n'en compromettent pas la force. Cette œuvre est un colosse, non aux pieds d'argile, tant s'en faut, mais seulement dont les ongles ne sont pas très soignés. Un colosse peut se passer de certains raffinements.

Il est assez naturel que les écrivains de la guerre soient sensibles à « la note » que leur décerne le professeur Norton Cru, à la valeur testimoniale qu'il leur accorde. Ils le sont plus ou moins, suivant les ambitions particulières qu'ils nourrissaient dans le secret de leur cœur. D'aucuns les nourrissaient toutes, voulaient tout avoir, être tout : ils se sont trouvés déçus. Tous cependant avaient le droit de tenir à la substance de leurs souvenirs de guerre, dans la mesure où leurs expériences avaient été cuisantes, profondes, vraies.

Ma conscience bien examinée, je crois pouvoir vous inviter à croire que, si M. Norton Cru m'avait mis dans la dernière classe de ses témoins au lieu de me mettre dans la première, je ne dirais ni plus ni moins de mal de son

(1) « Je les grignotte. Lesquels? » Abbé Pierre Lelièvre, *Le fléau de Dieu*, p. 206. Paris, Ollendorff, 1920.

ivre... pourvu, ah ! pourvu qu'il m'eût laissé ce à quoi je enais le plus, des qualités d'art, comme à Émile Cler-nont et à Paul Géraldy, par exemple, auquel il dénie la ualité documentaire. On lui reproche de se mêler du tyle, quand il semble mal qualifié pour en juger. Sans loute il aurait tort d'aller *ultra crepidam*, en confondant e métier de critique littéraire avec son métier d'histo-ien, en appuyant des jugements « historiques » sur des :onsidérants « esthétiques ». On ne voit nulle part qu'il e fasse ; il sacrifie même décidément ses goûts aux exi-gences de sa profession. Mais si à l'occasion de ses analy-es spéciales, qui portent sur des œuvres de littérature, l dit son mot de cette littérature, comme tout hom me ultivé peut le faire à ses risques et périls, j'aime autant, e l'avoue, que ce mot me soit favorable. Un lecteur sym-oathique de plus, quelle aubaine ! Je n'ai pas le droit l'être aussi difficile que Werth ou Dorgelès ; les plus umbles suffrages me contentent ; l'*Humaniste*, en dix ins, n'a pas encore trouvé trois mille lecteurs.

Somme toute, c'est devant la Littérature, non devant 'Histoire, que j'avais l'ambition, justifiée ou non, de faire. oonne figure. D'heureux élus, comme Maurice Genevoix, remportent la double couronne (1). Ils sont rares. *Miscuit utile dulci.* Tous les écrivains de la guerre ne sont pas à a fois conteurs agréables et historiens sérieux. *Lectorem delectando pariterque monendo.* Ce sont les plus agréables que le public a pris le plus au sérieux, d'où la complexité et l'acharnement de la bataille actuelle des témoins.

Il me faudrait pour l'expliquer à fond plus d'esprit de géométrie que je n'en ai. Enquêtes dans les journaux, arti-

(1) Œuvre capitale, placée par Norton Cru au tout premier rang des livres de la guerre. Cinq volumes : *Sous Verdun*, Hachette, 1916; *Nuits de guerres*, Flammarion, 1916; *Au seuil des guitounes*, Flammarion, 1918; *La boue*, Flammarion, 1921, *Les Eparges*, Flammarion, 1923.

cles pour ou contre dans les revues, propagande et referendum à travers les associations : il y a des chances qu'elle se prolonge. En voici quelques phases et quelques aspects.

Dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er décembre dernier, M. Charles Delvert, historien et témoin « de première classe », qualifiait l'œuvre de Norton Cru d'admirable par la méthode et par le soin. Il n'en partage pas toutes les manières de voir, ni même, semble-t-il, les conclusions, la tendance foncière, puisqu'il prend soin, en terminant, pour rassurer son public, d'écarter le désolant et scandaleux fantôme de la paix perpétuelle. Mais tout comme M. Léon Werth, et de manière plus attendue, il tient pour la prépondérance du document authentique.

Les *Nouvelles littéraires* des 4 et 11 janvier, enregistraient successivement des approbations et des protestations.

M. Daniel Mornet, aujourd'hui professeur en Sorbonne et auteur d'un récit de guerre (1), classé au premier rang, loue chez l'auteur de *Témoins* une recherche profondément sincère et désintéressée de la vérité, l'enquête la plus vaste et la plus précieuse, la seule judicieuse et instructive, qui ait été tentée pour l'établir. Ayant passé vingt-deux mois dans le régiment où a servi M. Henri Barbusse, il se fait fort, « sans repasser dans aucune des démonstrations de M. Cru, de rendre comme lui sensibles les truquages, les mises en scènes ou les fièvres hallucinées d'un prophète pour qui la tragédie du front devient une sorte d'Apocalypse démoniaque ».

« Méfions-nous de ces auteurs qui abusent de l'épithète *apocalyptique* pour peindre la guerre », avait déjà dit Norton Cru, « la guerre n'est pas une vision prophétique, une

(1) *Tranchées de Verdun*, Paris, Berger-Levrault, 1918.

hallucination mystique, située dans les limbes ou au pays d'Utopie. La guerre fut intensément concrète, définie, mesurable, localisée ; elle fut française et elle fut allemande, elle fut vosgienne et meusienne, vous et moi nous avons participé et contribué à son horreur par nos sentiments comme par nos actions. Où voit-on de l'apocalypse là-dedans? »

Sa critique se montre particulièrement sévère pour les récits romancés où la fiction déforme les souvenirs réels du témoin. A Dorgelès, comme à Barbusse, comme à la plupart des romanciers qu'il étudie, il reproche d'avoir puisé leur psychologie dans le folklore de la guerre et non dans leur propre expérience, de s'être attachés au côté macabre et répugnant du décor, à la peinture de l'horreur physique, et d'avoir négligé ou faussé la peinture des âmes. Il démontre ce qu'ont de factice et de conventionnel des types comme *Sulphart* et *Gaspard*, le *Nénesse* de Raymond Genty, le *zouave Pierre* du Dr Julia, le *Bourru* de Jean des Vignes Rouges, le *Untel* de Franconi, le *Poulot* de Louis Lefebvre.

Sans manquer à la déférence due aux mérites de Dorgelès, on peut dire qu'il se défend assez piteusement. Quelques chicanes de détails et des jeux de mots faciles sur le nom de l'adversaire ne résolvent pas l'essentiel de la question. Refusant d'argumenter contre cette « critique selon saint Thomas », — non celui des thomistes, entendez bien, mais celui de l'Évangile, qui ne voulait rien croire, à moins d'y mettre le doigt, — il engage les témoins, récusés par M. Cru, à « lui jeter au visage leurs citations et leurs blessures ». Et Dieu sait quels risques court encore le visage du professeur, puisque, dans le Bulletin du 39e R. I., un avocat de Dorgelès l'invite à venir discuter avec le camarade Lefèvre Maurice, champion de boxe...

Jolinon, dont j'admire l'art et partage en tant de points les idées, s'en tire de manière plus galante et plus habile. Il s'honore en rendant justice aux mérites de son censeur et à l'inspiration de l'œuvre. Mais il n'arrivera jamais à faire accepter par un historien la primauté du témoignage littéraire, pas plus que par ceux qui, sans être historiens, admettent les disciplines de l'histoire.

J'aurai la sincérité d'avouer qu'avant de lire Norton Cru, je ne faisais aucun partage, ou presque, entre la valeur testimoniale moyenne des romans et des carnets de route. Tous les romans ne me paraissaient pas véridiques : certains me paraissaient effrontément truqués, d'autres me plaisaient, me persuadaient. Sur quoi fondais-je mes jugements? Sur une expérience personnelle, assurément courte, et sur la conviction intime que tout ce qui contribuait à discréditer le bellicisme était bon. Je garde encore cette conviction, mais à la lumière des témoignages que m'a fait connaître le livre de Norton Cru, je vois que la vérité seule peut y contribuer efficacement.

Dans ses *Souvenirs sur les Croix de bois* parus aux *Nouvelles Littéraires* en 1928, Dorgelès nous déclare : « J'ai incorporé dans un récit imaginaire des éclats de vérité. Ce n'est pas du roman, ce ne sont pas des choses *vues* : c'est de la réalité recréée. Pas un instant je n'ai songé à tenir le journal de mon régiment. J'avais une ambition plus haute : ne pas raconter *ma* guerre, mais *la* guerre. Partout, j'ai déformé, imaginé, refondu, et il s'est fait dans mon esprit un si tragique alliage que je ne saurais plus reconnaître aujourd'hui la fiction de la réalité. »

Le public non plus ne le saurait, et c'est là qu'est tout le malheur. La littérature est puissante. Les hommes préfèrent l'imagination à l'observation, la fable à la vérité. « Il est incontestable », dit très bien Jolinon, « que le rayonnement des récits romancés l'emporte dix fois, dès

urd'hui, et l'emportera de plus en plus, jusqu'à la pro-
ne, pour des raisons évidemment discutables, aux
: de la masse comme aux yeux de l'élite. »
ais il y a beaucoup à répondre sur l'influence pacifiste
acifiante de ces récits. Jusqu'ici la littérature, ou bien
rifié, embelli le carnage, dans ses poésies, ses drames,
omans, ses légendes, et ainsi fomenté la guerre par
ychose de l'héroïsme ; ou bien, lorsqu'elle a stigmatisé
ierre, lorsqu'elle l'a peinte en noir ou en rouge vif,
n'a fait qu'amuser les curieux, ou fournir des argu-
ts et des occasions de démentis faciles aux adversaires
t paix, ou même aggraver les abus de la guerre.
. Norton Cru attribue à Maupassant et à Zola, qui ont
nnié les Français de 1870, une part de responsabilité
les atrocités d'août 1914. Aujourd'hui, les romans de
iur, en calomniant à leur tour les Allemands, en éta-
à plaisir des scènes de bestialité sanguinaire, entre-
ient la haine et la soif de « revanche » parmi des
inqueurs » ! Que font encore, par exemple, les furi-
les calembredaines d'un Paul Adam, sinon exalter les
ités de l'assassinat collectif? Nous avons vu des écri-
s demander le succès aux plus vils instincts des foules,
oiter leur appétit de sensationnel et de macabre,
ter des musées d'horreurs anatomiques, jouer du
vre à la perfection, faire de nos morts un jeu de mas-
e et une baraque foraine de notre nécropole de la
re. A quoi aboutit donc cette littérature, qu'auraient
ifiée d'obscène ces nobles esprits d'autrefois qui frap-
nt d'une même réprobation la hideur et la turpitude?
n'inspire même pas aux gens une juste horreur de la
re, qui ne serait que l'horreur de l'homicide ; elle leur
ure un plaisir d'*art* qui n'est qu'une délectation de
sme. Même quand il garde la modération, le roman-
transporte son lecteur dans un domaine irréel, il le

divertit plus qu'il ne l'indigne et l'instruit, il ne change les âmes, ne touche pas les volontés. L'historien y p viendra-t-il mieux? Dieu le veuille.

Jolinon m'exprimait la crainte que le livre de Nor Cru, en divisant les témoins, ne divisât l'opinion et, con son propos même, ne nuisît au pacifisme. Je n'en cr rien. Norton Cru fera plus de bien à ceux qu'il loue de tort à ceux qu'il blâme. Son livre ne coupera pas vogue des romanciers, il attirera l'attention sur eux apprendra même au public une nouvelle manière de lire. Mais, puisque de l'avis même de Jolinon, « la vé sur la guerre doit ressortir de l'ensemble des témoig ges, » ce livre aura servi à mettre en lumière des tém gnages jusqu'alors ignorés. Je ne dis point à leur va des succès de vente, à leur conquérir la gloire et la tune, — la fonction de témoin est gratuite, — mais à sauver de l'oubli, de l'anéantissement qui les guettait

C'est sans doute à Norton Cru que je devrai de pou lire enfin et posséder dans ma bibliothèque l'admira *Nous autres à Vauquois* d'André Pézard, paru en 191 la Renaissance du Livre, épuisé depuis longtemps, qu'on se refusait à réimprimer malgré les demandes quentes. Je ne pouvais pourtant pas faire comme amateur enthousiaste qui alla, paraît-il, jusqu'à le chi à un cabinet de lecture, en en remboursant le prix hon tement, comme s'il l'avait perdu.

C'est Norton Cru qui m'a fait découvrir Pézard, et il rappelé encore, qu'à cinq ans de là, dans une clinique ma petite ville, je faisais la connaissance du peintre Va Barbey. J'ignorais, comme tout le monde au reste, q fût l'auteur de *Soixante jours de guerre*, *Journal d'un f tassin*, paru chez Georges Baranger, en 1917. On lui pr mon *Humaniste,* qu'il ignorait de son côté; il m'en pa fort intelligemment, mais ne me dit mot de son livre, d

il ne devait faire, j'imagine, aucun cas. Puis, je trouvai, tout près de chez moi, inspecteur primaire à Montceau-les-Mines, André Maillet, auteur de *Sous le fouet du Destin* (Perrin 1919), que Norton Cru met « au rang des tout meilleurs écrivains de la guerre, le premier parmi les simples soldats ». C'est à Montceau de même qu'était inspecteur M. Jean Marot, dont *Première rencontre avec...* fut édité en 1926 à Chalon-sur-Saône.

Malgré tous ces voisinages, je n'avais jamais rencontré Jean Marot. A la différence des littérateurs, les témoins ne se rencontrent pas, ne se connaissent pas, — ils ne se connaissent pas eux-mêmes (1).

PAUL CAZIN.

(1) Une prochaine livraison de la revue donnera la seconde partie de cette étude consacrée à *La Genèse de « L'Humaniste »*.

Sous le signe du mépris

La vie bruyante et pitoyable d'Eugène Jacquot (de Mirecourt)

Écrivain? disons qu'il fit des livres. Journaliste? non. Publiciste : ce vocable vague et singulier convient seul, mais convient fort bien à cette espèce de martyr de la publicité que fut Eugène de Mirecourt (Jacquot, pour sa famille et pour ses ennemis).

Mirecourt? vous n'avez pas cinq minutes de votre vie flâné sur les quais sans rencontrer une au moins de ces petites brochures jaunes : *Les Contemporains*. Il s'en est répandu des quantités, et aujourd'hui encore, elles ne sont pas toutes détruites ni résorbées dans les bibliothèques. C'est cette grande diffusion qui a gardé une espèce de célébrité au nom de leur auteur, en même temps que les violentes querelles qu'ont soulevées ces minces brochures. Eugène de Mirecourt a excité plus que des haines, des mépris, dont quelques-uns l'ont poursuivi par-delà la tombe. La tombe? au moins avait-il rêvé d'y dormir en paix. Il est mort voici cinquante ans, le 13 février 1880, il est mort missionnaire de la congrégation des Frères de Ploërmel, à Haïti. Ce vieil homme, — il était né en 1812, — s'était fait religieux à plus de soixante ans. Les journaux rejetaient sa plume méprisée, et il avait de cette

manière fait sa preuve du sang. Nous sommes de ceux qu'une telle mort incite à l'indulgence ; une âme capable de sacrifice vivait donc chez ce malheureux ; et l'on peut se demander, sans lui faire grâce d'aucune de ses fautes, ce que dirait contre lui une exacte justice.

***

Point de talent, ou presque. Tout bonnement une verve grossière. Il faut s'entendre sur ce point et ne pas s'imaginer que nous conseillons d'aller lire les œuvres de Mirecourt. Elles ne méritent pas de surnager. Beaucoup ne sont que des besognes de librairie. Eugène Jacquot avait besoin de gagner sa vie, hélas, comme tant de lamentables écrivains du XIX[e] siècle. Après de vagues études au séminaire, il s'était improvisé maître de pension à Chartres. Ce n'était pas sa vocation. Il vint à Paris, voulut écrire, commença par un ouvrage d'histoire sur sa Lorraine natale, et continua par des romans selon le ton de l'époque. On lui a beaucoup reproché des *Confessions de Marion Delorme* (1848) et des *Mémoires de Ninon de Lenclos* (1852), dont il se donnait comme l'éditeur, alors qu'il les avait écrits (plus ou moins aidé par des nègres, dont Henri Rochefort prétendit être). Mirecourt a expliqué, pour se défendre, qu'il avait consenti à ces besognes pour détourner le libraire d'employer des gens qui eussent fait des ouvrages pornographiques. Même si cela était vrai, Mirecourt a eu bien tort d'attacher son nom à de pareils livres. On le lui a fait payer si cher, en reproches et en sarcasmes durant toute sa vie, que nous pouvons lui pardonner ce qu'il n'aurait pas dû se pardonner à lui-même.

Son nom : son nom de Mirecourt. Dieu, qu'on le lui a reproché aussi, d'avoir pris le nom de Mirecourt, qui était celui de sa ville natale ! Ces espèces d'anoblissement, ces

petits stratagèmes sont monnaie courante dans la littérature. Pour tous les autres, ça n'a jamais provoqué beaucoup plus que des sourires un peu moqueurs. Au seul Mirecourt, on en a fait une tache d'infamie. Pourquoi?

Notez qu'il ne trompait personne. Il s'est expliqué là-dessus fort congrûment. L'une de ses premières nouvelles (1841) s'intitule : *Les inconvénients d'un vilain nom.* Il s'était imaginé que le nom d'Eugène Jacquot ne lui permettrait pas d'atteindre la renommée. Il y en a de plus ridicules, ripostaient ses ennemis qui pouvaient citer Louis Lurine, entre autres. En effet. Mais le cas n'était pas pendable.

Tout au plus, cela prêtait-il à un peu d'esprit, ce que sut saisir Dumas père quand il fut attaqué par Mirecourt : « — As-tu déjeuné, Jacquot? » riposta-t-il. Seulement il se trouvait que non, Jacquot n'avait pas déjeuné, — alors qu'il pouvait se penser en droit de le faire, sans laisser M. Dumas manger toute la brioche. Arrêtons-nous à cette affaire, dont découlèrent tous les malheurs de Jacquot (de Mirecourt).

*
* *

C'était en 1845; le grand Dumas était dans toute sa gloire. Il publiait romans sur romans, et ne refusait rien aux journaux ni aux éditeurs. Certes, il travaillait beaucoup, mais il faisait travailler plus encore. Comment agir d'autre façon, puisque la machine à composer des romans n'était pas inventée? Le public voulait du Dumas, on lui donnait du Dumas. Les jeunes écrivains, n'arrivant pas à placer leur prose parce que Dumas envahissait tout, l'apportaient au Maître. Le Maître était accueillant, paternel. Il rendait service à son jeune confrère en adoptant son œuvre. Parfois il la revisait. D'autres fois il ne la lisait pas même. Il signait. Le journal, l'éditeur, le public, étaient

ents. Le jeune auteur aussi, qui voyait sa prose lue
ement, et qui, quand il était habile, en touchait quel-
argent. Quant à Dumas, il régnait, rayonnait, encais-

ıut-il croire que, dans l'armée de nègres du bon
ıas, il n'y avait pas de place pour tout le monde? Ou
:court céda-t-il à un mouvement d'indignation légi-
, à un souci d'honnêteté? Fut-il exaspéré de se voir,
me ses jeunes confrères, rebutés par Girardin, grand
ommateur de feuilletons dans sa presse, et qui, cyni-
nent, préférait la littérature contrôlée par Dumas?
re homme ne cherchait-il pas plutôt le remède à un
ble état de choses que le scandale, puisqu'il commença
adresser à la Société des gens de lettres un *Mémoire*
ret? La démarche n'eut aucune suite. Dumas l'étouffa
peine. Un timide eût compris la leçon, et se fût gardé
sister. Mirecourt n'était pas timide, et il lança une
:hure vengeresse : *Fabrique de romans. Maison*
wandre Dumas et Cie (1845).
ans cet « écrit spirituel et vrai », selon Quérard, et
l'on peut cependant qualifier de pamphlet, — car met-
s qu'il exagérait, mêlait le vrai et le faux, chargeait par
e passion sa thèse, — Mirecourt dénonçait et nommait
ıègres de Dumas, ceux que l'on connaissait, ceux que
soupçonnait, et d'autres qu'on ignorait : Auguste
quet, Fiorentino, H. Auger, Félicien Mallefille, Paul
ırice, Couailhac, etc. Mallefille, désigné comme l'auteur
Georges, s'offensa (1), envoya des témoins à Mirecourt,
interrogea : « — Êtes-vous l'auteur?... » L'autre vou-
continuer à se fâcher, mais ne pouvait démentir.

) Hippolyte Auger, au contraire, s'avoua sans vergogne l'auteur
Fernande. « Il faut que je vive », écrivait-il à l'éditeur de Mire-
t.

Maquet, le principal collaborateur de Dumas, se ran
vaillamment aux côtés de son maître et patron. Mais
nier, lui non plus. Au reste, ne devait-il pas, douze
après, rendre publique sa collaboration masquée, en in
tant à Dumas un procès où il apporta des preuves dé
ves? Le tribunal constata les faits de négrerie, et a
intelligemment, ma foi, alloua à Maquet des dédomm
ments pécuniers, sans l'autoriser à signer les œuvres
revendiquait (1).

Nous n'en étions pas là en 1845, et Mirecourt de
s'en apercevoir. Dumas fit front avec l'audace que lui
naient ensemble son espèce de génie et sa situa
acquise. Il commença par retourner auprès de la Soc
des gens de lettres, dont Mirecourt était membre con
lui. Il ne niait pas les faits, qui étaient patents. Il soute
que l'association en matière littéraire était légitime,
puisque les journaux, les éditeurs avaient fait grâce à
de bonnes affaires, que le public était content, que
collaborateur ne se plaignait pas, personne n'avait ri
dire. Il demandait donc, dans cette plainte incroyabl
ton, à la Société des gens de lettres de venger son honn
et ses intérêts.

« ... Tu la troubles, dit cette bête cruelle. » Mirec
eut beau jeu à répondre que la collaboration littér
était légitime à condition d'être avouée, que Sc
notamment, dont on alléguait l'exemple, nommait ses
laborateurs et faisait leur fortune; que le public,
content qu'il pouvait être, était dupé puisqu'il lisait
Dumas-Maquet sans être averti que ce n'était pas
Dumas pur; et enfin, ce qui aurait dû porter dans

(1) Cf. *Histoire d'une collaboration, Alex. Dumas et Aug. Ma*
par M. Gustave Simon (Crès, 1919). L'ouvrage est trop favorab
Maquet, mais il est concluant.

association professionnelle, que les confrères étaient lésés, puisque la production Dumas et Cie leur barrait le chemin. On lui donna tort quand même. La Société des gens de lettres lui infligea un « blâme très sévère ».

Il y a plus fort. Dumas annonçait qu'il allait intenter un procès correctionnel. Mirecourt fit observer que, dans ce cas, la Société des gens de lettres devenait l'auxiliaire de cette poursuite. C'était aller un peu loin. Le Comité décida qu'on délivrerait à Dumas une copie de la décision, mais à la condition d'honneur de n'en pas faire usage en justice. Or, l'auteur, avec Maquet, des *Trois Mousquetaires*, fit le procès et produisit la décision, malgré les réserves qu'elle comportait; quand Mirecourt, alléguant le fait, demanda à être déchargé de son blâme, le comité des gens de lettres décida qu'il n'y avait lieu à délibérer (1).

Voilà tout de même, peut-on dire, ce que l'on ne verrait plus aujourd'hui à la Société que préside M. Pierre Benoît! Devant cela, que fit le tribunal correctionnel? Il condamna Mirecourt à quinze jours de prison et à l'amende. Et voilà notre pamphlétaire pourvu d'un solide renom de repris de justice.

On nous laisse entendre qu'il aurait facilement obtenu sa grâce : il eut la coquetterie de faire sa prison, d'où il adressa quelques lettres piquantes à M. Alexandre Dumas :

(1) *Histoire de la Société des gens de lettres*, par Édouard Montagne, Paris, Beswillwald; s. d. (1888). Cependant, Charles Monselet, qui reproche à Mirecourt d'avoir été trop « arrogant pour le peu de talent qu'il avait », dit : « Il était bien vu au Comité de la Société des gens de lettres dont il faisait partie » (*Mes souvenirs littéraires*, p. 195). C'est donc bien l'influence de Dumas qui l'emportait. Monselet, peu flatteur pour *Jacquot* (ainsi s'intitule son chapitre), nous donne son portrait physique : « Il avait trente ans environ, de taille élancée, les cheveux noirs, le nez de François Ier; vêtu correctement, même élégamment, l'air un peu altier par intervalles, et malgré cela, un entregent naturel, qui lui avait valu des relations nombreuses à tous les étages de la société. »

Le mie Prigioni. Il y plaisantait son vainqueur, dont il pensait que la vérité aurait raison. Hélas ! le pauvre ne savait pas quel boulet il traînerait sa vie entière.

Observons que si la fameuse loi Barthou sur les réhabilitations littéraires doit jouer, c'est bien le cas ! Aucune erreur judiciaire n'est plus patente, certaine, et prouvée même par autorité de justice !

*
* *

Maintenant Mirecourt est connu. Il a établi sa réputation d'empêcheur de danser en rond. Il dut être un peu grisé, et démoralisé par la double injustice qu'il avait subie, par cette consécration officielle et professionnelle du truquage. Il continue ses besognes, fait jouer un drame à la Comédie-Française et brusquement, en 1854, se trouve lancé dans la bagarre des *Contemporains*. M. de Loménie avait publié, de 1840 à 1847, sa *Galerie des Contemporains Illustres*, « par un homme de rien ». L'expérience avait réussi, et pouvait donc être reprise. Qui en eut l'idée ? un éditeur ? c'est probable. L'un des biographes de Mirecourt, Théophile Deschamps, l'impute à l'éditeur Gabriel Roux, qui ne voulut en être d'ailleurs que le bailleur de fonds. Les premières brochures sortirent chez Sartorius, et peu de temps après chez Gustave Havard. Il y en eut plus tard une autre série chez Achille Faure, car, avec des intermittences, cette publication devait durer près de quinze ans.

Mirecourt n'avait pas le talent de Loménie. Cette faiblesse ne se rachetait pas par le caractère. Son cerveau s'était industrialisé. Il ne pouvait se contenter d'écrire une œuvre estimable (il n'aurait pas su l'écrire, en outre !). Il cherchait le bruit, le gros succès. Peu capable d'étudier et d'analyser une œuvre littéraire, de tracer des physionomies

)rales, il allait se rattraper sur l'homme, et sur sa vie
:érieure. On lui jette la pierre : mais cela correspondait
ne curiosité du moment. Sainte-Beuve s'informait de
même façon. Mais Sainte-Beuve savait ce qu'il fallait
e, ce qu'il convenait d'insinuer, ce qu'il valait mieux
erver aux « poisons ». Mirecourt n'avait pas un pinceau
in. C'était, comparé à Sainte-Beuve, un balai de bou-
u. Et puis, ce naïf, que n'avait pas instruit l'expérience,
)yait qu'il faut dire tout ce qu'on peut savoir. Grande
'eur, quand ce ne serait que par la difficulté de contrô-
ce que l'on sait.

Bref, il se lança dans ses biographies, comme un paysan
Danube qui a ramassé à Paris tout ce qui peut traîner
qui l'exhibe. A ces petites brochures, on peut reprocher
; inexactitudes ; mais il y en a partout, et Vapereau n'en
pas exempt ; un manque de finesse, qui va parfois jus-
'à la grossièreté ; un défaut de perspective entre de gros
menus faits ; enfin l'emploi d'anecdotes apocryphes, de
; anecdotes qui nourrissent les conversations et que per-
ne n'imprime, même si on les croit vraies. Mirecourt
nsait qu'il y avait avantage à les faire connaître. Au
and jour, leur fausseté éclatait.

Il se mit ainsi de vilaines affaires sur les bras. Il y eut
; procès, les uns justifiés, les autres moins. Émile de
rardin le poursuivit parce qu'il avait révélé sa naissance
:gitime ; mais tout le monde le savait, puisqu'il en avait
: question dans un débat public à la chambre des pairs
1847 (1). Évidemment la chose était mal dite. Mire-
ırt blessait son biographié en y mettant de gros doigts.

1) Girardin avait obtenu de Guizot la promesse de la pairie pour
ı père, mais il suspendait l'effet de cette promesse jusqu'à ce que
soit acquise une reconnaissance et une donation qu'il n'obtenait
de très bon gré. Joseph d'Arnay, *Indiscrétions parisiennes*, Cal-
nn, 1885.

Louis Veuillot ne fit pas de procès, mais il se plaigni amèrement. Mirecourt lui reprochait ses violences ; il l traitait de singulier chrétien ; il lui imputait des colère impies et l'amour de l'injure : « Celui-ci, concluait-il, n'es point un agneau ; c'est un loup. » Il racontait son enfanc à Bercy, et disait que sa mère était une « sorte de madam Grégoire ». C'est ce dernier trait surtout qui blessa pro fondément Veuillot. Ses adversaires libéraux goûtaient for la brochure de Mirecourt. Léon Lavedan la reproduisit e feuilleton dans *Le Moniteur du Loiret*. Sur la plainte d Veuillot, Mgr Dupanloup fit interrompre la publicatio mais la victime ne goûta point cette charité : « le plu amer est passé », écrivit Veuillot à Léon Lavedan. C'étai le passage relatif à sa mère.

Assurément la brochure est vilaine de ton. Elle est d'un basse pensée, ce qui explique que Veuillot, l'homme le plu insulté du siècle, y ait été sensible. Pas plus que de raiso d'ailleurs. « L'auteur de ce pamphlet, écrivait-il à un pr tre en 1856, est un malheureux nommé Jacquot, qui n' pas d'autre moyen de gagner sa vie, et qui ne la gagner pas longtemps par ce moyen. Il faut prier Dieu pour qu' réfléchisse quand il mourra de faim. C'est un échappé d séminaire, qui pourra se reconnaitre au dernier moment. En fait, plus tard, Mirecourt demanda pardon à Loui Veuillot, qui inséra de ses articles dans *L'Univers*.

Tant qu'il s'en prenait à des gens de lettres, après tou le biographe s'en tirait. Il eut l'imprudence de s'attaque à de plus corsaires, et autrement méchants. Le financie Mirès était alors dans toute sa puissance. Il régnait su l'empire de l'argent. Mirecourt eut la fâcheuse idée de l traiter de « cabotin financier, d'écorce de Turcaret », e reprenant à son compte certaines accusations de Proudho contre *la Haute Pègre*. Mirès ne badinait ni avec l'honneu ni avec l'argent. Il fit condamner Mirecourt : prison

ende, dommages-intérêts. *Les Contemporains* en furent asés. Leur auteur dut prendre la fuite et se réfugier en ssie. C'était en 1857. Deux ans après, Mirès s'écroulait, naissait la prison à son tour. Comme pour Dumas, recourt avait eu raison trop tôt.

***

Pour « se reconnaître », l'échappé de séminaire si durent qualifié par Veuillot ne devait pas attendre le der- er moment.

En 1859, il revient aux pratiques chrétiennes. « Depuis s, dit-il, je n'ai pas écrit une seule ligne ni pour le man ni pour le théâtre. » O sévérité réclamée par Mau- ac ! mais Raymond Brucker avait agi déjà de cette façon. Par un effet de sa conversion, Mirecourt refait sa bio- aphie de Veuillot. Il multiplie de grosses brochures en ponse aux attaques contre l'Église. Contre Victor Hugo, lance *Les vrais Misérables*. A propos du *Fils de Giboyer*, publie *Le petit-fils de Pigault-Lebrun*. Il combat une rie d'incroyants dans *La queue de Voltaire*. Le tout une bonne intention, mais qui reste d'une apologétique e carrefour. Cela s'apparente à cette littérature prétendue opulaire, dont les catholiques ont abusé au XIX^e^ siècle. 'est mauvais, mais pas davantage que la production pa- allèle d'en face. Aucune idée ne peut se vanter de n'être éfendue que par de grands esprits.

Mirecourt rêvait mieux, et pour se préparer à de grands avaux apologétiques, il va faire une retraite chez les ominicains de Nancy, où il a à sa disposition la biblio- ièque de Lacordaire. Il recommence ses *Contemporains*, on sans aventures financières désagréables. 1870 arrive ; fait campagne avec les francs-tireurs des Vosges.

Puis le régime nouveau semble le placer au rang des

personnages périmés. Il ne peut reprendre ses affaires de librairie. En 1872, il crée un journal légitimiste à Saumur qu'il doit abandonner. En 1873, il est à Nantes, et il écrit sous le masque à *L'Espérance du Peuple*, journal légitimiste. Mais ses adversaires bonapartistes ont su bientôt à qui ils avaient affaire. Ernest Merson publie dans *L'Union Bretonne* un article cruel où l'on disait : « La cause royale est assez grande pour qu'on lui épargne la douleur d'être ostensiblement servie par des plumes inavouables. » Sur l'interrogation de Mirecourt, Merson évoqua *Les Confessions de Marion-Delorme*, et vaguement tout le passé d'un écrivain considéré comme infâme. Il est visible que Merson s'était lancé dans ses attaques non sur des faits précis à sa connaissance, mais sur la mauvaise réputation de Mirecourt. Qu'est-ce qu'il avait fait? on ne savait guère. Mais évidemment pas grand'chose de bien, puisque tout le monde dit.....

« Tout le monde dit..... » : n'est-ce pas la formule exacte de la calomnie, la calomnie tant maudite avec Beaumarchais et si souvent tolérée, utilisée, quand elle est arrivée à cet état vague et dilué qui la rend irréfutable? *La Calomnie*, ce fut le titre que Mirecourt donna à une nouvelle brochure (devenue très rare) : « *La Calomnie*, simples notes pour mes lecteurs, avec une notice autobiographique »; elle parut à Nantes, chez le libraire Libaros. Elle s'ouvre par une photographie, entourée de scènes où l'on voit Mirecourt en justicier, chassant de son fouet Alexandre Dumas et quelques industriels littéraires, Mirecourt brûlant ses romans, Mirecourt à Nancy chez les moines, etc. C'est d'une vanité un peu naïve. Dernier sursaut du vieil homme de lettres.

L'affaire en effet se termina par un procès à la requête de Mirecourt devant le tribunal correctionnel de Nantes. Ernest Merson eut recours au dossier d'Émile de Girar-

din (1), qui lui envoya tout ce qu'on avait pu ramasser d'armes contre l'auteur des *Contemporains* à Paris depuis quarante ans. Un homme déjà accablé par sa réputation devait succomber. On remarquera que ces dossiers d'Émile de Girardin avaient excité les mêmes indignations que les biographies de Mirecourt. Ernest Legouvé a fait jouer une comédie en un acte, *Le Pamphlet*, écrite en 1848, où les ennemis de Mirecourt croyaient le reconnaître, alors que dans la préface de son *Théâtre complet* Legouvé déclare qu'il s'en prenait à Girardin, et dit pourquoi. Mais Mirecourt apprit à son dam que quand on n'est pas très pur, il faut être puissant.

*
* *

Après cette effroyable épreuve de Nantes, l'homme sentit qu'où il irait, et quoi qu'il pût faire, on l'écraserait sous ce bloc de boue inexorablement attaché à son nom. A quoi bon des explications claires? Il avait, dans *La Calomnie*, exposé sa vie année par année, appuyant chaque fait de pièces justificatives déposées chez un notaire et qu'il offrait de communiquer. Personne ne voulait admettre que la vérité fût la vérité. L'opinion publique, en attachant au nom de Mirecourt la tare d'infamie, estimait n'avoir pu se tromper.

Par ailleurs, le malheureux avait eu ses croix. Son fils, officier d'infanterie, était mort en 1866. Il avait perdu sa femme en 1871. De ses deux filles, l'une s'était faite religieuse. L'autre, mariée, entra au théâtre et mourut prématurément. Sa vieillesse ainsi était solitaire, et il se voyait refuser sa dernière consolation : servir, — car il

(1) Le même qu'il avait rencontré devant lui en 1847 dans l'affaire Alexandre Dumas!

voulait servir, quel que fût son piètre talent, — la cause qu'il aimait.

Alors il eut le geste décisif. Il s'évada de ce monde qui le repoussait. Il s'évada par en haut. Il alla vers Celui qui ne rejette personne. En 1875, il entra dans la Congrégation des Frères de l'Instruction chrétienne (frères de Lamennais) de Ploërmel. Ordonné prêtre l'année suivante, il fut envoyé en Haïti. C'est là qu'il mourut, le 13 février 1880. Les Frères de Ploërmel, qui ont dû se réfugier depuis la loi de 1901 dans l'île de Jersey où ils sont encore, ont bien voulu nous communiquer cet extrait des chroniques de la congrégation, à la date d'avril 1880 :

« Nous lisons dans le Bulletin religieux d'Haïti : Port-au-Prince. — « Le 13 février, à 11 h. du soir, M. l'abbé Eugène de Mirecourt a « succombé, en 48 heures, à l'archevêché, à une attaque d'apoplexie, « dans sa 68e année. Ce vénérable vieillard, qui, depuis plus de « 15 ans, avait consacré sa plume et son talent au service de l'Eglise, « était venu en Haïti, le 13 octobre 1876, dans l'intention de se ren- « dre utile à la mission. Nous le recommandons aux prières des « fidèles. »

« Nous aussi, nous nous faisons un devoir de le recommander par la présente Chronique (avril 1880) aux prières de tout l'Institut.

« C'est en quittant Ploërmel, où il venait d'écrire la *Vie populaire* de notre vénéré Père, que M. de Mirecourt s'embarqua pour Haïti. Mgr Guilloux, en le recevant dans sa mission, lui confia la rédaction de travaux importants.

« M. de Mirecourt fut un travailleur comme il y en a peu. Il a écrit dans sa vie d'homme de lettres « la matière de 80 volumes « in-8 ». C'est de lui-même que nous tenons cette parole. Dans ses premiers écrits, il y a de nombreux ouvrages qu'il a regrettés, désavoués, ou refaits depuis, comme a fait M. Paul Féval. Sa carrière littéraire a été très accidentée. Nous n'avons point à nous en occuper ici. Nous dirons seulement que, depuis qu'il s'était donné à Dieu, M. Eugène de Mirecourt, — dont le véritable nom était Charles Jacquot, de Mirecourt (Vosges), — ne s'était point donné à moitié. Il ne reculait devant aucun sacrifice, et son bonheur eût été, il nous l'a dit maintes fois, de mourir dans l'obscurité sous l'humble habit des Frères de l'Instruction Chrétienne. C'était son intention en venant

Ploërmel en 1875. Le bon Dieu arrangea les choses autrement. Il st mort sur cette terre lointaine d'Haïti, au moment où il songeait revenir en France et à préparer une nouvelle édition de sa Biogra-hie de M. de la Mennais. »

Que pourrions-nous ajouter à ce témoignage émouvant, manant de religieux qui, tous les jours pendant des nnées, ont vu de près l'ancien écrivain ? Vraiment, cet omme qui « ne s'était pas donné à moitié », qui « ne eculait devant aucun sacrifice », avait-il l'âme si basse ue lui a prêtée une opinion impitoyable ? Encore une ois nous ne voulons pas faire l'apologie de Mirecourt, et ous ne croyons pas qu'il ait été irréprochable. Mais on a e sentiment, à considérer sa vie, d'une bien grande injus-ce. Et puisqu'on déclame tant contre Basile, ne fallait-il as montrer la figure d'une de ses plus authentiques vic-imes ?

Jean Morienval.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Les sommets de M. Émile Baumann

On prend volontiers pour une invite à considérer l'ensemble de son œuvre la publication de pages choisies que M. Émile Baumann vient de faire sous le titre : *Les douze Collines* (1). Aussi bien, après tantôt vingt-cinq ans, cette œuvre se présente comme un monument qu'on peut ne pas admirer sans réserves, mais qui doit compter dans l'histoire littéraire. Elle a été lentement et courageusement réalisée, sans rien céder jamais à la mode ou au caprice du public. Elle enferme le sérieux probe d'une solide conviction, le sublime de pensées incontestablement très hautes, un don d'écrire et de faire vivre qui, quoi qu'on dise, est d'un vrai romancier.

Romancier? M. Émile Baumann n'est-il pas autre chose? Les écrivains de notre temps font généralement « tout ce qui concerne leur état ». S'ils écrivent des romans, ils consentent à d'autres œuvres. Chez Bourget, chez Bordeaux, les romans demeurent le principal, ce qui compte le plus. Pour Émile Baumann (il a d'ailleurs beaucoup moins publié), on a la sensation que tous ses livres comptent. Aussi bien a-t-il retenu dans *Les douze collines* sa première œuvre, *Les grandes formes de la musique*, *Trois villes saintes*, *L'anneau d'or des grands mystiques*, *Saint Paul*, *Intermèdes* et *Mon frère le Dominicain*. Je pense que c'est à cause de leur récente publication qu'on n'y trouve pas représentés *Les Chartreux*, *Bossuet*, ni, parmi les romans, *Le signe sur les mains*.

(1) Bernard Grasset, éditeur, 15 fr.

Le public est assurément de notre avis, qui lit ces ouvrages d'histoire et de doctrine avec le même empressement que les romans, car Baumann, ne nous y trompons pas, a de nombreux lecteurs, et fidèles. Si âpre et si dur qu'il soit, il sait acquérir l'audience, et il ne lâche pas ceux qu'il a une fois gagnés.

Pourtant, quand nous pensons à lui, nous évoquons tous le romancier. Pour aujourd'hui (car l'avenir changera peut-être les choses), ce sont les romans qui commandent l'ensemble de son œuvre. Il y a là la conséquence d'un fait général : les hommes de ce temps préfèrent qu'on leur parle des hommes plutôt que des idées. Et le fait particulier que Baumann nous a dans ses romans plus qu'ailleurs livré sa conception du monde. Je ne dirai pas : qu'il s'est exprimé, car la personnalité de Baumann, pourtant si fortement accentuée, s'est effacée singulièrement sous les réalités qu'il présentait.

Il lui fallait cette abnégation pour que son œuvre fût ce qu'elle est : sans complaisance aux faiblesses de l'homme. Baumann est né en 1868. Quand il arrive à l'âge de voir le monde, on est en plein naturalisme. On aime les réalités jusqu'à n'en vouloir connaître que de palpables. L'art a trouvé de nouveaux éléments de passion dans les vérités sombres et basses d'un pessimisme exaspéré.

Émile Baumann est catholique. Il ne conçoit pas l'univers en dehors de la Révélation. S'il confronte les peintures réalistes avec ce qu'il sait, il reconnaîtra que leur âpre tristesse en est vraie, mais qu'il y manque tout ce qui donne une signification aux choses humaines, la connaissance de notre origine et de notre fin. Nous sommes des êtres de nature et de surnature : et le tragique de nos actes ne vient pas tant de nos actes mêmes, que des violences qu'ils font subir à Dieu, à Dieu qui est le Bien.

Toute l'œuvre de Baumann respire cette idée que le Mal, où qu'il se produise, a de vastes conséquences, souvent indirectes et lointaines, toujours positives. Ses romans ne nous disent pas, comme le font arbitrairement

ceux de Bourget : « Quiconque a failli sera puni, à cause de cette faute. » Il n'a pas oublié que Barbey d'Aurevilly a écrit *Le bonheur dans le crime*. Mais il professe que le mal est le mal et devra se payer quelque part. L'immense solidarité humaine lui paraît aller jusque-là. Thèse hardie à soutenir dans des romans, et qui exigeait pour être seulement tolérée, une réelle valeur d'art.

Le pessimisme de M. Émile Baumann, qui s'appuie sur une science théologique incontestable, ainsi que l'a reconnu M. l'abbé Calvet, n'est pas sans quelque excès. L'infériorité du roman en soi est qu'il ne peut donner qu'une vue fragmentée du monde, et ainsi ne refléter qu'une fraction de la vérité totale. On a fait à l'auteur de *Le fer sur l'enclume* des reproches qui lui ont été sensibles sur la prétendue immoralité de son œuvre. Reproches inconsciemment injustes, et d'une pénible ingratitude. Ceux qui les faisaient, pensaient exiger de M. Baumann ces romans apologétiques, où l'on dépeint la société telle qu'elle devrait être, dans l'espoir que les lecteurs prendront modèle. C'est d'un art un peu simplet, fort contestable. Et pourtant... Il peut y avoir de nombreuses formules de roman catholique. La plus idéaliste s'inspirera, si elle veut, de la réalité : voyez par exemple le beau groupe, chrétien, que nous retrace M. l'abbé Barthès dans sa récente *Vie d'Eugénie de Guérin*.

Mais il était légitime à M. Émile Baumann de préférer la vérité, non moins réelle, hélas ! de la faute. Ses personnages sont de préférence des croyants, des pratiquants, même des mystiques, et cependant des faibles et des pécheurs. Le drame de leur vie, qui est aussi leur salut, c'est la chute. Chute d'autant plus coupable qu'ils sont des fidèles, — on dirait plus exactement des prédestinés (car telle nous semble la pensée de l'auteur de *Job*) ; ces âmes appelées à une noblesse plus haute semblent comme des paratonnerres qui attirent la foudre. Un André Rovère, dans *L'immolé*, type de jeune catholique convaincu et désireux d'apostolat, ne va pas à la tentation, mais il la

reçoit comme une décharge brusque et inattendue qui le terrasse et qui l'abat. C'est parce qu'il a sa part du mal qui se commet sur terre qu'il trouve la force et la volonté des plus hauts sacrifices. Severin Lhostis dans *Le fer sur l'enclume*, quand sa femme regrette de n'avoir point vieilli dans la paix, accepte la faute qu'il a si fatalement commise parce qu'elle l'a élevé au-dessus de lui-même. Dieuzède, le héros si remarquablement vivant de *Job*, ne déplore pas sa faiblesse, qui l'a rendu plus pauvre en esprit. On dirait que M. Baumann se plaît à laisser tomber les fautes sur ces âmes qui sauront guérir et payer plus cher en douleurs consenties ; la faute des autres créatures lui paraît moins importante, comme celle de la femme de *Job*, ou celle d'Éliza Lougrée, de *Le fer sur l'enclume*. Ajoutons que l'œuvre de Baumann ne manque pas de chrétiens parfaits : ils figurent à des rangs secondaires, mais ils sont, et aussi beaux que peuvent le souhaiter les partisans d'un roman idéalisé.

L'idée que le monde n'est qu'un séjour de douleur y est tellement présente, que le héros si pur du *Baptême de Pauline Ardel* n'obtient la conversion de sa fiancée que par sa mort. Lisez *La paix du septième jour*, où les chapitres d'anticipation sont vraiment admirables. M. Baumann ne peut comprendre les pacifistes. Nous n'aurons de paix qu'au-delà du monde. Pourtant ne peut-on, sinon éviter *la* guerre, au moins éloigner *telle* guerre? Du point de vue surnaturel qui est celui de M. Baumann, si une guerre apporte de hautes expiations, n'engendre-t-elle pas d'immenses désordres ? Quelle est la balance ?

Quoi qu'on en décide, c'est l'honneur de M. Baumann que de soulever même dans une brève étude ces grandes questions. Pourquoi n'avons-nous pas encore sur son œuvre le volume qu'elle appelle, où tout cela sera examiné à l'aise? Je souhaite que la publication de *Les douze collines* y décide quelqu'un, qui sera un critique littéraire et quelque chose de plus. Un critique littéraire, parce qu'il ne faut pas oublier l'importance dans la littérature contem-

poraine de l'œuvre de M. Baumann. Pour nous, il est le véritable initiateur du roman catholique, dont Veuillot et Barbey ne sont que les précurseurs. Nous avions eu les romans d'Alfred Poizat, qu'il ne faut pas oublier, mais qui se classent autrement. Baumann est le premier qui, avec armes et bagages, avec foi et dogme, se soit installé dans le domaine littéraire du roman. Si l'on se place au simple point de vue de cet art du roman lui-même, il faut constater qu'Émile Baumann a les dons les plus complets. S'il évoque mal les détails d'une ville, il excelle à en faire comprendre l'atmosphère : Lyon, Le Mans, Toulon, Brest, ont été saisies comme dans leur âme. Il excelle à grouper les personnages, à montrer leur vie d'ensemble, ce que savent si peu faire nos romanciers d'aujourd'hui, qui ne peuvent en raconter qu'un seul. Malgré l'âpreté de ses sujets, il entraîne : il est bon conteur. Il consent aux défauts qui entretiennent la vie du roman. Savants défauts qui ne viennent pas de la seule négligence ! A relire après vingt ans *L'immolé*, on voit que rien n'en a vieilli. *La fosse aux lions*, *Le fer sur l'enclume*, *Pauline Ardel*, se relisent mieux encore qu'ils ne se lisent. *Job le prédestiné*, du simple point de vue de l'art du roman, n'est pas loin d'être une œuvre parfaite, la meilleure, avec *L'immolé*, de M. Baumann. Vraiment, si *Les douze collines* valaient une lettre de candidature à l'Académie française, on s'en féliciterait.

JEAN MORIENVAL.

L'Age du Verre

On a souvent montré l'influence sur l'évolution de l'humanité — sur la civilisation et le développement des connaissances intellectuelles en particulier — des conditions matérielles de la vie, qui elles-mêmes doivent leurs progrès aux

fforts de l'ingéniosité et du savoir humains, de sorte qu'il y là un cycle d'échanges qui est une des formes de l'action éciproque et constante du « physique » et du « moral ».

Il semble toutefois qu'on n'ait jamais mis suffisamment en vidence l'influence de certains facteurs qui paraissent, si on y réfléchit quelque peu, tout à fait primordiaux.

On parle souvent de l'âge de la pierre polie, de la pierre aillée, du bronze, du fer ; on prononce même les noms de *iècles de la vapeur* ou *de l'électricité*. Il semble bien que si on voulait être tout à fait juste, en caractérisant par un ocable du même genre la période moderne, où la civilisation 'étend peu à peu à tous les pays sous tous les climats, on levrait lui donner le nom de *l'âge du verre*.

C'est dans l'architecture que la révolution causée par l'usage du verre a eu son influence la plus évidente, et cependant on chercherait vainement, dans les ouvrages ou manuels l'histoire de l'art, une mention suffisante de cette influence.

On dit souvent que l'architecture gréco-romaine, dont les notifs ont été copiés ou imités de façon plus ou moins préise par les constructeurs modernes depuis la Renaissance usqu'à nos jours, ne convient pas à notre climat, à notre iel brumeux, etc... C'est vrai, mais il y a plus et surtout il y a bien autre chose. Bâtit-on maintenant, sous le ciel de la Grèce ou de l'Italie, comme au temps de Périclès ou d'Auguste? Nullement. Et on a de bonnes raisons pour cela.

En réalité, dans l'architecture grecque ou romaine, comme d'ailleurs dans les architectures antiques en général, tout, depuis la forme générale du plan jusqu'au placement des détails d'ornementation, est commandé par la recherche de la solution d'un problème fondamental : *concilier la possibilité d'un abri aussi efficace que possible contre les intempéries, avec la nécessité de vivre avec un minimum d'air et de lumière*.

Eh bien, sans le moyen qu'apporte le verre à vitres, il n'y a pas, à ce problème, de solution tout à fait satisfaisante. Mais on peut trouver, dans les pays à climat relativement hospitalier — comme les pays « méditerranéens » ou « orientaux » — des sortes de pis-aller qui permettent de braver, sinon le froid et la tempête, du moins la pluie et le vent moyen, en conservant assez d'air et de jour pour que la vie familiale, la vie sociale, la vie intellectuelle, demeurent possibles. Les architectes de l'Antiquité ont déployé des trésors

d'ingéniosité pour améliorer le rendement de ces pis-aller. Que sont les colonnades, les portiques, les *atria*, les cours intérieures, sinon des procédés plus ou moins heureux pour concilier des exigences qui, sans l'aide du verre, sont en toute rigueur inconciliables? Il y aurait des études innombrables à faire sur les sujets qui sont ici *effleurés*. J'en laisse le soin aux architectes et aux historiens de l'Art qui, s'ils adoptent ce point de vue, le trouveront certainement fécond.

Il est à remarquer que les éléments d'architecture empruntés à l'Antiquité, lorsqu'ils ont reparu à la Renaissance, n'ont pas été employés dans leur but primitif mais ont pris une signification purement ornementale : frontons et colonnes ont été répandus à profusion sur des façades verticales planes, produisant des effets assez factices de profondeur, comme des sortes de *bas-reliefs* monumentaux. La forme générale — plan et élévation — des édifices n'a pas changé depuis le Moyen-Age, où est apparue la construction en murs *faits partiellement de vitres*.

L'industrie du verre était, en effet, connue des Anciens, mais les procédés primitifs et pénibles qu'ils employaient ne permettaient d'obtenir que de petits objets, rares et coûteux. On ne songeait pas — du moins d'une façon courante — à en garnir les fenêtres. Ce n'est que plus tard, sous l'influence de Byzance et de Venise, que cette industrie se vulgarisa, se perfectionna, et que ses produits purent être employés, d'abord sous forme d'une mosaïque de petits morceaux juxtaposés (car c'est seulement bien plus tard que l'on fit des « carreaux », qui furent d'abord de bien petits carreaux) à remplir les vides de plus en plus grands que les architectes pratiquaient dans les murs des édifices. Ce mode de construction, appliqué d'abord aux églises et aux palais, se répandit ensuite peu à peu dans les châteaux, les monastères et les maisons particulières, transformant ainsi, non seulement l'architecture, mais les conditions de la vie en général.

En effet, par l'intermédiaire de l'architecture, l'industrie du verre à vitres a eu, sur les conditions de la vie matérielle et surtout de la vie intellectuelle, une influence incalculable. Sans elle la civilisation proprement dite, fille de la recherche intellectuelle désintéressée, n'aurait jamais atteint les régions à climat rigoureux. Sous la pluie, le froid, la neige ou la tempête, il est possible de vivre dans des cavernes, sous des

tentes ou des abris non vitrés, et même des hommes civilisés peuvent retourner à ce genre de vie et s'y adapter pendant des années, comme a montré l'expérience de la dernière guerre; mais on ne peut que bien difficilement y pratiquer les sciences, la littérature et les arts. La recherche scientifique surtout — non pas l'étude de la science déjà faite, qui à la rigueur peut toujours être entreprise, avec beaucoup de bonne volonté, mais la recherche personnelle, celle qui *fait progresser* la science, — paraît dans ces conditions tout à fait impossible. Les Grecs discutaient mathématiques ou philosophie sur le sable des plages, ou sous les ombrages des jardins, ou sous des portiques. Combien de jours par an pourrait-on en faire autant à Oslo, à Helsingfors, à Edimbourg, ou même à Londres et... à Paris?

Les anciennes civilisations, qui ne connaissaient pas le verre, ont toutes fleuri sous des climats chauds, ou du moins sous des climats que l'on peut appeler « tempérés, plutôt chauds » : depuis l'Orient, la Grèce et l'Égypte jusqu'au Mexique et au Pérou en passant par l'Inde et la Chine, cette règle ne souffre guère d'exceptions. Là encore cependant, on chercherait vainement une trace suffisamment explicite de cette relation de la civilisation avec le climat — et surtout avec l'industrie du verre — dans les ouvrages où ces considérations devraient avoir leur place marquée, traités d'histoire ou livres de géographie.

Bien entendu, il n'est pas question de prétendre que le climat crée la science, ou l'art, ou la littérature, ce qui serait une assertion d'un « matérialisme » bien étroit. Non. Le climat suffisamment chaud — ou l'usage du verre à vitres — sont des conditions *nécessaires mais non suffisantes* de la vie intellectuelle intense.

D'ailleurs le confort matériel et tout ce qu'il amène avec lui de facilités pour la vie individuelle, familiale et sociale sous toutes ses formes ont pu également, grâce au verre, faire des progrès énormes : on ne conçoit pas la vie moderne, surtout dans les pays septentrionaux, dans des édifices du genre des maisons gréco-romaines. Mais tout cela est peu de chose à côté de la possibilité du travail intellectuel, qui, lui, conditionne tous les autres progrès.

Dans son petit livre *Apollo*, M. Salomon Reinach voit dans l'évolution de l'architecture une « lutte qui se poursuit

entre les deux éléments de la construction, le plein et le vide », et, saluant dans l'art gothique le premier pas décisif de cette évolution, la première victoire du second élément sur le premier, il conclut le chapitre relatif à l'architecture du Moyen-Age en exprimant l'espoir que, dans l'avenir, le vide l'emporte définitivement sur le plein : « Tout porte à croire... que les palais et les maisons de l'avenir, du moins dans nos climats, seront inondés d'air et de lumière, qu'ainsi la formule popularisée par l'architecture gothique est appelée à une nouvelle fortune, et qu'après la renaissance du style gréco-romain, qui a prévalu depuis le XVI[e] siècle jusqu'à nos jours, nous verrons se produire, avec d'autres matériaux, une renaissance plus durable encore du style gothique. »

Renaissance du gothique à proprement parler, peut-être pas. Mais progrès victorieux du vide sur le plein, oui sans doute. Malgré les apparences quelquefois contraires, c'est dans ce sens que nous marchons de façon lente mais sûre depuis qu'a commencé, au Moyen-Age « gothique », un âge nouveau dans l'histoire de l'art, dans l'histoire de l'intelligence et dans l'histoire de l'homme en général, l'âge du verre.

André Metz.

Hommage à Bourdelle

On peut estimer que l'abondante littérature suscitée par la disparition d'Antoine Bourdelle ne jette pas de vives lumières sur l'œuvre de notre sculpteur : elle prouve du moins que les hommes d'aujourd'hui ne sont pas insensibles à la grandeur de cet art.

En attendant l'ouvrage définitif — qui ne saurait d'ailleurs venir si tôt — un numéro spécial de *l'Amour de l'Art* nous offre le recueil le plus intéressant qui ait été jusqu'ici consacré à Bourdelle (1). Des amis, des élèves, des techniciens étu-

(1) Il s'agit de la livraison du mois de janvier. — La *Librairie de France* annonce que la publication interrompue de l'œuvre complet d'Antoine Bourdelle s'achèvera dans le courant de la présente année.

ient divers aspects de son œuvre, ou nous rapportent quelques enseignements de leur maître.

L'intelligente et riche illustration qu'il était difficile de renouveler avec plus d'art présente une particularité : auprès de bas-reliefs pour le théâtre des Champs-Élysées ou l'Opéra de Marseille, d'une tête de Victoire, d'une Sapho (une piquante erreur typographique lui donne le nom de la sage Pénélope!) sont ingénieusement placées quelques reproductions d'art ancien tels que la *Naissance de Vénus* du Musée des Thermes, *La Victoire versant une libation à Apollon*, du Louvre, un *Archet* grec qui n'a vraiment que peu de rapport avec le célèbre *Héraklès*.

A ce propos M. Chevallier-Vérel s'attache à montrer combien Bourdelle est éloigné des sculpteurs d'Egine dont on le rapproche souvent.

« Il suffit en effet de regarder au Musée de Munich les statues qui décoraient les frontons du temple d'Aphaia pour mesurer la différence entre les créations de Bourdelle et ces personnages raides, à la tête rigoureusement dans l'axe du torse, au sourire stéréotypé.

« En réalité, le sentiment d'archaïsme qui se dégage souvent des œuvres de Bourdelle tient à certains détails caractéristiques, savamment choisis, et surtout à la composition qui, élémentairement, est selon l'esprit de l'archaïsme grec. Mais si l'on y regarde de plus près, on s'aperçoit que l'artiste a puisé son inspiration à toutes les époques de l'art grec. »

M. François Fosca n'a signé personnellement aucune de ces études, mais qui ne reconnaîtrait sa marque dans l'organisation d'un tel recueil où il s'agit toujours si bien exclusivement d'art? (1)

*
* *

Signalons enfin le dernier volume des « Maîtres de l'Art Moderne » qui est un *Bourdelle* présenté par M. André Fontainas (1). On ne peut assurément reprocher à l'auteur de

(1) La plaquette que M. F. Fosca a consacrée à Bourdelle dans la collection *Les Sculpteurs français nouveaux* est épuisée. Nous laissera-t-on longtemps encore attendre une réédition?

(1) Vingt-neuvième volume de la collection, Paris, Rieder édit. 1 vol. in-4° pot, 64 pages de texte, avec 60 planches en héliogravure, broché 20 fr., relié 25 fr.

manquer de chaleur et de véhémence. Toutefois, moins d'éloquence, plus de sang-froid, — voire même un peu de sécheresse — nous plairaient davantage en matière de critique artistique. Dans un passage que je ne cite point comme un chef-d'œuvre de purisme, M. Fontainas nous dit que Bourdelle modelant le buste de Krishnamourti étonnait son modèle « de le voir sans cesse recourir à la mensuration par le compas de toutes les parties, des relations d'un point à un autre de son visage, vérifier au plus près les courbes et les profils avec leurs vallonnements et leurs renflements, puis, au moyen d'un tel procédé de précision méthodique, parvenir à une effigie harmonieuse, frappante, inspirée de cette flamme contenue, de cette plénitude d'ardeur généreuse qui sont vraiment le principe et la couleur de son apostolat. »

Plaise au ciel que cette méthode soit appliquée par les critiques d'art qui disserteront longtemps encore sur l'œuvre d'Antoine Bourdelle.

Rudyard Kipling (1).

« Je voudrais qu'on lût Kipling dehors, avec la complicité de la nature, dans une vibration d'arbres et de ciel, et mieux encore, sur le pont d'un paquebot où se coudoient toutes les races et tous les destins, près de la palpitation des machines et des présences nocturnes.

« Car ses livres sont des livres de départ... »

Un départ, une « évasion » parmi l'univers, dans l'Inde fabuleuse et gigantesque, en accord avec tout un monde d'êtres et de choses vivantes, le merveilleux voyage! M. Marcel Brion dans un petit volume consacré à Kipling et d'où je tire ces lignes nous en dit tout l'attrait. L'attrait et la valeur, profondément humaine.

Car, avec Kipling on ne s'évade que pour se retrouver plus simplement en face du réel et le regarder avec une âme plus neuve. Ce « départ » nous rend à nous-même, et l' « Aventure » où il nous entraîne nous ramène à l'amour de nos tâches quo-

(1) *Rudyard Kipling*, par Marcel Brion. 1 vol. de la collection des « Essais critiques ». Éditions de la Nouvelle revue critique. Paris.

idiennes. Kipling est un tonique. « Professeur d'énergie », dit M. Brion qui écrit tout un chapitre sous ce titre, et y voit une des marques les plus essentielles et les plus durables de son génie. « L'homme doit aimer son travail quotidien quel qu'il soit et lui rester fidèle. C'est là la grande leçon de Kipling et la haute morale qu'on peut tirer de son œuvre. Une leçon d'endurance, d'abnégation et de bonne humeur, de « cran », valable pour tous les âges et toutes les situations de la vie. »

Tel est en effet son mot d'ordre : *Be fit*, et cela se traduit : « Du cran ! »

Kipling n'est point pour autant sans cesse occupé à moraliser. Cette leçon de santé morale il nous la donne simplement par toute son œuvre, par l'entrain vivant qui l'anime, par cette séduction qu'il exerce sur nous et par laquelle il nous met si directement en contact avec les choses et leur âme. Qui n'a éprouvé le charme de Kipling ? M. Marcel Brion en analyse tour à tour en des pages très suggestives, les divers éléments. Dons du conteur et du romancier, du conteur surtout : cette façon qu'il a de nous accrocher par un détail — le détail qui fait *voir*, parce qu'il a l'instantanéité de la vie — et de vous imposer ce qu'il vous conte, sans qu'on puisse discuter, le plus fantastique devenant aussi réel que l'événement banal et quotidien... Puissance du « créateur de types » dressant devant nous des êtres si réels que « nous nous souvenons d'eux avec ce mélange de précision et de vague qui nous frappe lorsque nous voulons retrouver la physionomie d'un être réel. Nous n'avons pas l'impression de les avoir lus, mais de les avoir rencontrés dans la vie. » Ils sont saisis dans leur vérité la plus profonde, que révèle le geste d'un instant : « Êtres d'un moment, mais ce moment est celui pendant lequel l'homme ne ment pas aux autres ni à lui-même. » Le grand don de Kipling est de saisir les êtres en leur simplicité primitive. Et c'est pourquoi tout est vivant chez lui et d'une vie d'âme. L'Inde elle-même devient en son œuvre comme un grand être animé, révélé en ses traits essentiels sous le foisonnement extérieur, « sorte de personnage mythique, multiforme et colossal comme les divinités brahmaniques, qui domine de son sourire secret la partie la plus curieuse et la plus attachante de son œuvre ». Et qui peut oublier le *Livre de la Jungle* et le peuple étonnamment vrai qui l'anime ? En vérité, conclut M. Brion (c'est son dernier chapitre), un poète, un « grand poète primitif ».

Un grand poète primitif, c'est ce qui fait l'universalité de Kipling, et c'est là en effet son caractère essentiel. Chesterton exprime cela plaisamment : « Il a perçu, dit-il, la signification et la philosophie propres de la vapeur et de l'argot. La vapeur n'est, si vous le voulez, qu'un sale sous-produit de la science, et l'argot un sale sous-produit du langage. Mais M. Rudyard Kipling a été du petit nombre de ceux qui ont compris la parenté divine de ces choses, qui ont su qu'il n'y a pas de fumée sans feu, autrement dit, que partout où se rencontre la réalité la plus vile se rencontre aussi la réalité la plus pure. Surtout il a eu quelque chose à dire, une vue définie de choses à exprimer, et cela signifie toujours qu'un homme est intrépide et regarde en face le réel. Dès l'instant que nous avons une vue de l'univers, nous le possédons. » (cf. *Rev. Universelle*, 15 nov. 29, p. 420.)

Et voilà bien pourquoi l'« évasion » à laquelle nous convie Kipling nous enrichit ! Et pourquoi je vous invite, pour mieux connaître le grand écrivain anglais, à lire le petit volume de M. Marcel Brion, si plein de Kipling, si bien accordé à lui.

LES PHILALÈTES.

André Gide. Robert, Supplément à « l'École des Femmes » (1)

Le personnage paraissait avoir plus d'ampleur dans la pénombre du journal d'Eveline (2). On pouvait le croire d'une méchanceté profonde et retorse sous les dehors d'une sottise voulue, comme certaines créatures de Chtchédrine.

Ici la sottise reste seule.

Ne disons pas que par ce petit livre M. André Gide a voulu honorer le catholicisme : parce que rien ne peut prétendre ajouter à l'honneur de la vérité qui est elle-même la source de l'honneur. Ensuite parce que M. André Gide, ne tenant pas le catholicisme pour vrai, ne désire point l'honorer.

Mais il honore grandement les catholiques, puisqu'il a

(1) N. R. F., Paris, 1930.
(2) Héroïne de l'*École des Femmes*.

pris la peine d'écrire un livre pour montrer qu'un catholique peut être un sot aussi bien que n'importe qui. Nous sommes heureux de constater que même pour *un esprit prévenu* la chose est difficilement croyable et exige une démonstration.

M. André Gide a donc tracé, avec toute la maîtrise que l'on connaît, l'image d'un sot sans défaillance; il est impossible, en effet, d'être plus parfaitement sot que ne l'est Robert. Aucune fissure dans cette carapace à décourager tous les soleils de Dieu.

Reste à savoir si Robert est aussi catholique que le croit M. André Gide. Mais ceci est une autre affaire.

R.

Les Disques

Au premier plan des enregistrements d'orchestre récents, il faut placer les deux disques de la « Grande Pâque Russe » de Rimsky, dirigés magistralement par Stokowski. La fougue et le brio de ce chef font merveille dans cette œuvre descriptive, éclatante et colorée, écrite en mémoire de Borodine et de Moussorgsky et qui n'est pas inférieure à leurs chefs-d'œuvre. La réalisation en est parfaite; les cors eux-mêmes, pierre d'achoppement de tant de disques d'orchestre, gardent cette fois sur la cire toute leur saveur et leur moelleux; et le bruit de frottement est presque éliminé.

Signalons encore, toujours chez Gramophone, une bonne version de l' « Ibéria » de Debussy dirigée par Piero Cappola et qui vient heureusement compléter ses réussites de « la Mer », des « Danses pour harpe », de la « Rhapsodie pour saxophone ». Le Trigentuor Lyonnais nous donne également en un petit disque les 3 premières danses des « Sandades do Brazil » de Darius Milhaud, pages charmantes d'imprévu, de juvénilité et de coloris.

Chez Polydor on trouvera de bons enregistrements de l'Orchestre Lamoureux : « Ballet des Sylphes » et « Menuet des follets » de la « Damnation » et surtout un « Cortège de Noces » du « Coq d'Or », strawinskyste avant la lettre.

Le « Sacre du Printemps » paru chez Columbia a la même perfection de réalisation qu'on admirait dans les célèbres dis-

ques de l' « Oiseau de feu ». L'auteur, qui en a dirigé l'exécution, écrit à son propos : « La substance dynamique (qui est le jeu des valeurs et non l'intensité du son) est rendue par ces nouveaux disques d'une façon on ne peut plus évidente. C'est un modèle d'enregistration phonographique qui rend service à tous ceux qui voudraient connaître la tradition de l'exécution (non de l'interprétation) de mon œuvre. »

Parmi les œuvres de musique de chambre il faut avant tout citer chez Gramophone les 3 pièces de Bach jouées par l'étonnant Segovia avec sa virtuosité et son intelligence coutumières. L'interprétation par A. Cortot du « Children's Corner » vient combler une lacune du répertoire phonographique. Certaines pièces, le « Golliwog's cake walk » surtout, appellent pourtant quelques réserves par le style trop éclatant et extérieur, pas assez intime, dans lequel elles sont jouées.

Mentionnons chez Columbia un « Grave » de Corelli et un « Largo » de Ph.-Em. Bach qui raviront les amateurs de musique ancienne. Nous attendions avec impatience les disques de Déodat de Séverac de Madame Bl. Selva ; ils ne nous ont pas déçu et nous avons senti un plaisir délicieux à entendre les charmantes : « Baigneuses au soleil ».

Il faut faire un choix difficile parmi les nombreux disques de chant qui paraissent chaque mois. Les admirateurs de Berlioz seront satisfaits des doubles enregistrements de la « Damnation » de Mireille Berthon et par les admirables airs des « Troyens à Carthage » de Madame Frazier-Marot (Gramophone).

Chez Columbia, les deux disques des Choéphores nous font comprendre mieux que jamais, mieux qu'au concert, l'admirable talent, l'humanité, la grandeur de Claire Croiza. Elle chante, déclame, psalmodie tour à tour d'une manière inoubliable, inouïe. Sa « supplication » fait passer en nous un frisson de terreur sacrée et rejoint la simplicité tragique de l'original. Ajoutons qu'elle est admirablement entourée par la chorale d'Anvers de Laim de Vocht.

M. Mathé.

Avec la permission des Supérieurs.
Imprimatur : † Carolus, episc. Versalien.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne).